UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES RENÉGATS : LEUR CONTRIBUTION À LA CONSTRUCTION DE L'ÉTAT MAROCAIN DU XVIe AU XVIIIe SIÈCLE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

MARC-ANDRÉ NOLET

MAI 2008

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

L'écriture de ce travail sur les renégats au Maroc, qui a nécessité trois années de ma vie, aura, je l'espère, réussi à soulever un intérêt pour ce groupe de gens qui m'a fasciné depuis que j'ai découvert leur existence lors d'un cours sur l'histoire ottomane. Je souhaite également avoir souligné l'importance historique de ce groupe d'individus au Maroc, et plus largement au Maghreb, suffisamment pour conduire à l'ouverture de nouvelles pistes de recherche sur les renégats et pour permettre une révision des préconceptions historiques que nous avions quant à l'évolution des pays maghrébins.

La collection des sources pour la rédaction de ce travail ne fut pas des plus aisées, la barrière de la langue étant difficile à surmonter au Maroc. J'ai toutefois pu compter sur l'aide de certains individus qui m'ont supporté, bien évidemment ma famille, mes amis, ma copine, l'équipe de la buanderie de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont et Fouad Tronji au Canada, mais aussi Mehdi Tronji ainsi que Dominic Lalancette à Casablanca qui m'ont apporté leur support moral et logistique lors des mois passés au Maroc. Ceci dit, je ne pourrais terminer ici mes remerciements sans souligner le travail rigoureux, soutenu et la très grande patience dont a fait preuve M. Stefan Winter, professeur d'histoire musulmane à l'Université du Québec à Montréal, en me dirigeant.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ

Ce travail propose une analyse sur le rôle des renégats, soit des Européens convertis à l'Islam, dans le processus de modernisation et d'établissement d'un État au Maroc.

Ce mémoire s'inscrit en continuité avec l'historiographie déjà présente dans le domaine des captifs européens, de la course et du phénomène de conversion à l'Islam, qui existait dans le bassin méditerranéen du 15e siècle au 19e siècle. Les écrits de nombreux auteurs furent mis à contribution ainsi que plusieurs sources de divers ordres : écrits en arabe traduits, missives d'agents européens ou de missionnaires et récits d'aventuriers ou de captifs présents au Maroc.

L'effort de compréhension du rôle des renégats au Maroc nécessite la définition de l'identité des renégats, de leur nature et de leur statut social dans une période plus particulière qui correspond au plus grand rôle qu'ils ont joué dans ce pays, entre la bataille des Trois Rois en 1578 et la mort de Moulay Ismaïl en 1727. Cette période correspondait par ailleurs avec une forte activité de l'industrie de la course et de la piraterie au Maroc et dans les pays maghrébins voisins.

L'État marocain utilisa grandement les renégats pour la construction d'une structure administrative au Maroc, ce qui faisait rupture avec une tradition féodale et tribale. Tout comme dans l'Europe des monarchies absolutistes, le Maroc parvint à mettre en place un nouveau groupe d'individus n'existant que pour l'État. Les renégats furent les agents de l'État et ils ont agi en tant que tel pour le fortifier intérieurement et extérieurement. En ce sens, ils ont réussi à bâtir des fondations durables qui ont permis l'élaboration d'un État au Maroc.

Les conclusions sur le rôle des renégats au Maroc permettront une meilleure compréhension de la construction étatique accomplie pendant la période moderne dans les pays du Maghreb, mais également du pourtour méditerranéen. De plus, le travail sur les renégats permettra la compréhension de l'établissement d'une caste, une bureaucratie soumise à l'État, commune au Maroc et aux autres pays en voie de modernisation et centralisation étatique.

MOTS CLÉS : Maroc, Histoire, Temps modernes, Piraterie, Afrique du Nord

INTRODUCTION

Nous vivons aujourd'hui dans une ère de globalisation, où les rencontres avec des cultures et des religions différentes des nôtres sont quotidiennes. Le monde actuel, peu importe le pays dans lequel nous vivons, est de plus en plus défini par ces contacts avec des gens aux héritages culturels différents. Bien que ces relations soient généralement pacifiques, il reste quelques exemples de chocs violents, d'intolérances, de haines, d'incompréhensions ou de mépris. Que ce soit par les débats dans les pays occidentaux sur les accommodements raisonnables et sur la place de la religion dans l'espace public, ou encore par les actions de fanatiques religieux, le monde se voit confronté à ces problèmes de cohabitation mondiale où les visées politiques de certains groupes viennent envenimer la situation. L'Islam est aujourd'hui fréquemment mis à l'avant-scène dans l'actualité en raison de la violence que certains individus accomplissent au nom de cette religion. L'islamisme radical se manifeste dans les attentats terroristes d'organisations comme la *Jamaa islamiya, Al-Qaeda* ou encore dans les conflits qui ont lieu en Irak ou en Algérie. Il est d'ailleurs parfois question de choc des religions, de l'Islam contre la Chrétienté. Historiquement, des représentants de ces deux grandes religions se sont bien affrontés à quelques reprises. Dès l'essor de l'Islam en 622 après Jésus-Christ à la Médine, en Arabie Saoudite, le mode de vie proposé par le prophète Mahomet a rassemblé un nombre impressionnant de fidèles en peu de temps. Il se dressa, entre autres, contre les Byzantins chrétiens et les rois chrétiens de la péninsule ibérique.

Cette croissance du nombre de fidèles de l'Islam a été possible grâce à la conversion de nouveaux adeptes. L'histoire de l'Islam prend donc racine dans ce phénomène de conversion, où des gens quittèrent leur religion pour suivre les enseignements de Mahomet. Ce moyen de conversion se perpétua au fil des siècles, la religion musulmane gagnant toujours de plus en plus de fidèles, que ce soit en Asie ou en Afrique. À l'arrivée des peuples turcs en Europe et à la suite de leur conquête de Constantinople par l'entremise des Ottomans,

le système de conversion devint alors structural et étatique. La *devşirme*, la prise d'esclaves, a institutionnalisé la conversion de nouveaux musulmans et cette recrudescence des adhésions à l'Islam en Europe, stagnantes à la suite des croisades et de la *Reconquista*, s'est répercutée sur la côte nord-africaine. Ce fut ainsi qu'à cet endroit, plusieurs convertis de différentes origines culturelles, sociales et politiques, travaillèrent pour le bénéfice de leur nouvelle religion et contre leur ancienne. Ces hommes et femmes furent appelés renégats et s'ils furent extrêmement importants sur les mers, ils le furent tout autant sur terre, du moins au Maroc. Ce mémoire a donc pour but d'évaluer l'importance de ces gens qui renièrent la foi chrétienne pour joindre celle des musulmans, plus particulièrement au Maroc.

L'historiographie actuelle semble délaisser le rôle joué par ces transfuges au Maghreb. Pourtant, le pionnier et principal initiateur des études historiques sur le Maroc, le lieutenant-colonel Henri de Castries, écrivait dans un de ses articles : « Le nombre de chrétiens ayant renié la foi et fixés soit en Turquie soit dans les états barbaresques, impossibles à évaluer, mêmes approximativement, dépasse toutes les suppositions.[1] » Cette affirmation surprenante ne fut malheureusement pas étayée par l'auteur. À la mort d'Henri de Castries en 1927, personne ne reprendra ce fait soulevé, malgré les nombreux collaborateurs qui travaillèrent dans son sillon et sur le reste de son œuvre, les Sources inédites de l'histoire du Maroc. Le seul ouvrage écrit sur le sujet, un demi-siècle plus tard, est celui de Bartholomé et Lucile Bennassar, les Chrétiens d'Allah. L'œuvre du couple Bennassar avait pour but d'identifier les origines géographiques et sociales des renégats et de les quantifier. C'est un exercice de quantification bien réussi qui manque cependant d'élaborations sur les conséquences de leurs résultats. Ils estimèrent ainsi le nombre des renégats à près de 300 000 personnes[2]. Or, malgré cette importance numérique et le travail du couple Bennassar, le livre de référence en ce qui concerne l'histoire du Maghreb écrit par Charles-André Julien en 1994, Histoire de l'Afrique du Nord : Des origines à 1830, mentionne les renégats tout au plus de

1 Henri de Castries, « Le Maroc d'Autrefois : Les corsaires de Salé », Revue des Deux-Mondes, LXXIIIe année, t. 13, p. 840.

2 Bartholomé Bennassar et Lucile Bennassar, Les Chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire des renégats XVIe et XVIIe siècles, Paris, Perrin, 1989, p. 344.

façon anecdotique. Dans le chapitre consacré à la période allant des Saadiens aux Alaouites, les deux dynasties de la période moderne, Charles-André Julien énonce à seulement dix reprises qu'il y a des renégats au Maroc. Leur rôle pendant cette période n'est donc pas très souligné. En aucun moment l'auteur n'énonce clairement le rôle des renégats au Maroc, ni même leur ampleur, se limitant à n'identifier que deux d'entre eux durant la période de la conquête du Soudan. Il a donc semblé nécessaire de combler cette lacune dans l'historiographie du Maroc, mais également, indirectement, dans celle de l'ensemble du Maghreb puisque les renégats étaient tout aussi nombreux, sinon plus, en Algérie ou en Tunisie.

L'époque visée par cette analyse est celle de la période qualifiée de moderne par les historiens. Balisée par la prise de Constantinople en 1453, la découverte de l'Amérique en 1492 et la Révolution française en 1789, elle est caractérisée par l'essor de la construction étatique. À l'image de la transformation des pays européens en États, les régions périphériques de l'Europe ont également subi un effort de centralisation. Le Maroc n'y a d'ailleurs pas fait exception. Ce royaume nord-africain décida pour y arriver de s'appuyer sur un nouveau groupe social, celui des renégats. En nombre variable au cours des siècles, les renégats furent cependant assez importants du XVIe au XVIIIe siècle pour pouvoir assumer la base de la modernisation étatique du Maroc. Quelle fut exactement leur contribution à la modernisation de l'État marocain, pendant cette période où ils furent justement assez nombreux pour que l'État ait recours à eux? Il semble que les renégats furent, pendant cette période, l'élément moteur dans la modernisation et la construction de l'État marocain.

Pour répondre à cette question, plusieurs facteurs doivent être pris en considération. D'abord, il faut établir les éléments de recherche. Y a-t-il une historiographie sur le sujet? Si oui, qu'est-il possible d'en retirer? Ensuite, il est nécessaire d'éclaircir un concept clé : qu'est-ce qu'un renégat? Il est également pertinent de baliser l'époque exacte couverte par les renégats au Maroc et d'évaluer l'espace géotemporel pour répondre à une interrogation : qu'est-ce que le Maroc de cette époque? Puis, viennent finalement les difficultés de recherche

d'un tel sujet : reste-t-il des sources pertinentes et suffisamment nombreuses pour pouvoir répondre à la question initiale? Est-il possible d'identifier les renégats dans ces sources?

Ensuite, il faut établir une contextualisation du Maroc et des renégats de cette époque. L'importance de l'apparition des renégats au Maroc et du rôle crucial qu'ils jouèrent nécessite la compréhension d'éléments uniques à ce pays. Pour ce faire, en premier lieu, un aperçu de la période préislamique et du groupe berbère sera élaboré. En deuxième lieu, l'arrivée de l'Islam en ces terres et son importance comme élément caractéristique de la nature même des renégats, convertis à l'Islam. En troisième lieu, seront analysés les grands empires en ce qui a trait surtout aux confédérations tribales et à l'échec de leur gouvernance permanente au Maroc, mais également à leur embrigadement des tout premiers renégats. En quatrième lieu, un regard sur l'arrivée des Européens sur les côtes marocaines sera proposé. À cet effet, celui des Portugais sera mis de l'avant, puisqu'ils furent suivis par une réaction jihadiste des Saadiens qui provoqua la victoire de la bataille des Trois Rois. En cinquième lieu, il sera question du contexte politique marocain du XVIe au XVIIIe siècle. Il s'agira de déterminer qui furent les joueurs en présence sur l'échiquier marocain et mondial durant cette période. Enfin, en sixième lieu, l'héritage des guerres entre les factions chrétiennes et islamiques, à commencer par l'héritage du Moyen-âge et les aspects de la modernité se développant ensuite au Maroc, seront observés. Dans une moindre mesure, une description historique de la fin de l'époque couverte sera donnée afin de bien visualiser le contexte dans lequel les renégats disparaissent au Maroc et pour déterminer si des éléments extérieurs peuvent alors être pris en compte.

Dans le but de bien comprendre l'apport des renégats dans la construction étatique du Maroc du XVIe au XVIIIe siècle, le cœur de l'argumentation et de l'analyse sera découpé, contrairement à l'historiographie traditionnelle, en trois ères distinctes. Ce nouveau balisage historique s'inspire principalement des renégats, contrairement à des découpages historiques basés sur les dynasties. Ce nouveau spectre temporel est établi en croisant des sources arabes avec l'immense recueil d'écrits originaux, amorcé par Henri de Castries : Les sources inédites de l'histoire du Maroc. La première partie est celle de l'ascension, une période caractérisée

par l'accroissement du nombre et du rôle politique des renégats au Maroc. Débutant en 1578 par la victoire marocaine saadienne à la bataille des Trois Rois, elle se termine par la mort du sultan Ahmed le Victorieux, dit le Doré, en 1603. Afin d'amorcer le travail, un aperçu sera fait concernant l'origine des renégats dans l'Islam, surtout dans l'Andalousie. Le résumé de la croisade amorcée par le roi Sébastien du Portugal, en plus des impacts de sa défaite en 1578 à la bataille des Trois Rois sera également écrit afin d'en comprendre les impacts sur les renégats. Ensuite, une analyse de l'évolution des renégats sera amorcée pour cette période, à savoir, quel fut l'impact pour la fortification de l'État marocain de leurs statuts de captifs, de soldats et de commandants. Leur ascension aux plus hautes sphères du pouvoir et leur rôle dans les conquêtes militaires dont celle du Soudan, l'empire du Mali, eurent quelles conséquences pour les renégats, mais aussi pour le Maroc? Pour finir, les renégats jouèrent-ils un rôle important dans la modernisation de l'État marocain grâce à leurs connaissances techniques?

La seconde ère, caractérisée par l'apogée des renégats, est également une période trouble dans l'histoire du Maroc. Allant de 1603, l'année de la mort d'Ahmed al-Mansur (le Victorieux), à 1664, où s'est tenue la reprise d'un État central sous la dynastie alaouite, cette époque en est une de guerre civile, où l'opposition entre l'État central et le pays en rébellion fut encore plus forte qu'auparavant. C'est dans ce contexte, d'une part, que l'apport des renégats est devenu encore plus important, entre autres par leur rôle de « faiseurs de rois », mais aussi par la corruption, les traîtrises et autres avarices dont ils furent les maîtres. D'autre part, ils ont également agi comme pédagogues, voire comme professeurs auprès des sultans. Cette ère est donc fort intéressante pour le rôle très ambivalent joué par les renégats.

La troisième ère est celle de la victoire alaouite, une nouvelle dynastie qui a repris les rênes du pouvoir central au Maroc. Période qualifiée de déchéance des renégats, elle se termine en 1727 par la mort du plus important souverain de l'époque, Moulay Ismaïl. Cette déchéance prend son origine dans l'instauration d'une nouvelle caste d'individus qui ont remplacé les renégats dans leur rôle au Maroc, celle de la garde noire du sultan. Ainsi, les renégats sont devenus les simples esclaves du sultan, voire de la chair à canon. Toutefois,

leur rôle s'est modifié et certains sont également devenus des marchands, ce qui représentait un rôle très important économiquement. Les renégats aurait donc possiblement contribué, à cette époque, à augmenter les revenus de l'État.

Il y a lieu de se questionner, à la lumière des tous ces différents rôles, pour savoir si les renégats furent réellement l'élément central de la construction étatique du Maroc. Les pistes de recherche semblent indiquer que si. Néanmoins, l'étude complète de leur dossier en éclaircira certainement l'importance tout en permettant des comparaisons avec d'autres sociétés semblables à la même époque, notamment en Turquie et en Égypte. Ainsi, il serait possible d'évaluer le rôle joué par les renégats au Maroc et d'observer s'il est en rapport avec celui joué par d'autres convertis à l'Islam, à la même époque, dans l'ascension d'autres régions vers un État moderne. Ces éléments sont forts innovateurs en raison l'absence de comparaisons similaires dans l'historiographie traditionnelle. De nombreuses découvertes sur la vie et sur le rôle de ces renégats ne manqueront d'ailleurs pas d'apporter de nouvelles pistes de recherche afin de mieux comprendre l'ensemble de cette partie de l'histoire humaine.

CHAPITRE I

LES RENÉGATS : SOUS-ESTIMÉS DANS L'HISTOIRE DU MAROC

1.1 Une historiographie insuffisante

L'historiographie des renégats est très brève et relativement imprécise, surtout en ce qui concerne l'analyse profonde de leur rôle. Ceci montre que ce rôle et l'impact qu'ils eurent sur l'histoire du Maghreb ont longuement été sous-estimés ou marginalisés. Ceci dit, il y a tout de même quelques rares auteurs qui s'y sont attardés. Les premiers à avoir théorisé sur le sujet furent, comme dans l'ensemble de l'histoire du Maghreb moderne, des Français. Ces derniers étaient représentés par le lieutenant-colonel Henri de Castries. Véritable pionnier de l'histoire du Maroc, il a rassemblé plusieurs écrits de voyageurs européens de l'époque et les a compilés dans sa plus grande œuvre, les Sources inédites de l'histoire du Maroc. De plus, ce grand cumul de connaissances l'a amené à se questionner plus sérieusement sur les renégats et il a publié un article dans la Revue des Deux-Mondes[1] sous le titre *Le Maroc d'autrefois : les corsaires de Salé.* Ainsi, pour la première fois dans ce domaine, un individu s'interrogeait sur la possibilité que le rôle des renégats ait été largement sous-estimé : « Le nombre de chrétiens ayant renié la foi et fixés soit en Turquie soit dans les états barbaresques, impossible à évaluer, même approximativement, dépasse toutes les suppositions.[2] » Il ne s'arrêta toutefois qu'à leur rôle militaire comme soldat ou corsaire.

Ce questionnement est resté relativement sans réponses jusqu'à tout récemment. L'étude la plus récente et la plus pertinente est celle des Chrétiens d'Allah[3], de Bartholomé et

---

1 Henri de Castries, *Le Maroc d'Autrefois : Les corsaires de Salé*, Revue des Deux-Mondes, LXXIIIe année, t. 13, p. 823-852.

2 *Ibid.*, p. 18.

3 Bartholomé Bennassar et Lucile Bennassar, Les Chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire

Lucile Bennassar. Ces derniers ont travaillé sur la période des XVIe et XVIIe siècles, en se concentrant sur le sujet des renégats. Leur aire géographique s'étendait à l'ensemble de la mer Méditerranée et, selon leurs estimations, les renégats étaient vraisemblablement aussi nombreux qu'Henri de Castries le laissait sous-entendre, allant jusqu'à les dénombrer à environ 300 000 individus[4]. Ils soulignèrent en plus du rôle de corsaires des renégats, celui d'éducateur ainsi qu'intendant que quelques-uns eurent, sans analyser en profondeur se limitant à l'origine de leur condition.

Cependant, étant donné l'absence d'autres travaux directement sur ce sujet, il est essentiel de chercher dans des sujets connexes comme l'esclavage, les corsaires, les conflits inter-frontaliers ou la colonisation ibérique, de l'information complémentaire qui pourrait confirmer, voir infirmer, ces données. Ainsi le livre Christian slaves, Muslim masters : white slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast, and Italy, 1500-1800[5], écrit par Robert C. Davis, a précisément effectué cette tâche. Ayant pour sujet principal l'esclavage blanc européen par les corsaires maghrébins, l'auteur mentionne une estimation annuelle des renégats au Maghreb : « Something like 1,000 new apostates for all Barbary during the century 1580-1680 would in any case have been necessary to keep renegade populations constantly replenished, replacing those who died every year.[6] » Il y a également le travail du brigadier général portugais Vasco de Carvalho, La domination portugaise au Maroc du XVe au XVIIIe siècle (1415-1769)[7]. L'auteur énonce les forces en présence lors de la bataille des Trois Rois, en particulier le nombre d'arquebusiers dans l'armée du sultan marocain, soit 7 000 à 8 000[8], dont la moitié étaient renégats. Il indique également le nombre de prisonniers

---

des renégats XVIe et XVIIe siècles, Paris, Perrin, 1989, 493 p.

4 *Ibid.*, p. 344.

5 Robert C. Davis, Christian slaves, Muslim masters : white slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast, and Italy, 1500-1800, New York, Palgrave Macmillan, 2003, 246 p.

6 *Ibid.*, p. 22-23.

7 Vasco de Carvalho, La domination portugaise au Maroc du XVe au XVIIIe siècle (1415-1769), Lisbonne, SPN, 1942, 80 p.

8 *Ibid.*, p. 69.

portugais, soit environ 18 000[9], dont la grande majorité se convertit à l'Islam, devenant alors renégats à leur tour.

Au sujet de l'historiographie des renégats au Maroc, peu d'autres sources sont assez pertinentes pour les mentionner ici, puisqu'elles ne font que survoler le sujet. Ces dernières ont bien sûr leur utilité en tant qu'œuvres de référence pour comprendre l'histoire générale du Maroc de l'époque et le cadre historique dans lequel les renégats s'insèrent, mais sans plus. Globalement, les travaux d'historiens sur le sujet présentent une lacune en ce qui concerne le rôle joué par les renégats : leur nombre est visiblement très important pendant les deux siècles visés (du XVIe au XVIIIe siècle) et pourtant, nul historien ne définit leurs rôles et leurs fonctions. La simple estimation que font quelques auteurs suffit pour illustrer que les renégats durent avoir un impact au Maroc, si petit soit-il. Or, comment cet impact se concrétisa-t-il et de quelles manières?

1.1.1 Sources arabes : l'heureux héritage des Français

Les sources choisies pour élaborer la problématique et y répondre sont de trois ordres. En premier lieu, il y a les sources d'historiens arabes. Ces dernières, écrites d'abord en langue arabe pendant la période moderne, furent traduites à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle par des Français. Ceci a bien évidemment permis d'accélérer grandement l'accès aux sources des témoins arabes originaux en soulevant une lourde barrière, celle de la langue. Bien évidemment, ce raccourci vers les sources arabes a comme coût une déformation inévitable du récit initial en raison de l'interprétation des traducteurs. Toutefois, il ne sera pas ici question de remettre systématiquement en doute leur travail, qui semble malgré tout rigoureux.

---

9 *Ibid.*, p. 73.

La plus importante des sources traduites est celle de Mohammed es-Seghir al-Oufrani (mort en 1738), un notable à la cour de Moulay Ismaïl, né vers 1670 : Nozhet el-Hâdi : Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670)[10]. Ce récit chronologique énonce les événements de cette période de l'histoire marocaine ainsi que les participations de certains personnages importants, dont des renégats. Malheureusement, il ne fut pas un témoin direct des événements qu'il décrit. Nous ne pouvons que supposer qu'il s'inspira de la tradition orale, la rencontre de témoins ou encore la consultation de sources écrites entreposées dans les bibliothèques des mosquées, comme celle de Karaouiyne à Fès, pour rédiger son oeuvre.

La deuxième source est le Nashr al-Matani[11], de Mohammad al-Qadiri (mort en 1773), qui soutient également une chronologie des événements du Maroc selon la perspective d'un musulman. L'auteur, un musulman d'origine andalouse né en 1712 à Fès, a travaillé comme imam puis comme notaire à Fès et a rassemblé de multiples témoignages et ouvrages écrits pour rédiger sa chronique. Cet homme, qui mourut en 1773, fut décrit ainsi par Norman Cigar : « He seems to have been a man detached from the world, of a comtemplative rather than active disposition, able to be an outside observer, not directly involved in, nor compromised by, the political events of his times.[12] » Son oeuvre décrit surtout le règne de Moulay Ismaïl (1672-1727) et les nombreux conflits auxquels il dût faire face.

La troisième source est plutôt centrée sur la fin du règne d'Ahmed al-Mansûr (1603) et sur le début de la période d'instabilité qui s'en suivit. Elle est écrite par Abd ar-Rahmān ben Abdallah ben 'Imran ben Amir as-Sadi (mort en 1656). Né en 1596 à Tombouctou, dans l'actuel Mali, Abd ar-Rahmān as-Sadi grandit en constatant la fin de l'Empire du Songhaï, détruit par les renégats marocains envoyés par Ahmed al-Mansûr. Il devint en 1627 imam à la mosquée de Sankoré[13] et écrivit par la suite son oeuvre, Tarikh es-Soudan. Les conquêtes du

---

10 Mohammed es-Seghir al-Oufrani, Nozhet el-Hâdi : Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), publié par Octave Xavier Houdas, Paris, Ernest Leroux, 1888, 315 p.

11 Muhammad al-Qadiri, Muhammad al-Qadiri's Nashr al-mathani : the chronicles, trad. de l'arabe par Norman Cigar, Londres, Oxford University Press pour British Academy, 1981, 320 p.

12 *Ibid.*, p. XII.

13 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, Tarikh es-Soudan, trad. de l'arabe par Victor

« Sultan doré » y sont décrites, mais également la grande participation que les renégats y ont eue à tous les niveaux. Son titre, d'ailleurs évocateur (Tarikh es-Soudan, l'histoire du Soudan) est en fait l'histoire des terres au sud-est du Maroc, à ne pas confondre avec l'actuel pays du même nom.

Une autre source est issue du livre d'Edmond Fagnan, Extraits inédits relatifs au Maghreb[14], et est intitulée « Sur la dynastie saadienne[15] ». Elle est écrite par un individu anonyme qui s'insurge contre l'histoire écrite par Mohammed es-Seghir al-Oufrani et n'hésite pas à fustiger la dynastie saadienne même. Il est donc vraisemblable que le récit fut écrit après les événements (probablement au début du XVIIIe siècle), tout comme dans le cas de celui de Mohammed al-Oufrani, puisque l'auteur anonyme réagit aux écrits de ce dernier. Edmond Fagnan ajoute d'ailleurs à son recueil une source intitulée « El-Bahr ez-zekhkhâr wa al-aylem et-teyyâr », les écrits de Moustafa ben Hassan Hoseyn Djennabi (mort en 1590), un Turc d'Égypte. L'oeuvre est d'autant plus importante puisqu'elle constitue un témoignage presque direct, l'auteur (mort en 1590), ayant été contemporain à la bataille des Trois Rois.

La dernière oeuvre est celle de Mohammad ben al Haj Brahim ez-Zerhouni (mort en 1722), La Rihla du Marabout de Tasaft[16]. Bien que peu d'information soit disponible sur la vie de cet homme, il semblerait, à en croire son récit, qu'il fut le fils d'un marabout influent des monts Atlas. Écrite au XVIIIe siècle, l'histoire porte sur la période du règne de Moulay Ismaïl et sur la résistance des gens de l'Atlas. D'ailleurs, le récit brille par l'absence totale de références aux renégats, alors que de nombreuses ont été faites au sujet des esclaves noirs du sultan.

Octave Houdas, Paris, Libraire d'Amérique et d'Orient, 1964, p. XIII.

14 s.a., Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, 492 p.

15 *Ibid.*, p. 360-457.

16 Mohammed ben el Haj Brahim ez-Zerhouni, La rihla du marabout de Tasaft, trad. de l'arabe par le colonel Léopold Victor Justinard, Paris, Geuthner, 1940, 212 p.

Les écrits arabes donnent une perspective différente de l'histoire européenne, mais sont toutefois rédigés par des auteurs qui n'étaient pas des témoins oculaires des événements décrits. Il devient d'autant plus difficile de les évaluer étant donné l'absence d'information sur les auteurs des chroniques, ou même sur la date exacte de leur parution. L'héritage des traductions françaises a néanmoins facilité leur lecture, mais remplace la barrière de la langue par celle de la traduction, puisque la compréhension du lecteur repose sur la rigueur de la traduction de l'interprète.

1.1.2 Correspondances : les témoins de l'histoire

Bien que les sources arabes soient très utiles pour un travail sur les renégats, elles sont loin d'être exhaustives. Les mentions concernants les renégats sont peu détaillées et peu nombreuses. Afin d'avoir une meilleure idée de leur rôle, il est nécessaire d'étudier les sources européennes, puisque les écrivains d'Europe ont souvent été très généreux en critiques sur les renégats. Peu d'Européens étaient fiers des renégats, car il s'agissait de traîtres à leurs yeux, mais ils semblaient néanmoins avoir une certaine pitié, voire une compréhension, envers le sort de ces hommes qui étaient bien souvent décrits comme des malheureux. Fait à noter pour toute analyse de ces sources, il est difficile de découvrir l'identité des renégats. En effet, ces derniers prenaient toujours un nom musulman et un habillement en conséquence, à la turque, lors de leur conversion. Il est alors fort probable qu'un faible nombre d'Européens aient pu les distinguer clairement des autres musulmans de naissance. Il devient ainsi nécessaire de croiser les sources entre elles afin d'identifier les renégats parmi les personnages.

Trois auteurs ont travaillé à la compilation de correspondances entre les autorités marocaines et européennes ainsi qu'entre les agents européens au Maroc et leurs supérieurs en Europe. Le premier est celui du lieutenant-colonel Henri de Castries. Il a rassemblé une collection de plusieurs tomes, classée selon les pays européens et les époques couvertes. Ainsi, cette collection présente plusieurs divisions : les Pays-Bas, la France, l'Anglette, le Portugal et l'Espagne pour les pays, la période saadienne de 1530 à 1660 et la période

alaouite, dite filalienne, de 1661 à 1757 pour les époques. Son oeuvre, Les sources inédites de l'histoire du Maroc[17], a par la suite été complétée par d'autres auteurs dont Pierre de Cenival, Philippe de la Cossé Brissac, David Lopes, Robert Ricard et Chantal de La Véronne. Dans ces récits, les auteurs rassemblent des rapports de diplomates, de marchands ou d'aventuriers, surtout européens, qui donnent finalement un témoignage direct des événements historiques. La compilation des témoignages est multilingue, les versions originales y étant toujours présentes. En effet, l'oeuvre entière comporte des récits tant en arabe qu'en français, en anglais, en espagnol ou en portugais. Cette immense collection de récits européens et de traductions à partir de l'arabe est la principale source de ce travail en raison de la quantité des témoignages directs rapportés le plus fidèlement possible par les historiens ayant participé à la création de la collection.

Le deuxième recueil de correspondances est celui de Chantal de La Véronne, qui a poursuivi ses recherches dans la même lignée qu'Henri de Castries, et il contient des correspondances françaises du XVIIIe siècle. Sources françaises de l'histoire du Maroc au XVIIIe siècle[18] est une collection de six volumes qui ne se concentre que sur l'histoire du XVIIIe siècle, mais elle ne devient utile au présent travail que pour le premier tome, couvrant la vie de Moulay Ismaïl. Par ailleurs, seules quelques mentions complémentaires sur les renégats sont disponibles et elles se trouvent parmi les écrits des grands personnages. Le dernier recueil est celui de J.F.P. Hopkins qui a rassemblé des correspondances anglaises datant d'entre 1576 et 1774 dans son livre Letters from Barbary 1576-1774 : Arabic Documents in the Public Record Office[19], couvrant ainsi l'ensemble de la période du sujet. Cependant, la grande dispersion temporelle de ces sources et le peu de présence anglaise au Maroc dans les premiers siècles cités dans son ouvrage rend ce dernier relativement peu utile. Le nombre limité d'extraits se concentre surtout sur les échanges entre les sultans et les

17 Henri de Castries et *al.*, Sources inédites de l'histoire du Maroc, 22 v., Paris, Ernest Leroux et Paul Geuthner, 1905-1960.

18 Chantal de La Véronne, Sources françaises de l'histoire du Maroc au XVIIIe siècle, Tunis, Revue d'histoire maghrébine, 1981, six volumes.

19 J.F.P. Hopkins, Letters from Barbary 1576-1774 : Arabic Documents in the Public Record Office, Londres, Oxford University Press pour British Academy, 1982, 112 p.

autorités anglaises, qui ne discutent pas du tout des renégats. Les deux recueils sont pertinents pour comprendre un peu plus le contexte de l'époque, mais sans plus.

Tous les auteurs des sources primaires rassemblés dans ces recueils furent soit des témoins oculaires d'événements qu'ils rapportèrent ou des contemporains de l'époque amenant bien souvent les nouvelles qui leur parvenaient sur divers événements. Le génie du lieutenant-colonel de Castries fut cependant de réussir à rassembler des témoignages directs ou indirects de l'histoire du Maroc, ayant été recueillis durant la période couverte par ses travaux, soit de 1530 à 1757. La grande diversité des sources qui s'y trouvent donne une bonne idée du contexte, mais également du rôle joué par les renégats. Ils sont d'ailleurs clairement identifiés par les témoins de l'histoire, dont les écrits sont publiés dans ces collections. Les témoignages sont donc variés tant au point de vue de la date que de l'origine, allant par exemple de Pétys de la Croix, interprète au Maroc qui a écrit en 1681 au ministre Colbert en France[20], au témoignage de Duarte de Menezes, maître de campagne dans l'armée du roi Sébastien à la bataille des Trois Rois en 1578[21]. Cependant, la nature de ces documents en limite la portée, car ces sources prennent bien souvent la forme de missives qui sont courtes et non exhaustives ; les auteurs se limitent à décrire les faits importants et non à documenter tous les aspects de certains phénomènes historiques, tels les renégats.

1.1.3 Récits de voyages européens : les agents de l'histoire

La dernière catégorie de sources est celle des récits de voyages européens. Ces dernières sont fort utiles puisqu'elles approfondissent, parfois beaucoup, des sujets comme les corsaires, l'esclavage ou même les renégats eux-mêmes. Ces auteurs constituent des témoins oculaires qui ont vécu plusieurs années au Maroc en tant que représentants des pays européens, agents commerciaux ou missionnaires pour le rachat de captifs. Certains autres

---

20 Henri de Castries, Les sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. II, Paris, Ernest Leroux, 1924, 609 p.

21 Henri de Castries, Les sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. I, Paris, Ernest Leroux, 1905, 682 p.

ont également fait part de leur récit à la suite à leur capture et de leur emprisonnement au Maroc.

Parmi ces auteurs, plusieurs ont relaté un simple arrêt à Alger et ont écrit sur ce qu'ils y ont vu, mais également sur ce qu'ils ont appris sur le Maroc. À titre d'exemple, Diego de Haëdo (mort au 17e siècle), prisonnier pendant trois ans à Alger, a longuement décrit le rôle des renégats dans la régence barbaresque d'Alger dans ses deux livres : Topographie et histoire générale d'Alger[22] et Histoire des rois d'Alger[23]. Ceci dit, il a également décrit les problèmes frontaliers de la fin du XVIe siècle au Maroc et l'élément militaire des renégats, que ce soit sur terre ou sur mer. Cependant, l'un des plus prolifiques auteurs sur les renégats, l'esclavage et la vie au Maghreb est sans doute Pierre Dan (mort en 1649). Résident à Alger pour le rachat des captifs au XVIIe siècle, il a eu le loisir de décrire ce qu'il y avait vu, plus précisément sur les moeurs des renégats à Alger et à Salé.

Les missionnaires, qu'ils soient des ordres de la Merci ou de la Sainte-Trinité, ont également fait le rachat de captifs au Maroc. Leurs écrits sur leurs diverses aventures sont ponctués de descriptions des renégats et des rôles très variés qu'ils ont eus au Maroc. À titre d'exemple, il suffit de lire Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux Roiaumes de Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725[24], par le père rédempteur Jean La Faye et ses frères, ou encore La Miraculeuse Rédemption des captifs faite à Salé25, par Nazaire Harnous et Jean Héron, d'autres frères d'ordres rédempteurs. Ces ouvrages décrivent surtout les rôles économiques et politiques des renégats.

---

22 Diego de Haëdo, Topographie et histoire générale d'Alger, trad. de l'espagnol par Dr. Monnereau et A. Berbrugger, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, 240 p.

23 Diego de Haëdo, Histoire des rois d'Alger, trad. par Henri-Delmas de Grammont, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, 238 p.

24 Jean La Faye, Denis Mackar, Augustin D'arcisas et Henry Le Roy, Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux Roiaumes de Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725, préf. de Ahmed Farouk, St-Denis, Bouchène, 2000, 168 p.

25 Nazaire Harnoux, Jean Héron, La Miraculeuse Rédemption des captifs faite à Salé, Paris, Julian Jacquin, 1654, 66 p.

Il y a également les récits géographiques qui dressent un portrait du pays dans son ensemble. Ils tentent ainsi de recenser la population et de décrire les diverses caractéristiques des régions. Les oeuvres d'Olfert Dapper (mort en 1689), Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes les parties, leurs rivières, leurs villes, et leurs habitations, leurs plantes et leurs animaux, les moeurs, les coutumes, la langue, les richesses, la religion et le gouvernement de ses peuples[26], et de Jean Léon l'Africain (mort en 1548), Description de l'Afrique[27], sont les principales et leur importance s'explique parce qu'ils résultent de voyages au Maroc. De plus, il est possible de comparer des données recueillies à des époques différentes, car Jean Léon l'Africain a visité le Maroc au XVIe siècle et Olfert Dapper au XVIIe siècle. Toutefois, aucun renseignement précis sur les renégats n'a pu être trouvé dans ces récits.

Finalement, les sources les plus descriptives des renégats sont celles écrites par les captifs eux-mêmes, voire les renégats eux-mêmes. Dans le cas des captifs, il y a les récits de Germain Mouëtte (mort en 1691), Relation de captivité dans les royaumes de Fez et Maroc[28], et celui de Samuel Pepys (mort en 1703), Journal de Samuel Pepys[29]. Ces deux individus décrivent tant leur capture et leur vie au Maroc que leur libération. Pour ce qui est des écrits d'un renégat au Maroc, le plus pertinent pour la période, et probablement le seul, est celui de Thomas Pellow (mort après 1740), The history of long Captivity and Adventures of Thomas Pellow [...][30], qui a servi Moulay Ismaïl en tant que commandant renégat, après sa capture et sa conversion à l'Islam.

---

26 Olfert Dapper, Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes les parties, leurs rivières, leurs villes, et leurs habitations, leurs plantes et leurs animaux, les moeurs, les coutumes , la langue, les richesses, la religion et le gouvernement de ses peuples, coll. Landmarks in Anthropology, New York, Johnson Reprint, 1970, 534 p.

27 Jean-Léon, l'Africain Description de l'Afrique, trad. de l'italien par A. Épaulard, Paris, librairie d'Amérique et d'Orient, 1980, v.1-2, 629 p

28 Germain Mouëtte, Relation de captivité dans les royaumes de Fez et Maroc, édité par Xavier Giraud, Paris, Mercure de France, 2002, 126 p.

29 Samuel Pepys, Journal de Samuel Pepys, trad. de l'Anglais par Renée Villotau, Paris, Mercure de France, 1985, 394 p

30 Thomas Pellow, The History of long Captivity and Adventures of Thomas Pellow [...], R. Goadby, Londres, 1740, 388 p.

Les écrits des gens qui furent des acteurs à part entière de l'histoire sont donc extrêmement importants. Ces derniers ne furent pas seulement des témoins, mais des gens réellement influents qui prirent part aux événements. Leurs récits furent bien sûr teintés de diverses préconceptions qui leurs étaient propres, que les auteurs fussent acteurs, témoins ou simplement rapporteurs. L'assemblage de témoignages de ces horizons, en se concentrant uniquement sur les renégats, permet d'obtenir un très bon aperçu du rôle que ces convertis à l'Islam ont joué dans l'histoire du Maroc

.

1.2 Les renégats au Maroc : trois concepts

Dans le but de bien comprendre la problématique des renégats et leur rôle dans la modernisation de l'État marocain, il devient nécessaire de définir certains concepts. Bien que chacun de ces concepts pourrait très certainement faire l'objet d'un seul travail, il sera ici question d'établir une définition claire et courte qui sera utilisée pour l'ensemble de cette analyse. La question de l'apport des renégats à la construction de l'État marocain de 1578 à 1727 fait toutefois référence à seulement trois principaux thèmes : les renégats, la modernité et l'État.

1.2.1 Définition de *renégat* : un nouvel individu

Le premier concept est celui des renégats. Qu'est-ce qu'un renégat? Et, au-delà de leurs simples actions, comment comprendre les raisons qui les ont poussés à se convertir à l'Islam? Pour répondre à ces questions, il faut découvrir leurs origines ainsi que les raisons ou les diverses causes qui les ont incités à quitter la Chrétienté.

Les plus communes causes de conversion à l'Islam chez les chrétiens prenaient racine lors d'une capture soit sur terre, soit sur mer. Les corsaires maghrébins patrouillant rageusement les mers[31], leurs prises furent très nombreuses, selon Charles-André Julien :

> La flotte s'était augmentée de grandes galères et de « vaisseaux ronds » ou de haut bord, qui permettaient aux corsaires de battre la Méditerranée orientale et de porter la terreur jusqu'en Islande (1616). Au cours de deux années particulièrement favorables (1615 et 1616), les prises dépassèrent deux et trois millions de livres.[32]

Bien que le but était généralement de libérer les captifs, en échange d'une forte rançon, peu de prisonniers avaient effectivement les moyens financiers pour y parvenir, car elle était souvent extrêmement élevée. La somme demandée était particulièrement importante dans les cas où le captif avait une quelconque utilité en raison de son métier ou de sa jeunesse[33]. Leur seul espoir lorsqu'ils ne se distinguaient pas avec un talent était la conversion à l'Islam pour éviter le travail forcé sur les galères. Leur lot quotidien était alors la faim et le fouet[34].

Une autre raison de conversion importante de la part des chrétiens fut celle de fugitifs. Ils étaient recherchés par la justice européenne pour tout crime ou encore, le plus souvent, pour désertion, et ils voyaient en la terre d'Islam une chance pour un nouveau départ. Par exemple, un renégat quitta la forteresse espagnole de la Mamora en 1680 pour informer Moulay Ismaïl de la maladie et de la famine qui y sévissait[35]. Généralement, la piété des fugitifs n'avait que peu d'importance dans la conversion, car la survie et les richesses comptaient plus dans la balance du choix à faire. Dans d'autres cas d'apostasies, il semblait qu'un crime commis, comme le meurtre, obligeait les fugitifs à se convertir. Jean-Baptiste Estelle, agent de la France, écrivait au ministre français Pontchartain en 1697 que Don

---

31 Voir à ce sujet : Michel Vergé-Franceschi et Antoine-Marie Graziani, La guerre de course en Méditerranée (1515-1830), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, 277 p.

32 Charles-André Julien, Histoire de l'Afrique du Nord : Des origines à 1830, Paris, Payot, 1994, p. 657.

33 *Ibid.*, p. 660.

34 Robert C. Davis, *op. cit.*, p. 73-74.

35 Henri de Castries, Les sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. II, Paris, Ernest Leroux, p. 144.

Geronimo de Gregorio, capitaine d'infanterie espagnole à Ceuta, était devenu renégat après avoir tué un autre officier espagnol et s'être enfui au Maroc musulman[36].

Finalement, certains esclaves se convertirent parce que leur maître avait décidé d'accomplir une bonne action. Il était effectivement vu comme méritoire et bon pour le salut de l'âme d'affranchir un esclave musulman[37]. C'était un grand honneur que d'avoir renforcé l'Islam d'un nouveau fidèle. Mais ceci pouvait également être fait pour racheter une faute passée, comme la rupture du jeûne du ramadan[38].

En considérant tous ces exemples, il devient possible d'établir que les renégats avaient en commun deux éléments clés : ils étaient tous des Européens d'origine et des chrétiens. Leur conversion à l'Islam pouvait toutefois être volontaire ou non, mais dans tous les cas, ils finissaient par travailler ensuite pour les autorités musulmanes. Le déracinement social de ces nouveaux convertis créa d'ailleurs une nouvelle individualité. Désormais, un groupe d'individus ne de définirait plus par rapport à ses origines géographiques, sociales ou économiques, mais bien par rapport à son statut politique d'abord et avant tout. Cette définition illustre donc l'apparition d'une nouvelle classe sociale dans la société marocaine, une classe dépendante de l'État.

1.2.2 Définition de la modernité : les renégats, éléments de modernisation

La définition de la modernité utilisée dans le présent travail est élaborée avec les éléments relatifs aux renégats. Le but de l'ensemble de la problématique n'est pas de définir si le Maroc est moderne, mais bien de souligner les nouveaux éléments de modernité apportés directement ou indirectement par les renégats. Le travail s'inscrit en continuité avec

---

36 Pierre de Cenival, Les sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. IV, Paris, Paul Geuthner, p. 552.

37 E. Lévi-Provençal , H.A.R. Gibbs et al., « Abd », Encyclopédie de l'Islam, t. 1, Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A., Paris, p. 25-27

38 *Ibid.*, p. 26.

l'historiographie traditionnelle, par rapport à la modernité et à sa périodisation. La modernité est étroitement associée, selon Jacques Le Goff[39], à un processus d'élaboration de nouvelles pratiques et techniques dans tous les domaines, dont celui de l'État. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est nécessaire de préciser la définition de la modernité utilisée dans le présent travail. Au point de vue étatique, il s'agit d'abord, selon Jean-Philippe Genêt, de la mise en place d'un nouveau circuit de prélèvement sur la population et de l'appel à une plus grande participation dans l'élaboration de la défense de la communauté[40]. Bref, il s'agit, de l'impôt et de la guerre. La modernité se résume simplement à tout ce qui permet d'améliorer les revenus de l'État et sa capacité à combattre ses opposants, intérieurs ou extérieurs. Dans une moindre importance, il y a également la capacité de redistribuer les richesses et le monopole de la légitimité politique sur le territoire[41]. Tout facteur favorisant ces aspects sont donc considérés comme modernes.

En résumé, la modernité consiste, dans le cadre de notre travail au Maroc, en tout élément qui permet à l'État de devenir plus fort et concret. Par rapport à notre problématique, le travail a donc pour but d'identifier si les renégats furent bel et bien l'un de ces importants éléments. C'était d'ailleurs apparemment le cas; en raison de leur rôle dans le prélèvement des impôts et des guerres combattues pour le sultan, donc pour l'État.

1.2.3 Définition de l'État : une nouvelle structure administrative

La définition de la modernité est étroitement liée à celle de l'État. L'État se résumait-il au Maroc en la simple personne du sultan, ou s'étendait-il à d'autres groupes d'individus? L'État moderne considère-t-il les citoyens fidèles au pouvoir central comme une de ses composantes constituantes?

---

39 Jacques Le Goff, L'Imaginaire médiéval, Paris, Gallimard, 1985, p. 7.

40 Jean-Philippe Genêt, « L'État moderne : genèse, bilans et perspectives », Genèse de l'État moderne, Paris 19-20 septembre 1988, Éditions du CNRS, Paris, 1990, p. 261.

41 Voir à ce sujet : J.-P. Genêt, *Ibid*, p. 262-281.

Jean-Philippe Genêt définit d'abord l'État moderne comme suit : « un État dont la base matérielle repose sur une fiscalité publique acceptée par la société politique (et ce dans une dimension territoriale supérieure à celle de la cité) et dont tous les sujets sont concernés.[42] » Cette explication de l'État est donc fortement liée à celle du présent travail sur le Maroc, où l'État central, appelé *Makhzen*, terme pouvant se résumer aux terres soumises au trésor central, en opposition avec l'anti-*Makhzen*, les terres non soumises. Or dans cet exemple-ci, l'État marocain serait en fait toutes les terres soumises au sultan, en plus de la population, et de la structure administrative. La mise en place d'une nouvelle structure administrative nécessite d'ailleurs, pour les États en devenir, la création d'un nouvel individu favorisant l'extension d'une conscience de collectivité commune. Un tel type d'individu est qualifié d'*homines novi*[43] par Benedict Anderson. La création d'une nouvelle administration au profit de l'État, et non aux pouvoirs locaux féodaux par exemple, a pour effet de créer une réelle conscience collective portant sur la réalité de l'existence de l'État concerné[44]

Les renégats eurent un rôle prépondérant dans l'élaboration de cet État par l'entremise d'une nouvelle structure d'administration. Ce sont donc des parties de cette nouvelle structure que nous tenterons de souligner afin que répondre à la question initiale : quelle fut la contribution des renégats à la construction de l'État marocain?

1.3 Une périodisation bien spécifique

Deux dates charnières doivent êtres choisies lorsque vient le temps de périodiser le Maroc des renégats. Ces dates, qui ne se basent sur aucune autre périodisation déjà existante, sont uniques et extrêmement importantes : 1578 et 1727. Ces deux balises caractérisèrent la grande période des renégats dans leur ensemble et cette période peut elle-même être sous-

---

42 Jean-Philippe Genêt, « La genèse de l'État moderne : les enjeux d'un programme de recherche », Actes de la Recherche en sciences sociales, numéro 118, 1997, p. 3.

43 Benedict Anderson, Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism, Londres, Verso, 1991, p. 55.

44 *Ibid.*, p. 53.

divisée en trois parties. Chacune d'entre elles représente alors élément déterminant de l'histoire des renégats au Maroc : l'ascension, l'apogée et le déclin.

.

Avant 1578, peu de renégats étaient présents au Maroc, sauf un petit nombre de déserteurs des places fortes portugaises et de quelques mercenaires. Ce fut en fait la victoire de la bataille des Trois Rois en 1578 contre les Ibères, près de Tanger, qui permit au Maroc de capturer assez d'Européens, presque 20 000[45], pour créer une véritable nouvelle classe sociale.

L'ascension des renégats au pouvoir se fit dès leur conversion en simple soldats, puisqu'ils devinrent des commandants et enfin, des généraux. Leur grand nombre et la grande confiance que le sultan Ahmed al-Mansûr, surtout, mit en eux, en firent même des conseillers.

À la mort d'Ahmed al-Mansûr, en 1603, s'amorça au Maroc une période de guerre civile qui impliquait de nombreux groupes et prétendants divers. Les renégats se sont alors imposés dans les jeux politiques et militaires joués par les chefs rebelles. Cette période constitue donc une apogée pour les renégats.

Cependant, en 1664, lors de l'arrivée de la nouvelle dynastie au pouvoir, les Alaouites, les renégats perdirent la faveur des sultans, et ce, pour plusieurs raisons dont le fait qu'ils avaient justement trop de pouvoir. La nouvelle dynastie les remplaça peu à peu par un nouveau groupe social d'esclave, les Noirs. Les renégats étaient alors sur leur déclin, perdant de plus en plus le pouvoir qu'ils avaient jadis possédé.

Lors de la mort de Moulay Ismaïl en 1727, les renégats avaient été relégués au simple statut de soldat comme chair à canon. Le sultanat de Moulay Ismaïl, combiné avec le déclin

45 Charles-André Julien, _op. cit._, p. 578-579.

de la piraterie marocaine et la conquête des principaux ports étrangers au Maroc au XVIIIe siècle, tarit donc définitivement la source de conversion des renégats et causa leur perte.

Ainsi, la périodisation choisie pour le Maroc des renégats est bien particulière en soi, s'inspirant uniquement de faits historiques déterminants pour l'histoire des renégats. Cela dit, bien que le Maroc soit soumis sous cette même époque à deux, voir trois dynasties différentes, l'union temporelle du pays par la présence de renégats dans sa structure coïncide étrangement avec la période moderne, avec plus ou moins un siècle. Or il ne s'agit bien évidemment pas un hasard si les renégats ont prospéré au Maroc au cœur même de la période moderne, comme nous le verrons plus loin.

1.4 Qui sont les renégats ?

Le repérage des renégats dans les sources n'est pas un tâche facile. Trois principaux obstacles se dressent en travers de cette tâche : la négation du statut de renégat par les témoins arabes, les problèmes d'identification des renégats des suites de leur conversion à l'Islam et leur assimilation rapide dans la population marocaine.

Premièrement, les récits arabes de cette période ont tendance à considérer les renégats comme des musulmans à part entière, sans faire de distinction avec les autres acteurs de l'histoire. Cette négation de leur statut, probablement dans le but de les assimiler le plus rapidement possible, requiert donc une identification des personnages, et pour y parvenir, un croisement de certaines sources est nécessaire. Par exemple, Abd ar-Rahman as-Sadi, un ancien imam de la mosquée de Sankoré au Mali, écrivait au début du XVIIe siècle sur les envahisseurs marocains qui ont envahi son pays. Parmi ceux-ci, il identifiait :

> Le pacha Djouder fut mis à la tête de cette expédition, ; il avait avec lui une dizaine de généraux, le caïd Mosafa-Et-Torki, le caïd Ahmed-El-Harousi-El-Andalousi [...] le caïd Ali-ben-Mostafa le renégat, ce dernier, qui fut le premier chef

> marocain investi du commandement de la ville de Kâgho, périt en même temps que le pacha Mahmoud-ben Zergoun [...].[46]

Dans cet extrait, l'auteur identifie les grands généraux et précise que certains d'entre eux étaient des renégats, dont le *caïd* Ali-ben-Mostafa. Cependant, par omission ou par ignorance, le tout premier général renégat, le pacha Djouder, n'est pas identifié comme renégat et pourtant, il l'était. En effet, comme le confirme la source Descripcion de los Reinos de Marruecos, de Jorge de Henin (mort en 1627), un linguiste flamand présent au Maroc au début du XVIIe siècle : « [...] le pacha Jaudar, renégat originaire de *las Cuevas*, homme sage et courageux et très loyal à son seigneur. Il conquérit avec succès le dit Royaume.[47] » Par ailleurs, un deuxième individu dans l'extrait d'Abd ar-Rahman as-Sadi, Mahmoud-ben-Zergoun est identifié par Charles-André Julien : « [...] Il (Djouder) eût accepté volontiers de regagner Marrakech avec les 100 000 pièces d'or et les 1 000 esclaves que l'Askia proposait au sultan, mais El-Mançour considéra ces offres comme insultantes et remplaça le pacha par un autre renégat, Mahmoud Zergoun.[48] » Par ailleurs, le rôle de ces renégats a tendance à être minimisé dans les récits arabes puisqu'ils se concentrent en général sur les souverains marocains et non sur les acteurs secondaires.

Les récits européens sont caractérisés par une difficulté différente, les troubles d'identification dus à la conversion à l'Islam. Il faut croire qu'un Européen qui arrivait en terre marocaine à cette époque était confronté d'abord à une langue relativement inconnue et il dépendait alors des traducteurs locaux. Jean La Faye eut, par exemple, recours à un interprète renégat lors de ses négociations pour le rachat de captifs[49]. Également, certains marchands devaient utiliser des interprètes dans leur négoce, du moins au Maroc, et Thomas

---

46 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, Tarikh es-Soudan, trad. de l'arabe par Octave Houdas et M.E. Benoist, Paris, Libraire d'Amérique et d'Orient, 1964, p. 217.

47 Traduit de l'espagnol par l'auteur, Jorge de Henin, Descripcion de los Reinos de Marruecos (1603-1613), Rabat, Publicacion instituto de estudios africanos, 1997, p. 45.

48 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 583.

49 Jean LaFaye, Denis Mackar, Augustin D'Arcisas et Henry Le Roy, Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux Roiaumes de Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725, préf. de Ahmed Farouk, St-Denis, Bouchène, 2000, p. 83.

Pellow, un renégat anglais, fut engagé pour cette fonction[50]. Ces interprètes pouvaient donc pointer certains individus aux Européens, en disant qu'il s'agissait de renégats. Toutefois, les convertis à l'Islam portaient toujours ce qui était considéré comme l'habit à la turque. Cet habillement, porté presque tous les musulmans à cette époque, rendait les renégats difficiles à repérer physiquement dans un groupe de musulmans de naissance.

Jean La Faye, missionnaire qui a oeuvré pour le rachat de captifs de 1723 à 1725 au Maroc, identifiait un autre problème : « [...] on change le nom aux crétiens et aux juifs qui renoncent à leur foi.[51] » Ainsi, bien souvent, le meilleur moyen d'identifier les renégats était lorsque ceux-ci s'adressaient aux Européens dans leur langue d'origine, que ce soit le français, le portugais, l'anglais ou toute autre langue européenne. Finalement, une dernière manière existait pour repérer les renégats : leur appellation. Lors de la conversion, les renégats prenaient parfois comme nom de famille le nom de la région de leur pays d'origine, comme c'était coutume dans le monde musulman. Par exemple, au XVIe siècle à Alger, Diego de Haëdo, un frère missionnaire ayant résidé quelques années dans la régence ottomane, identifiait les capitaines de navires-corsaires renégats par leurs noms : Mami[52] Arnaout (d'Albanie), Mami Corso (de Corse), Mami Calabrès (des Calabres, Italie), Djafar Montez (du mont Trapana, Italie), Hassan Ginoes (de Gênes, Italie)[53].

Ainsi, les renégats n'étaient pas faciles à identifier, d'autant plus qu'ils « disparaissaient » dès la première génération d'enfants, ces derniers ne pouvant être considérés comme des renégats puisqu'ils étaient musulmans, nés en terre musulmane. La femme de Thomas Pellow, un renégat anglais du début du XVIIIe siècle, par exemple, était une femme à la peau blanche qui avait été élevée par une importante famille marocaine. Cependant,

---

50 Thomas Pellow, op. cit., p. 292.

51 Ibid., p. 59-60.

52 Le nom Mami était toujour un nom de renégat; voir à ce sujet : Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, op. cit., p. 332.

53 Diego de Haëdo, Topograhie et histoire générale d'Alger, trad. de l'espagnol par Dr. Monnereau et A. Berbrugger, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, p. 99-100.

Thomas Pellow ne souligna aucun héritage européen ni chez sa femme ni chez ses parents[54]. À défaut de connaître sa provenance, il est possible de conclure que ses parents qui avaient également, nous supposons, des traits caucasiens, étaient des renégats depuis longtemps assimilés.

Les barrières s'élevant contre l'identification efficace des renégats sont donc nombreuses et il semblerait logique qu'elles expliquent la rareté des ouvrages à ce sujet. À première vue, le statut anecdotique de leurs apparitions dans certaines sources ne leur conférait probablement suffisamment d'importance historique. De plus, la simple et fastidieuse compilation de tous les renseignements aurait pu en décourager plus d'un. Cependant, à la lumière de ces moyens d'identifications, permettant de les repérer dans l'ensemble des sources disponibles, il semble bel et bien qu'ils furent très nombreux et qu'ils aient assumé des rôles variés, comme l'attestent Bartholomé et Lucile Bennassar dans leur livre, Les Chrétiens d'Allah.

1.5 Conclusion

Ce travail s'inscrit dans la suite logique des travaux effectués par Bartholomé et Lucile Bennassar au sujet des renégats. Leurs pistes de recherche, notamment sur l'identité des renégats et sur leur nombre, permettent désormais d'appliquer leurs conclusions à une situation plus précise, celle des activités des renégats au Maroc.

Une nouvelle approche est donc possible, et ce, grâce aux derniers ouvrages concernant les renégats et leur capture par les musulmans dans le bassin méditerranéen, dont le livre de Robert C. Davis, Christian Slaves, Muslim Masters. Le croisement avec des sources plus facilement accessibles, notamment les écrits de Pierre Dan via Gallica (disponibles sur le site de la Bibliothèque nationale de France[55]), nous donne de nouvelles

54 Thomas Pellow, *op. cit.*, p. 75-76.
55 http://gallica.bnf.fr

perspectives d'analyse, plus détaillées. Les écrits prennent effectivement leur importance non seulement parce que les auteurs sont des témoins de l'histoire des renégats au Maroc, mais également parce qu'ils ont pris part aux événements et ont tiré leurs propres conclusions. En nous concentrant uniquement sur la dualité entre les renégats et l'État marocain en voie de modernisation, nous constatons que l'assemblage de témoignages de plusieurs horizons différents permet d'obtenir un très bon aperçu du rôle que ces convertis à l'Islam ont joué dans l'histoire de ce pays.

CHAPITRE II

L'HISTOIRE DU MAROC : UN ÉTAT IMPOSSIBLE?

2.1 Un problème structurel

Dans le but de bien encadrer la problématique des renégats et de leur contribution à la construction de l'État marocain du XVIe au XVIIIe siècle, il devient important de comprendre ce qu'est l'État marocain et quelles furent ses limites historiques. Plusieurs tentatives d'union à l'intérieur du pays se sont tenues dans l'histoire et pourtant, seule l'ère des renégats est parvenue à réellement créer une structure durable. Si un État est défini par une zone géographique et un regroupement de gens avec une culture et une histoire commune, il y a lieu de s'interroger fortement sur l'application d'une telle définition au Maroc. Notamment, qui sont les gens en question et de quelle culture commune s'agit-il? Sans trop vouloir s'étaler sur une période historique qui sort de la problématique principale, il s'agira ici de dresser un bref aperçu de l'évolution historique. Qu'est-ce qui a conduit le Maroc, pendant la période moderne, à détenir les institutions favorables à l'établissement d'une caste de renégats? Mais surtout, dans ce cas-ci, par quel processus est-il possible d'expliquer l'absence d'une réelle structure sociale efficace avant les renégats? Ceci peut être expliqué par diverses barrières qui se sont dressées devant cette union sociale, d'abord par une structure initiale problématique, ensuite par un constat d'échec d'union militaire, religieux puis tribal.

2.1.1 Des tribus protectrices de leurs indépendances

Peuplé d'abord par des tribus *berbères*[1], le Maroc vit arriver sur ses côtes les premiers porteurs d'une civilisation avancée, des Phéniciens, au IXe siècle avant J.-C.[2]. Le grand empire, qui découla de la fondation de Carthage en 814 avant J.-C., a permis de créer des contacts entre les nouveaux arrivants et les nomades du Maroc afin, surtout, d'établir des relations commerciales. Toutefois, en raison du relief montagneux, rendant difficile tout accès, et de la farouche indépendance des tribus nomades, Carthage ne réussit jamais à imposer sa présence au-delà de la côte, notamment à Tanger et à Lixus (Larache)[3].

Quelques siècles plus tard, à la suite des guerres puniques, les Romains remplacèrent Carthage dans le contrôle de la côte méditerranéenne, allant parfois jusqu'à s'enfoncer plus à l'intérieur des terres. Ainsi, dans le nord du Maroc, il est possible de visiter, encore aujourd'hui, les restes de Volubilis, une ancienne cité romaine fondée en 25 avant J.-C.[4]. Cet héritage romain s'est cristallisé avec l'annexion de la partie nord du Maroc en 40 après J.-C., désignée comme Maurétanie tingitane, le pays des Maures de Tingit, Tingit étant alors la capitale, à savoir, la Tanger d'aujourd'hui. Pendant les années qui suivirent, les Romains exploitèrent donc l'Afrique du Nord, dont le nord du Maroc, et avec l'avènement du christianisme, certaines tribus s'y convertirent même. Cette domination, la première qui désirait réellement contrôler l'ensemble du territoire, ne parvint pas cependant à faire beaucoup plus que bâtir quelques forts ici et là. Encore une fois, le Sud marocain et les montagnes, où les tribus avaient bien souvent établi leurs bases de retraites, échappaient au contrôle de l'autorité centrale.

---

1 Berbère : Mot ayant une double origine, d'une part il viendrait de al-Barbar, qui veut dire murmurs. Les Arabes entendaient la langue des Africains, dont celle des Berbères, comme tel. La deuxième explication viendrait de la répétition du mot : al-Barr, le désert; Jean Léon l'Africain, Description de l'Afrique, trad. de l'italien par A. Épaulard, Paris, librairie d'Amérique et d'Orient, 1980, v.1-2, p. 11.

2 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 75.

3 *Ibid.*, p. 78.

4 *Ibid.*, p. 151.

Les siècles qui suivirent au Maroc ont vu la même évolution que celle qui sévissait dans l'Empire romain. Des peuples germaniques vinrent y piller les territoires et s'y établirent, notamment les Visigoths et les Vandales. Cependant, ceux-ci furent repoussés au début du VIe siècle par l'empereur byzantin Justinien, qui réussit à établir un contrôle relativement faible[5]. Ainsi, lors de l'essor de l'Islam, le Maroc se retrouva dans une situation similaire à celle des pays du *Machrek*[6], à savoir, confronté à une nouvelle force sociale montante tout en ayant un passé byzantin chrétien.

La domination militaire du Maroc s'avéra être un échec. Bien que la côte nord du pays ait tour à tour été prise par les Carthaginois, les Romains, les Germains et les Byzantins, nulle union du pays ne s'était encore imposée. Les régions des monts de l'Atlas et du désert au sud restaient farouchement indépendantes. Les tribus nomades ou, de plus en plus, semi-sédentaires, indiquaient dès cette époque que le pays ne se soumettrait pas facilement à une autorité centrale.

2.1.2 L'arrivée de l'Islam : une nouvelle force?

L'Islam, qui prend son essor en 622 après J.-C. avec l'exil du prophète Mahomet à Médine, a connu une expansion rapide et fulgurante, notamment contre les empires affaiblis de Byzance et des Perses sassanides. Par conséquent, cette expansion se fit également vers l'Afrique du Nord puisque les Byzantins s'y trouvaient[7]. À peine un demi-siècle après l'exil du prophète Mahomet à Médine, les troupes islamiques foulaient le sol maghrébin. Les armées de l'Islam étaient les portes-étendards d'un immense empire militaire, religieux et culturel.

---

5 *Ibid.*, p. 307.

6 *Machrek* : Pays du soleil levant, correspondant au Proche-Orient, en opposition au Maghrib, pays du soleil couchant, d'où le nom Maghreb.

7 Charles-André Julien, *op.cit.*, p. 333.

Cette avancée s'accompagna tantôt par une bonne réception des locaux, les Berbères, tantôt par une hostilité ouverte. Déjà en 682-683, le Maroc était en bonne voie d'islamisation. Les Berbères, dont le mode de vie était similaire à celui des Bédouins d'Arabie, avaient une relative facilité à accepter cette nouvelle religion, mises à part les quelques rébellions sans grands impacts, à l'image de Kosaïla ou de la Kahina en Algérie[8]. Les Marocains participèrent par la suite à la conquête de la péninsule ibérique, qui les mena jusqu'à Poitiers, en 732. Quelques décennies plus tard, il suffit de seulement trois années à l'héritier omeyyade, de 771 à 773 après J.-C., pour s'emparer de toute la péninsule ibérique, grâce à des auxiliaires berbères, et pour fonder le nouveau royaume d'*al-Andalous*[9]. Une première particularité découla d'ailleurs de cette conquête puisque, contrairement au reste du monde arabe, le Maroc fut plutôt rattaché au califat omeyyade de l'Andalousie, en opposition à celui abbasside de Bagdad.

Les années qui suivirent la défaite de Poitiers furent caractérisées par une désunion politique du Maroc, chacune des tribus se retournant tour à tour dans leurs propres places fortes. L'explication était fort simple, il était ici question d'un échec d'union, sur une base culturelle. Les troupes musulmanes qui avaient conquis l'Afrique du Nord et amené une religion pour unir toutes les tribus sous un même dieu, alors que les tribus étaient en partie chrétiennes, juives et animistes, étaient avant tout composée d'Arabes. Or ces Arabes décidèrent de se partager les régions conquises en Espagne et en Afrique du Nord entre eux, malgré la grande contribution des Berbères. Il n'en fallut pas plus pour que ces derniers se rebellent, et c'est alors que le Kharéjisme[10], un courant de pensée rigoureux dans son code de conduite moral, est devenu la base idéologique de ce soulèvement.

---

8 Les plus célèbres rébellions berbères contre les troupes islamiques; voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 348-357.

9 Charles-André Julien, Le Maroc face aux impérialismes (1415-1956), Paris, Éditions J.A., 1978, p. 18.

10 E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs et *al.*, *« Kharidjites »*, Encyclopédie de l'Islam, t. IV., Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A.,1975, p. 1106-1109.

2.1.3 Les grands empires religieux : Almoravides et Almohades

Sous le Califat omeyyade, le Maroc a été caractérisé par l'essor d'une dynastie royale, les Idrissides. Utilisant pour la première fois au Maroc la légitimité de gouverner en se basant sur leur sang noble chérifien[11], la famille régna à partir de Fès, de façon relativement indépendante en s'appuyant sur diverses tribus berbères, dont les Awarbas. Chassés par les Fatimides, ils se réfugièrent en Andalousie et laissèrent ainsi la place pour l'essor d'un nouveau groupe. L'échec de cette première tentative d'union politique du pays par une légitimation chérifienne n'allait toutefois pas être le dernier, car quelques siècles plus tard, deux autres dynasties allaient avoir la même prétention, les Saadiens et les Alaouites.

Issus des déserts profonds, les Almoravides, principalement originaires des tribus berbères sanhajas, fondèrent la ville de Marrakech, qui donna par la suite son nom au pays, le Maroc. Leur rigueur religieuse les poussa à venir en aide aux émirs de l'Andalousie, qui étaient affaiblis des suites de la fin du califat omeyyade vers 1031[12]. Ils réussirent si bien qu'ils prirent le contrôle de l'Andalousie en 1086. Ce fut à cette époque que les guerres frontalières entre les principautés chrétiennes et musulmanes favorisèrent le grand brassage de cultures et de conversions, d'un côté comme de l'autre. Un nom fut ainsi utilisé pour désigner les nouveaux convertis à l'Islam, *elche*. Les *elches* étaient des renégats et il est possible de supposer que ce terme est issu d'une généralisation, celle voulant que plusieurs convertis étaient originaires de la plus grande palmeraie d'Europe, Elche. Il est donc vraisemblable que le nom s'est ensuite popularisé, puisqu'il était encore présent pour désigner les renégats de l'époque moderne au Maroc.

Le deuxième empire qui apparut ensuite, celui des Almohades, était également originaire du Maroc. D'une structure sociale légèrement différente, les Almohades étaient

---

11 Les Idrissides étaient descendants proclamés d'Ali, gendre du prophète Mahomet, se qui signifiait qu'ils étaient des *sharifs*; voir à ce sujet : « *sharifs* », Ibid., t. IX, p. 340-348.

12 Charles-André Julien, op. cit., p. 19.

également originaires du Sud marocain. Leur victoire en 1147 sur les Almoravides fit simplement en sorte qu'ils les remplacèrent dans le rôle qu'ils jouaient tant au Maroc qu'en Andalousie.

Ces deux empires d'origines pourtant marocaines ne réussirent pas à perdurer au Maroc. En fait, de façon ironique, ce fut en Andalousie qu'ils eurent le plus de succès. Ils étaient forts similaires sur divers points, surtout en ce qui concernait leur rigoureuse base idéologique religieuse. Malgré tout, la tentative d'union basée sur la religion au Maroc échoua, encore une fois. Les empires Almoravides et Almohades furent donc impuissants pour réussir à unir socialement ce pays rebelle.

2.1.4 Les confédérations tribales

La période qui suivit le relâchement et l'écroulement des Almohades, au Maroc et en Andalousie, en fut une de retour aux regroupements politiques tribaux et désunis, surtout à la suite des défaites face aux croisés à Las Navas de Tolosa en 1212, à Cordoue en 1236, à Valence 1238 et à Séville en 1248[13]. Plusieurs tribus, principalement berbères, mais également arabes, depuis l'arrivée de colons pendant les siècles précédents, s'unirent en grandes confédérations pour gouverner leurs terres. Ainsi furent établis les royaumes du Sanhaja dans l'Est marocain et des Mérinides au centre du pays.

Les Mérinides eurent beaucoup de succès dans leur chasse aux derniers almohades et s'installèrent dans la grande ville de Fès, qu'ils utilisèrent ensuite comme capitale. Principalement issus des Berbères zénètes, dans le nord du Sahara, ils établirent un royaume qui assuma une faible gouvernance sur le Maroc. Ils tentèrent bien de faire comme les deux

13 *Ibid*, p. 19.

précédents empires, c'est-à-dire de secourir l'Andalousie, mais ils furent défaits en 1340 à Rio Salado[14]. En 1465[15], la dynastie mérinide devint celle des Wattasides, de la tribu des Beni Wattas, puisque ces derniers prirent la régence et la gardèrent jusqu'à l'avènement des Saadiens, cent ans plus tard. Par ailleurs, possiblement à la suite de la défaite de Rio Salado, ils décidèrent de recourir de plus en plus à l'aide de mercenaires et d'esclaves chrétiens pour fortifier leur emprise sur le pays[16]. Ce fut donc sous le règne des Wattasides que la préhistoire des renégats débuta réellement au Maghreb. Même s'ils n'étaient pas assez nombreux pour avoir un très grand impact sur l'ensemble du Maroc, ils étaient tout de même environ 5 000 en 1550, selon les estimations de Diego de Haëdo[17] et 1500 en 1571, selon Raymond, Baron de Fourquevaux[18]. Les chrétiens oeuvrant pour le compte des Mérinides furent cependant très importants, militairement et politiquement. Ahmed Khaneboubi a écrit que le rôle de ces chrétiens, regroupés sous le terme de « milice chrétienne », est même allé jusqu'à s'immiscer dans les intrigues politiques de la succession, et ce, par l'assassinat et la désignation de souverains en collaboration avec les vizirs[19]. Ahmed Khaneboubi citait en exemple :

> En effet, en 1250, certains membres de la milice chrétienne ont trempé dans le complot ourdi par la population de Fès, contre l'émir mérinide Abu Yahya. Ils ont ainsi assassiné as-Sa'ud B. Khirbas, wali et client d'Abu Yahya. À la bataille d'Isly, en 1272, les chevaliers chrétiens qui étaient au service des Mérinides voulaient rejoindre le camp 'Abdelwadide.[20]

La présence de chrétiens jouant un rôle politique et militaire important à la cour des sultans marocains était donc déjà amorcée avant l'arrivée des renégats, quelques siècles plus tard.

---

14 *Ibid.*, p. 19.

15 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 555.

16 Abdallah Laroui, L'histoire du Maghreb : Un essai de synthèse, t..1, Paris, François Maspero, 1975, p. 192-194.

17 Diego de Haëdo, Histoire des Rois d'Alger, trad. par Henri-Delmas de Grammont, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, p. 89.

18 Henri de Castries, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. I, Paris, Ernest Leroux, 1905, p. 315.

19 Ahmed Khaneboubi, Les premiers sultans mérinides 1269-1331 : Histoire politique et sociale, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 140.

20 *Ibid.*, p. 547.

La période des dynasties berbères fut donc caractérisée par l'échec d'une union du pays sur la base tribale. Il y a lieu de se demander, en fait, s'ils nourrissaient la réelle ambition d'y parvenir, car ces tribus au pouvoir ne s'appuyaient sur aucune idéologie pour justifier leur domination sur les autres. Ce relâchement politique fut d'autant plus important et caractéristique de la faiblesse de l'autorité centrale marocaine qu'il ouvrit la porte, pour la première fois en presque huit cents ans, à un envahisseur extérieur.

2.1.5 L'ère portugaise et le *jihad* saadien : une rupture

La faible emprise exercée par les Mérinides et les défaites successives des musulmans en Andalousie, face aux croisés de la *Reconquista* du XIe siècle au XIVe siècle, amenèrent un nouveau joueur sur le sol marocain, les Portugais. Le Portugal voyait en la *Reconquista* non seulement une guerre religieuse, mais également une opportunité d'accroître la portée de ses terres et de ses richesses. Relativement petit en Europe, ce pays voyait en l'expansion une nécessité pour sa gloire future. C'est pour ces raisons qu'en 1415, les Portugais débarquèrent au Nord du Maroc pour s'emparer de la péninsule de Sebta, aussi connue sous le nom de Ceuta[21].

Cette première grande victoire des chrétiens en sol maghrébin ne fit qu'alimenter le désir de faire avancer cette nouvelle croisade. En 1458, elle fut déclenchée en collaboration avec les Castillais, qui devaient attaquer Grenade. La ville d'Alcácer-quibir, aussi connue sous le nom de Ksar el-Kébir, tomba cette année-là, mais Tanger ne fut prise qu'en 1471 soit, trois ans après la destruction d'Anfa (Casablanca) par les Portugais[22]. La même année la ville d'Arzilla tomba également entre leurs mains, fortifiant ainsi leur présence au Maroc. En 1492, avec la chute de Grenade, les Marocains se retrouvèrent pratiquement seuls face à leurs

---

21 Robert Rézette, Les enclaves espagnoles au Maroc, Paris, Nouvelles éditions latines, 1976, p. 25.

22 Jean-François Labourdette, Histoire du Portugal, Paris, Fayard, 2000, p. 216.

envahisseurs. Ainsi, en 1497, les Espagnols s'emparèrent de Mellila pratiquement sans opposition, et ce, malgré la signature du traité de Tordesillas de 1494 entre l'Espagne et le Portugal marquant la limite de leurs conquêtes au Maghreb au niveau du Penon de Vélez, à Alger[23].

Les problèmes des Wattasides ne s'arrêtèrent pas là, leur impuissance à réagir étant d'autant plus remarquée par l'avancée portugaise, qui continua en 1473 à Larache, en 1502 à Mazagan, en 1505 à Santa-Cruz (Agadir), en 1508 à Safi et finalement en 1513 à Azemmour. Les Portugais savaient cependant que pour réellement contrôler le Maroc, il ne suffisait pas de posséder des forts et des comptoirs sur la côte, mais il fallait contrôler les campagnes. Pour ce faire, ils eurent recours à un système d'allégeance et de conversion volontaire au christianisme. Les succès de ce système furent plus ou moins grands. Si, effectivement, quelques Maures se convertirent au christianisme, tel qu'en témoigne Manuel de Mascarenhas[24], cela constituait fort probablement un phénomène très marginal, étant donné la faible couverture de ce sujet dans les sources. Néanmoins, leur contrôle fut assez effectif pour rallier les habitants de la Dokkala au sud du Maroc, près de Santa-Cruz. Dirigés par leur chef Ibn Tafouft, ils approvisionnèrent les forts portugais de la côte en céréales. Cette denrée était cruciale pour la survie des postes portugais, toujours en proie à la famine. De plus, l'aide des tribus comme celle d'Ibn Tafouft s'étendait au domaine militaire, permettant même de mener une razzia jusqu'aux portes de Marrakech, en 1515[25].

Cette domination portugaise avait grandement été facilitée d'abord, par l'inactivité relative des Wattasides, ensuite par les troubles internes qui ont fait surface au Maroc. Les luttes entre prétendants ne facilitant pas la chose, la situation des Wattasides devint dramatique lorsque les Arabes saadiens apparurent dans le sud du Maroc, accusant les Wattasides de ne pas avoir su repousser les chrétiens à la mer. Les Saadiens déclarèrent donc

23 Robert Rézette, _op. cit._, p. 31.
24 Henri de Castries, _op.cit._, p. 114.
25 Charles-André Julien, _op. cit._, p. 567.

un *jihad* contre les Portuguais, sans toutefois mettre de côté leur objectif de renverser les Wattasides, incompétents à leurs yeux[26].

Déjà indépendante du pouvoir de Fès, la région au sud de Marrakech n'était depuis une vingtaine d'années soumise qu'à une autorité locale[27]. Les Saadiens furent même accueillis à bras ouverts dans cette région où les marabouts, ces moines combattants de la foi musulmane[28], et les *soufis*[29] abondaient. Grâce à leur descendance proclamée du prophète, ils eurent tôt fait de rallier à eux les gens de Taroudant et du Dra, devenant *de facto* une force imposante. Malgré la mort du fondateur de la dynastie, Mohammed ibn 'Abd er-Rahman, et l'échec du *jihad* devant Santa-Cruz en 1511, les jihadistes s'emparèrent de Marrakech en 1525, presque sans coup férir[30]. Il faut croire que l'arrivée de chrétiens conquérants en sol musulman, constituait un choc pour les habitants du Maroc. Ce traumatisme se convertit en réaction idéologique très hostile, que les marabouts et diverses confréries de *soufis* excitèrent et canalisèrent en *jihad*. Ce *jihad* n'empêcha pourtant pas les Saadiens de s'attaquer ironiquement à d'autres musulmans. En 1541, à la suite de la deuxième attaque sur le fort portugais de Santa-Cruz et de la victoire éclatante des forces jihadistes saadiennes, les Saadiens s'attaquèrent directement aux derniers Wattasides qui se cachaient à Fès. Le contrôle total fut alors assuré, dès 1554, après une tentative ratée des Wattasides, appuyée par les Turcs ottomans, de reprendre la capitale.

La défaite de Santa-Cruz porta un dur coup à l'État portugais. Constatant avec stupeur la situation dangereuse au Maroc, le roi Jean III décida de faire évacuer les cités de Safi, dont la forteresse venait d'être achevée, et d'Azemmour, la plus récente implantation[31]. Cette décision, bien qu'elle ait eu pour but de fortifier seulement quelques endroits, était aussi

---

26 Abdallah Laroui, op. cit., t. 2, p. 26.

27 Ibid, p. 571.

28 E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs et *al.*, « *al-Murabitun* », op. cit., t. VII., p. 584.

29 Le soufisme, aussi connu sous le nom de *Tasawwuf* en arabe, désigne au sens littéral ceux qui portent des vêtements de laine, l'habit des ascètes et des mystiques; « Tasawwuf », Ibid., t. X, p. 337. Ils recherchent le sens caché, la voie spirituelle à suivre, la *Tarika*. « Tarika », Ibid., t. X, p. 262.

30 Ibid., p. 574.

31 Charles-André Julien, op. cit., p. 569.

motivée par le refus du roi de consacrer plus de ressources au Maroc. Effectivement, les préoccupations du roi étaient davantage tournées vers les épices des Indes et le bois du Brésil, ce qui eut toutefois pour effet d'accélérer un nouveau phénomène, celui des renégats. Voyant le désengagement de leur roi, il est fort probable que les prisonniers portugais de Santa-Cruz n'eurent d'autre espoir que de se convertir, évitant ainsi une vie de captivité.

La période du *jihad* saadien vit donc les premières vagues de conversions des renégats, qui furent portugais et italiens. Il était déjà possible, avant la défaite de Santa-Cruz, que quelques Portugais captifs ou simplement des déserteurs affamés des forteresses côtières, se convertissent à l'Islam. Mais la situation accéléra progressivement à la suite du déclin de la puissance portugaise au Maroc. Nous supposons que les Italiens, quant à eux, étaient principalement des mercenaires qui se voyaient offrir des avantages sociaux, comme une femme à marier ou un poste de prestige, s'ils apostasiaient. Il est donc possible d'y voir les bases d'un nouveau système social, créées avec l'arrivée d'individus déracinés de leurs milieux, effectuant par leur service militaire, leur seul contact avec le Maroc. Cependant, leur nombre n'a pu dépasser les quelques milliers d'individus selon les estimations faites à la bataille des Trois Rois en 1578[32]. Les Saadiens avaient néanmoins enclenché le processus de modernisation de leur pays, entre autres, par la fondation d'un corps de convertis fidèles au pouvoir central.

2.2 L'histoire moderne marocaine : la modernité des renégats

Lorsqu'il est question d'histoire moderne, il est toujours difficile de bien cerner à quel moment un pays devient moderne et quels sont les éléments déterminants de cette modernité. Plusieurs nouvelles pratiques considérées, originaires de la fin du Moyen-Âge, ont permis aux États d'entrer dans le paradigme de la modernité. Dans le cas qui nous intéresse,

---

32 Ils furent estimés à 3 000 par un témoin oculaire Luis de Oxeda, soldat portugais présent à la bataille; Henri de Castries, Source inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1160 France t. I, Paris, Ernest Leroux, 1905, p. 593.

quelques-unes seulement seront retenues en raison de leur pertinence. Afin d'évaluer comment les renégats ont enclenché le processus de modernisation du Maroc, nous énoncerons les éléments de modernisation qui ont touché, de près ou de loin, à l'aspect des renégats. Il y avait notamment une nouvelle classe administrative, une nouvelle armée et une nouvelle marine

2.2.1 Une nouvelle caste de fonctionnaires

Les Saadiens furent porteurs de la modernité sur deux dimensions. D'abord, ils ont pleinement développé une nouvelle bureaucratie constituée de renégats et ensuite, ils ont mis en branle la réforme de l'État en s'appuyant sur celle-ci. Malgré la volonté de modernisation, les Saadiens se succédaient encore comme le voulait la coutume, de façon relativement violente. Ainsi, le fils aîné de Mohammed ech-Cheikh, le grand chef saadien qui avait conquis le Maroc, Abd Allah al-Ghalib bi-Allah, prit le pouvoir en 1557. Ses frères étant partis se réfugier à Constantinople, chez les Ottomans[33], il prit possession d'un royaume relativement calme à diriger. Nul n'aurait cependant pu se douter que l'exode de ses frères allait créer l'un des plus grands facteurs de modernité au Maroc. L'éducation ottomane de ses frères et la grande admiration qu'ils nourrissaient pour ce qui était l'un des plus puissants États au monde, l'Empire ottoman, leur ont donné les outils et la volonté de construire un Maroc moderne.

La situation extérieure a empêché Moulay Abd Allah al-Ghalib bi-Allah d'entreprendre des actions nettes et son amitié avec les Espagnols n'a pas aidé sa cause. Il leur céda le port de Badis (Vélez) en 1564 et ne réagit pas vraiment pour appuyer l'insurrection des Maures d'Espagne en 1571[34]. En 1574, à sa mort, son fils monta sur le trône et dût faire face au retour de ses oncles qui, arrivant de Constantinople, avaient le plein

---

33 Charles-André Julien, *op.cit.*, p. 577.

34 Mustafa ben Hasan Husayni Djennâbi, « Djennâbi », Chap. in Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, p. 346-347.

appuie des troupes ottomanes et une nouvelle vision de l'organisation militaire et civile basée sur les renégats. Ainsi, pendant que l'oncle Abd al-Malik prenait le trône, le fils Al-Motawakkil s'enfuyait en Espagne amie demander une aide militaire pour appuyer ses aspirations au trône marocain.

Ahmed al-Mansûr, frère d'Abd al-Malik, régna sur le Maroc de façon continue suite à sa victoire sur les forces coalisées de Mohammed al-Motawakkil appuyées par des Européens, surtout portugais. À la suite de la bataille des Trois Rois, une réelle bureaucratie de renégats fut constituée et Ahmed al-Mansûr s'en servit pour moderniser l'État. À sa mort, une période de troubles politiques et de guerre civile débuta et dura jusqu'à l'avènement de la prochaine dynastie, les Alaouites.

Originaires du désert au sud-est du Maroc, les Alaouites surent rallier plusieurs tribus à eux en se prétendant descendants du Prophète. Leur venue et leur génie militaire leur permirent de prendre le contrôle du pays en seulement quelques années. En 1664, Moulay ar-Rachid, premier de la dynastie, régnait en souverain incontesté et mit sur pied une nouvelle caste de fonctionnaires, les *abds (*ou *abids*), les esclaves noirs. Cette caste fut appelée à remplacer les renégats, qui étaient devenus trop dangereux durant la période de guerre civile. Cependant, les bases mêmes de cette soi-disant nouvelle caste étaient en fait copiées sur presque tous les points, à celle des renégats. Les Alaouites avaient donc repris les principes modernisateurs des Saadiens, sauf que les acteurs n'étaient plus des chrétiens d'Europe, mais des Noirs d'Afrique. L'arrivée ensuite de Moulay Ismaïl au pouvoir en 1672 a par ailleurs concrétisé la fin des quelques renégats qui restaient encore en place jusqu'à sa mort en 1727. Par la suite, peu de renégats sont restés en vie au Maroc. Il fut fort probable que ceux qui vivaient encore quittèrent le pays en raison de la guerre civile qui suivit la mort du sultan, comme le laisse supposer l'exemple décrit par Bartholomé et Lucile Bennassar[35]. Le Maroc était donc encore une fois aux prises avec des problèmes internes majeurs, mais il était également un pays relativement moderne à l'aube de l'ère contemporaine.

---

35 Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, Les Chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire des renégats XVIe et XVIIe siècles, Paris, Perrin, 1989, p. 409-410.

2.2.2 Une armée médiévale moderne

L'arrivée des frères saadiens d'Istanbul accéléra au Maroc un processus qui était déjà amorcé. La modernisation qui découla de leurs réformes fut-elle réellement moderne ou simplement caractéristique de la fin du Moyen-Âge? Plusieurs facteurs modernisateurs ont dépendu des renégats, un groupe d'individus qui était désormais présent à tous les niveaux du processus. Or les renégats représentaient surtout l'ère moderne, en raison de la grande ressemblance avec une bureaucratie. Par ailleurs, de nouveaux éléments militaires étaient également déterminants à cette époque et ils étaient grandement fondés sur l'action des renégats. Parmi ces éléments, se trouvait notamment : l'essor des armes à feu, l'essor du mercenariat et l'essor de la marine.

Le XIVe siècle vit arriver la poudre à canon, sur les champs de bataille européens, avec les armes à feu utilisées en 1326 à Florence[36] et à Crécy en 1346[37]. Originellement employée pour les engins de siège, la poudre noire est devenue, peu à peu, également utile dans les armes individuelles, notamment l'arquebuse en 1475[38] et le mousquet en 1567[39]. Les canons, ou bombardes, avaient leur grande utilité pour percer les fortifications de l'ennemi. Ainsi, les engins de siège à poudre à canon prouvèrent leur supériorité à long terme sur les anciens moyens tels que la catapulte et le trébuchet, mails ils se révélaient complexes à utiliser. Le deuxième usage de la poudre à canon fut celui des armes personnelles, arquebuses et autres dérivés. Il fallut attendre l'arrivée de l'arquebuse pour que l'arc soit finalement surpassé par des armes à feu, les premières versions d'armes à feu ayant été beaucoup moins efficaces[40]. L'arc et le trébuchet sont donc restés des armes médiévales typiques et l'arme à feu personnelle, en plus du canon, celles de l'ère moderne.

---

36 Niels M. Saxtorph, Warriors and Weapons of Early Times, New York, The Macmillan Company, 1972, p. 205-206.

37 Maurice Forissier, L'histoire de l'arme au fil des siècles, Paris, Éditions Pécari, 2004, p. 75.

38 *Ibid.*, p. 89.

39 *Ibid.*, p. 85.

40 Charles Henry Ashdown, European Arms & Armour, New York, Brussel & Brussel, 1967, p. 366.

Tout comme les villes d'Europe, celles du Maroc possédaient à la fin de Moyen-Âge, de nombreuses murailles défensives pour les protéger des envahisseurs potentiels. L'armement et les combats étaient donc relativement semblables à ce qui se faisait en Europe. L'armement nécessitait un personnel qualifié pour manier ce nouvel attirail. D'abord, il fallait s'assurer d'avoir de la poudre à canon, un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon de bois[41]. Ensuite, le fabricant devait s'assurer qu'elle ne prenne pas l'humidité et finalement, il fallait établir une technique de combat appropriée. Ce fut probablement pour cette raison que plusieurs mercenaires, des Européens qualifiés, furent recrutés par les sultans marocains. À titre d'exemple, Don Pedro de Meneses, un officier portugais au Maroc, écrivait en 1549 à son roi Jean III que l'artillerie marocaine était entièrement manoeuvrée par des renégats et des Turcs[42]. Il devenait extrêmement utile d'avoir un corps d'artilleurs ou de mousquetaires composé d'Européens bien formés et expérimentés[43], surtout lorsque venait le temps de mener un siège contre n'importe quelle ville du pays, qu'elle soit musulmane ou chrétienne. Nous supposons que ce corps était apprécié par le sultan et il devenait probablement encore plus intéressant pour lui d'inciter les mercenaires à se convertir afin de s'assurer de leur allégeance. Les sultans marocains usèrent toujours de main d'oeuvre déjà spécialisée au tout début de l'avènement des armes à feu. Aucune source ne permet effectivement d'identifier une fabrication d'armes à feu locale, mises à part celles faites par les renégats. Ceci devenait un facteur incitant certainement à l'embauche de mercenaires européens et créant ainsi un bassin d'individus susceptibles de devenir des renégats.

Or qui étaient ces hommes qui vendaient ainsi leur vie à un souverain musulman, d'où venaient-ils et pourquoi le faisaient-ils? Dans toutes les guerres, au fil des époques, il y a toujours eu des mercenaires[44]; le phénomène n'était donc pas nouveau. Toutefois, l'engagement massif et de façon régulière requérait une somme d'argent importante, donc une

---

41 Maurice Forissier, op. cit., p. 72.

42 Robert Ricard, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 Portugal t. IV, Paris, Paul Geuthner, p. 401.

43 Charles Henry Ashdown, op. cit., p. 365.

44 Jean-Claude Maire Vigueur, Cavaliers et citoyens : guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XIIe – XIIIe siècles, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003, p. 104.

économie prospère. C'est ainsi que les villes italiennes se démarquèrent dans ce domaine, dès le XIIIe siècle[45]. Toutefois, le Maroc recruta principalement les siens en Espagne et au Portugal[46], bien qu'il soit vraisemblable que plusieurs éléments de ces compagnies venaient d'un peu partout en Europe. Certains étaient simplement des aventuriers ou des chevaliers rebelles, d'autres étaient attirés que par le gain financier. Leur nombre fut d'ailleurs estimé à 4 000, ce qui était important pour l'époque[47]. Il y a donc fort à parier que cette situation, qui a prévalu sous les Mérinides, s'est perpétuée sous les Wattasides lors dc l'essor de la poudre à canon.

Ainsi, l'arrivée de la poudre à canon fut un facteur important de modernisation du Maroc, car les sultans engagèrent des mercenaires professionnels pour manier les armes à feu. Ensuite, afin de s'assurer de leur allégeance, car il semblait bien qu'à la base leur allégeance était bien faible[48], ils les incitèrent fortement à se convertir et à devenir renégats. Équipés non seulement d'armes modernes, mais également d'idéologies et de connaissances provenant d'un peu partout en Europe, ces hommes furent probablement la première pierre angulaire d'une nouvelle structure étatique marocaine.

2.2.3 La marine moderne au service du Maroc

Bien que personne ne puisse affirmer que la marine et la navigation soient exclusives à la période moderne, il serait difficile de nier leur grande importance et la dépendance qu'elles créèrent dans l'économie des pays européens. Le développement des nouvelles routes de commerces et des colonies allait faire grimper le nombre de vaisseaux et de navires, remplis de richesses de partout autour du globe, croisant le long des côtes marocaines. Bien que la piraterie faisait déjà partie de la réalité, l'industrie très lucrative dans laquelle elle

---

45 *Ibid.*, p. 95.
46 Ahmed Khaneboubi, *op. cit.*, p. 139.
47 *Ibid.*, p. 140.
48 *Ibid.*, p. 140.

plongea le Maghreb, incluant le Maroc, devint un élément modernisateur pour le pays, entre autres, parce que l'État se l'appropria pour en tirer des profits.

D'un point de vue économique, le Maroc profita de ces nouvelles routes commerciales pour y déployer ses propres échanges. L'économie du pays se développa grâce à l'échange de marchandises le long des côtes avec des représentants de plusieurs pays européens, notamment l'Italie, l'Angleterre, la France et la Hollande[49]. Les esclaves, la canne à sucre, la nourriture dans son ensemble, la laine, l'ivoire et l'or convergeaient par caravanes aux ports de commerce[50]. Ainsi, l'essor maritime permit de moderniser l'économie du pays, d'autant plus que parfois, les intermédiaires dans ces échanges étaient des renégats qui avaient l'avantage de parler la langue des Européens.

Le positionnement stratégique du Maroc en fit donc une base idéale pour de nombreux corsaires et pirates de tous acabits. Le père français rédempteur François Pierre Dan, qui séjourna au Maghreb en 1633 et 1634, proposait afin de différencier les deux groupes une définition bien précise.

> Or bien que le mot Corsaire, [...] ait toûjours esté pris en mauvaise part, en toutes les langues & en tous les peuples, [...] il faut bien prendre garde de ne s'en point servir abusivement, & de ne pas mettre au nombre des Pyrates ceux qui font mestier d'aller en course, plustost pour les interests publics que pour les leur propres[51].

Les corsaires furent ceux qui coursaient, ce qui signifaient qu'ils chassaient les navires ennemis sur la mer, tandis que les pirates ne faisaient pas de distinctions entre navires ennemis ou amis. Les pirates attaquaient sans discernement tout navire qu'ils pouvaient capturer, sans autre raison que le butin de la prise. En prenant cette définition pour exemple, Pierre Dan ne donna pas le statut de corsaires à la majorité des navires servant au Maghreb. En fait, il les qualifia de pirates[52], car même s'ils prétendaient combattre au nom de la foi

---

49 Jean Brigon et *al.*, Histoire du Maroc, A. Hatier, Paris, 1967, p. 195.

50 *Ibid.*, p. 193-194.

51 Père François Pierre Dan, Histoire de la Barbarie et ses consacres des royaumes et des villes d'Alger, Paris, Pierre Rocolet, 1637, p. 9.

52 *Ibid.*, p. 79.

musulmane, ils agissaient en fait dans leurs propres intérêts et n'obéissaient pas aux ordres de leurs souverains. Or même si les corsaires du Maghreb attaquaient parfois des flottes neutres, voire alliées, le terme corsaire sera néanmoins utilisé simplement parce qu'il fait référence au combat fait au nom d'une cause, dans ce cas-ci, la foi musulmane. De plus, à plusieurs reprises les corsaires obéirent à leurs souverains, contrairement à ce que Pierre Dan laissait sous-entendre. Par exemple, au port italien de Livourne, les marchands estimaient nécessaire de faire la paix avec tous les États barbaresques pour être en sécurité[53].

L'importance de la course fut moindre au Maroc par rapport à la Régence d'Alger, mais elle demeura non négligeable. Pratiquement inexistante lors de l'arrivée des Portugais, la course commença surtout avec l'arrivée des expulsés d'Andalousie, à la suite de la révolte de 1571[54] contre le roi d'Espagne. Ces nouveaux arrivants, qui s'installèrent surtout à Alger et à Fès, stimulèrent la rancœur envers les chrétiens, en raison de leur expulsion, et plusieurs prirent les armes et les rames pour se venger. Les Andalous étaient par ailleurs de bien meilleurs navigateurs que les Marocains[55]. Leurs connaissances furent donc déterminantes pour la naissance de cette flotte de corsaires qui s'installa à Salé. Le sultan y trouva également son compte puisque dix pour cent des captifs et des marchandises lui étaient remis[56]. Plusieurs de ces captifs en mer n'eurent pas d'autres choix que de se convertir à l'Islam puisqu'il était difficile, voire impossible, de se faire libérer en échange d'une rançon. De façon générale, seuls les riches et les pieux pouvaient réellement résister à cette conversion forcée, mais encore. Le succès des corsaires fut en fait si grand qu'ils réussirent même à se dresser en tant que république indépendante lors de la période de guerre civile[57]. Par ailleurs, dans les rangs de ces corsaires, se trouvaient plusieurs renégats, cette fois-ci volontairement convertis à l'Islam par l'appât de l'aventure et du gain[58].

---

53 Michel Vergé-Franceschi et Antoine-Marie Graziani, La guerre de course en Méditerranée (1515-1830), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 49.
54 *Ibid.*, p. 45-46.
55 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 174.
56 *Ibid.*, p. 175.
57 *Ibid.*, p. 176.
58 Michel Vergé-Franceschi et Antoine-Marie Graziani, *op. cit.*, p. 47.

La nouvelle apparition de puissantes flottes maritimes un peu partout dans le monde eut pour effet de fortifier l'économie marocaine, entre autres grâce au support des renégats, et d'augmenter le nombre de renégats par la course. Cette importante source de profit et de renégats fit donc de l'essor maritime un facteur déterminant dans la modernisation de l'État marocain.

2.2.4 À l'aube de l'ère contemporaine

En conclusion, l'apport des renégats à la modernisation du pays semble avoir été assez important dans les dimensions étudiées. Grâce à eux, l'État marocain, alors embryonnaire, pouvait détenir une couche sociale vouée à le servir, une première pour ce pays où les intérêts tribaux avaient toujours primé. Cette nouvelle structure civile s'est développée en étroite association avec la nouvelle structure militaire qui s'appuyait sur les mêmes individus. Or de cette nouvelle classe sociale émergeaient également de nombreux capitaines et autres personnages clés dans la construction maritime ou dans l'exécution des pillages sur les mers. Ainsi, dans toutes les dimensions de modernisation et de fortification du pouvoir central, les renégats étaient à l'oeuvre. La mise en place d'une structure étatique basée sur une caste rattachée au pouvoir central, comme l'était celle des renégats, n'était pas sans rappeler les efforts de modernisation que faisait l'Empire ottoman à la même époque avec les janissaires, et ce n'était d'ailleurs pas un hasard. L'accaparement du pouvoir militaire par l'État et la mise en place d'un système économique de plus en plus industriel pour augmenter les revenus du trésor central étaient similaires pour les deux empires.

Les pays avoisinants ne purent toutefois tolérer l'effort de construction entretenu par le Maroc pour ériger son économie, entre autres, en raison de ses frasques sur l'océan. Les représailles européennes, qui n'eurent des succès qu'à court terme pendant les premières décennies, se firent alors plus agressives. Au cours du dernier siècle de la course maghrébine, la situation politique au Maroc se détériora en raison de la mort du sultan Moulay Ismaïl en

1727. L'étatisation de la course avait été entièrement complétée sous son règne[59] et la désorganisation politique du pays en raison de la guerre civile qui suivit ne permit pas d'encadrer une quelconque reconstruction de la flotte marocaine. Le renouveau amené par Mohammed III n'a pas pu corriger les lacunes technologiques et parer à l'absence de bois de construction des suites des déboires de l'Empire ottoman, leur principal fournisseur[60]. Les problèmes internes du Maroc bloquèrent l'établissement de toute structure suffisamment compétitive avec les nations européennes, ce qui entraîna une perte d'influence internationale et même la mise en place, un peu plus d'un siècle plus tard, du protectorat français en 1912. Toutefois, le Maroc restait un exemple de réussite, en comparaison avec presque tous les autres pays musulmans qui furent soumis aux Européens plus tôt dans l'histoire, à l'exception des régions sous contrôle ottoman. Le Maroc s'était élevé au niveau d'un État, faible certes, mais tout de même uni et possédant une certaine modernité, ce qui était une première dans son histoire.

---

59 *Ibid.*, p. 54-55.

60 Mustafa ben Hasan Husayni Djennâbi, « Djennâbi », Chap. in Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, p. 347.

CHAPITRE III

L'ASCENSION DES RENÉGATS : 1578-1603

3.1 Introduction

La bataille des Trois Rois fut réellement l'événement marquant qui a propulsé les renégats à l'avant-scène de la politique et de l'administration marocaine. La période qui suivit fut caractérisée par leur montée en puissance au sein de la structure étatique marocaine. Sous le règne d'Ahmed al-Mansûr, le vainqueur de la bataille des Trois Rois, les renégats ont contribué à la modernisation du pays en le défendant, en élaborant ses conquêtes militaires et en améliorant ses armes et ses structures administratives. Les outils et les connaissances qui ont permis aux renégats d'accomplir leurs tâches avaient toutefois été acquis dans leurs anciennes vies en Europe. Les capacités de chaque renégat dépendaient donc grandement de leur passé.

3.2 Origine des renégats : la diversité au profit du sultan

Le corps des renégats au Maroc fut d'abord et avant tout constitué de Portugais et d'Espagnols. Il y avait des gens en provenance de tous les pays d'Europe, mais les Portugais et les Espagnols étaient majoritaires pour trois raisons. Premièrement, la présence de places fortes ibériques sur le sol marocain incitait les soldats du Portugal et de l'Espagne à déserter en raison du manque de nourriture fréquent et de la faible paie qu'ils y recevaient. Une fois déserteurs, leur seul espoir était alors de se convertir à l'Islam et de rejoindre les forces marocaines, car le sort réservé aux déserteurs en Europe n'était certainement pas agréable. Le gouverneur de Safi, Don Rodriguo de Castro, écrivait d'ailleurs au roi Jean III du Portugal

que les gens iraient, faute de nourriture, en terre d'Islam se convertir[1]. Deuxièmement, les expéditions militaires des pays ibériques étaient beaucoup plus fréquentes; il était donc normal qu'il y ait eu plus de captifs originaires de l'Espagne ou du Portugal. Or, de ces prisonniers, plusieurs se convertissaient faute d'espoir de rachat[2], échappant ainsi aux geôles et au fouet, notamment les captifs de la bataille des Trois Rois. Troisièmement, la proximité géographique avec le Maroc faisait en sorte que les côtes espagnoles et portugaises étaient plus accessibles, donc faciles à piller, et les navires marchands ou de pêche se trouvaient par conséquent plus près des bases de corsaires[3].

Évidemment, d'autres renégats tiraient leurs origines ailleurs que dans la péninsule ibérique. En fait, tous les pays qui avaient des marins ou des voyageurs sur mer étaient à risques. L'origine des prisonniers pris sur mer allait donc du Portugal à la Russie, en passant par les pays baltes et même l'Islande, comme en témoignait le père Pierre Dan, frère rédempteur français[4]. Par ailleurs, si échapper à la captivité était la principale raison des Européens chrétiens pour se convertir à l'Islam et devenir renégats, il y en avait d'autres. Certains se sont convertis pour posséder plus de richesses, d'autres par simple vengeance et, finalement, d'autres pour des femmes à épouser. Germain Mouëtte, un Français captif au Maroc de 1670 à 1681, expliquait bien ce phénomène :

> [...] alors il (le sultan Moulay Rachid du Maroc) prêcha sur l'excellence de sa fausse religion et leur dit que, s'ils ne voulaient pas suivre la loi de Mahomet, ils seraient infailliblement damnés. Il leur promit ensuite que lorsqu'ils seraient assez versés dans l'intelligence de l'Alcoran et de la langue arabesque, il les ferait tous gouverneurs de villes et capitaines de ses troupes; qu'il les marierait avantageusement, leur donnerait des vêtements très beaux, des chevaux, de l'or, de l'argent et tout ce qu'ils pourraient désirer.[5]

---

1 Robert Ricard, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 Portugal t. III, Archives et bibliothèque du Portugal, Paris, Paul Geuthner, p. 249.

2 L'attente d'un rachat qui ne venait pas forçait la grande majorité des captifs à se convertir et devenir de pieux musulmans. Voir à ce sujet : Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, *op. cit.*, p. 324.

3 *Ibid.*, p. 209.

4 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 78.

5 Germain Mouëtte, Relation de captivité dans les royaumes de Fez et Maroc, édité par Xavier Giraud, Paris, Mercure de France, 2002, p. 69.

Le sultan parla ainsi à dix-neuf captifs et dix-sept de ceux-ci devinrent renégats[6]. Lorsqu'un captif se convertissait, les raisons étaient donc presque aussi nombreuses que les pays d'origines.

Pour le sultan, il était très intéressant d'avoir accès à ces hommes originaires de pays adverses puisqu'ils pouvaient fournir de l'information sur leurs régions d'origines. Ils devenaient ainsi des espions et des interprètes. Ceci dit, un événement bien particulier permit la conversion d'un nombre sans précédant de renégats ce qui eut pour effet d'accélérer la création d'une nouvelle caste sociale au Maroc.

3.3 La croisade de Sébastien et la bataille des Trois Rois

La bataille des Trois Rois fut un événement déterminant dans l'histoire marocaine et dans celle des renégats. Pourtant, la bataille est très mal représentée dans l'historiographie traditionnelle, les versions et les forces des belligérants affichant des disparités considérables. Il nous a donc semblé nécessaire de corriger les lacunes historiographiques de cet événement important pour le Maroc et pour les renégats. Bien que la vague de modernisation étatique européenne atteignait également les Saadiens, les dirigeants du Maroc, il leur manquait deux éléments importants afin d'y parvenir, à savoir, une source de financement et un personnel qualifié. Le destin allait leur donner ces deux éléments à la suite de la mort prématurée de Jean III en 1557, roi du Portugal, auquel succéda le jeune Sébastien, alors âgé de seulement trois ans[7].

Élevé par des jésuites, lui vantant les faits d'armes des armées croisées des siècles passés, et confronté aux échecs des politiques américaines et indiennes de son prédécesseur, Sébastien vit dans le contrôle du Maroc le futur de son pays[8]. Faisant fi des conseils de ses

6 *Ibid.*, p. 70.
7 Jean-François Labourdette, Histoire du Portugal, Paris, Fayard, 2000, p. 208.
8 Charles-André Julien, Histoire de l'Afrique du Nord : Des origines à 1830, Paris, Payot,

généraux et de son oncle, le roi Philippe II d'Espagne, il ruina son pays pour rassembler une armée d'environ 20 000 hommes. Ces Portugais, Allemands, Espagnols, Italiens et Marocains suivirent le prétendant au trône du Maroc, Mohammad Al-Motawakkil, et Sébastien dans leur campagne contre Abd al-Malik[9]. Les deux armées se rencontrèrent finalement en 1578 sur l'oued al-Makhzen[10]. Le roi Sébastien, se plaça dos au fleuve et se retrouva avec la rivière Loukos sur son flanc droit, lui coupant ainsi toute possibilité de retraite. Commandant 14 000 arquebusiers, 2 000 cavaliers, 36 canons et une suite de 10 000 serviteurs, il disposa son armée en carrés. Son adversaire, Abd al-Malik, avait à ses ordres environ 8 000 arquebusiers, dont le tiers étaient des renégats[11], 42 000 cavaliers, 2 000 *argolets*[12] et une trentaine de canons, disposa son armée en croissant, selon la technique turque. Le combat fut très violent et les Portugais se retrouvèrent pris au piège, victimes d'une lourde attaque centrale et de deux attaques, une sur chaque flanc. Leur seul espoir fut alors de tenter de traverser le fleuve à la nage, ou encore de se rendre, ce qui fut le choix de la majorité. Les pertes s'élevèrent à 10 000 chrétiens morts, dont le roi Sébastien, une centaine de rescapés et des prisonniers. Du côté des forces marocaines, 2 000 morts furent dénombrés, dont le sultan Abd al-Malik, mort de maladie au cours de la bataille, ainsi que le prétendant Mohammad al-Motawakkil, tué au cours des affrontements.

Les graves conséquences de cette bataille pour le Portugal, notamment l'annexion du pays à l'Espagne, deux ans plus tard, faute d'héritiers en vie, contrastaient avec l'immense gloire vécue par le Maroc. Fier de sa victoire, le frère d'Abd al-Malik, Ahmed, désormais appelé le Victorieux (al-Mansûr) avait recueilli un immense trésor, notamment en rançonnant les nobles et en vendant le cadavre du roi portugais pour la somme de 460 000 pièces d'or[13]. Cette fortune, combinée au butin pillé, lors de la victoire, dans les centaines de chariots

---

1994, p. 578.

9 *Ibid.*, p. 578.

10 *Ibid.*, p. 579.

11 Henri de Castries, *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. I, Paris, Ernest Leroux, p. 552, 593.

12 Argolets : Arquebusiers à cheval

13 Mustafa ben Hasan Husayni Djennâbi, *op. cit.*, p. 353.

portugais, et comprenant des armes capturées, lui assura une force militaire sans précédent, comprenant des milliers de prisonniers convertis. Le Maroc détenait donc désormais assez d'argent et un nombre suffisant de renégats pour devenir un État moderne.

La bataille des Trois Rois avait permis au Maroc d'avoir à sa tête Ahmed al-Mansûr, un sultan formé à l'école ottomane, à Istanbul, désirant moderniser son pays. Ce dernier avait gagné assez d'argent pour amorcer son nouvel État et assez de personnel, avec les milliers de captifs, pour accomplir son projet. Le Maroc enclenchait alors, grâce à un nouveau groupe d'individus, une réforme étatique lui permettant de passer à une ère moderne.

3.4 De captifs à soldats et de soldats à commandants

Le rôle militaire joué par les renégats fut important dès la bataille des Trois Rois et jusqu'à leur fin sous Moulay Ismaïl. Participant à chaque conflit, à chaque victoire et à chaque défaite, les renégats constituèrent les principaux éléments du dispositif militaire marocain, et ce, pendant deux siècles. Leur valeur et leur nombre importaient autant que leur compétence et leur équipement. Ils s'assurèrent une présence à plusieurs échelons de cette nouvelle structure, dont la base. Néanmoins, malgré leur grand nombre au lendemain de la victoire d'Ahmed al-Mansûr, aucune source ne semble confirmer explicitement qu'une conversion de masse s'est produite à la suite de la bataille des Trois Rois, bien que plusieurs éléments le sous-entendent.

Dans le corps d'armée du roi Sébastien, il y avait, selon un témoin oculaire de la bataille, le frère Luis Neto[14], 14 000 fantassins à pieds armés de piques ou d'arquebuses, 2 000 cavaliers et 10 000 serviteurs. Ces chiffres concordent avec les témoignages de Luis de

---

14 Henri de Castries, op. cit., Dynastie saadienne 1530-1660 France t. I, p. 473-474.

Oxeda[15], un autre témoin oculaire portugais de la bataille qui estimait les hommes à pieds à 18 000, sans inclure la suite, et avec ceux du maître de camp de l'armée du roi Sébastien, le duc Duarte de Menezes[16] qui affirmait quant à lui que l'armée portugaise avait 10 000 arquebusiers et 16 000 suivants. Or la mort d'environ 10 000 personnes dans le camp du roi Sébastien, un nombre qui semble faire l'unanimité chez les témoins, signifiait que la moitié au moins de l'armée du roi Sébastien avait été capturée, étant donné les affirmations des témoins voulant que seulement 100 hommes aient échappé aux forces marocaines[17].

Bref, nous divisons les captifs en trois groupes : les hommes à pieds, les cavaliers et les suivants. Or comme l'explique Bartholomé et Lucile Bennassar[18] un seul groupe eut la chance de racheter sa liberté, celui des cavaliers, composé de nobles, les deux autres groupes de prisonniers n'entretenaient aucun espoir de rachat, leurs familles, lorsqu'ils en avaient, n'ayant en général pas les moyens de les racheter. Ainsi, il semble réaliste d'estimer qu'au lendemain de la bataille des Trois Rois, le sultan du Maroc se retrouva avec un corps de prisonniers composé à moitié d'anciens soldats, puis d'anciens serviteurs de tous genres : écuyers, porteurs de bagages, valets, cuisiniers, etc. Le sultan avait d'ailleurs sûrement constaté rapidement l'impossibilité de rachat de la grande majorité d'entre eux. La meilleure solution qui lui restait était alors de les forcer à se convertir à l'Islam pour le servir.

Ces conversions devenaient avantageuses pour le sultan, car en plus de commettre un geste pieux, puisque la conversion de nouveaux fidèles à l'Islam était et est toujours un geste pieux dans la religion musulmane[19], il pouvait réellement mettre sur pied une armée calquée sur celle des Ottomans. Il lui suffisait alors de remplacer les janissaires par les renégats. Par ailleurs, il n'a pas dû être très difficile pour les prisonniers d'accepter cette conversion. L'absence de prêtres catholiques pour les retenir dans la Chrétienneté, d'une quelconque

15 *Ibid.*, p. 585-586.
16 *Ibid.*, p. 651.
17 *Ibid.*, p. 652.
18 Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, *op. cit.*, p. 359.
19 E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs, et al., *op. cit.*, p. 25-26.

possibilité de fuite ou d'une chance de se faire racheter, et la présence de richesses, que les hommes du sultan firent certainement miroiter en alternance avec les sévices corporels, facilitaient leur choix. Tout homme moindrement centré sur sa survie et ne nourrissant aucun fanatisme religieux aurait fait de même dans ces conditions. L'histoire n'exclut d'ailleurs pas quelques cas de frères religieux se convertissant à l'Islam, comme le soulignent les historiens Bartholomé et Lucile Bennassar par l'exemple des moines augustins nommés Nicolas Botin et Gaspar Fresco[20].

Or une fois convertis, ces hommes n'avaient plus aucun espoir de retour, puisque le pape et l'Inquisition condamnaient les apostats et les jugeaient lors de leur retour au pays, s'ils réussissaient à les capturer. Selon les archives inquisitoriales, consultées par Robert Ricard en 1906 au Portugal[21], déjà de 1578 à 1581, quelques renégats furent capturés et accusés par l'Inquisition au Portugal. Il y a fort à parier que les nouvelles de leur sort se rendirent peu à peu au Maroc, ce qui rendait tout retour en Europe potentiellement dangereux.

De plus, une autre preuve du grand nombre de renégats ayant par la suite travaillé pour le sultan, ce qui confirme la thèse d'une grande conversion à la suite de la bataille des Trois Rois, fut l'attaque sur l'Empire du Songhaï par des milliers de renégats[22]. Le premier usage du sultan de cette nouvelle troupe d'affranchis fut donc de les transformer en soldats, pour sa garde personnelle et pour agrandir son royaume. Il semblait fort aisé de le faire pour trois raisons. Premièrement, il avait capturé de grandes quantités d'armes à la bataille de 1578. Deuxièmement, une grande proportion des captifs, au moins la moitié, avaient déjà un passé militaire. Troisièmement, il disposait désormais d'une immense fortune pouvant subvenir à leurs paies, et ce, grâce aux rançons des nobles capturés à la bataille des Trois Rois. Également, l'obtention de tous ses soldats renégats permit au sultan, Ahmed al-Mansûr,

---

20 Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, op. cit., p. 152.

21 Robert Ricard, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadiene 1530-1660 Portugal t. V, Paris, Paul Geuthner, 1953, p. 119-121.

22 Charles-André Julien, op. cit., p. 583.

de mater la seule grande révolte contre son règne à Rokan, selon une missive de Juan de Vargas de Mexia, ambassadeur espagnol, à Philippe II[23]. Cette situation fut d'ailleurs assez marquante, puisque la tenue d'une seule révolte pendant un si long règne était alors rarissime.

Par ailleurs, les fonctions de ces nombreux renégats grimpèrent rapidement vers de plus hauts échelons que celui de soldat. Le sultan semblait grandement apprécier l'idée d'avoir une armée de renégats afin d'assurer la garde de l'empire, à en juger par les tâches qu'il leur confiait. Il faut dire qu'ils étaient alors fidèles, car ils n'étaient, en théorie, pas liés aux potentiels conflits de pouvoir, et ce, en raison de leur déracinement local. Leur seule famille était l'armée. Par exemple, l'une des tâches honorifiques était, selon le prisonnier espagnol Diego de Torres (mort au 16e siècle), la garde très rapprochée du sultan[24], ce qui faisait d'eux l'équivalent d'une garde prétorienne. De plus, non seulement pouvaient-ils assurer la garde personnelle du sultan, comme c'était déjà le cas à la bataille des Trois Rois selon Luis de Oxeda[25], mais ils servirent également d'escorte personnelle pour toute personne digne de l'attention du souverain, tel l'ambassadeur d'Espagne Juan de Vargas Mexia, qui eut droit à 200 renégats en guise de garde[26]. Également, les gardes hallebardiers, les laquais et les archers du palais étaient tous des renégats vêtus à la turque, selon ce même ambassadeur espagnol[27]. Il serait fort à propos de faire un parallèle avec les janissaires de la Sublime Porte à Istanbul, mais serait-il possible de pousser ce parallèle jusque dans les hautes sphères du pouvoir? Fort probablement, bien que ce soit ici l'enjeu d'un autre travail.

De chambellans à commandants d'escouades, les renégats pouvaient occuper plusieurs fonctions. L'ambassadeur espagnol Juan de Vargas Mexia ajoutait que le

---

23 Henri de Castries, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. II, Paris, Ernest Lereoux, 1918, p. 210.

24 Diego de Torres, Relacion del origen y su coso de los xarifes y del estado de los reinos de Marruecos, Fez y Tarudante, édité par Mercedes Garcia, Madrid, siglo veintiuno de espana editiones, 1980, p. 259.

25 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. I, p. 592.

26 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660, France t. II, p. 38.

27 *Ibid.*, p. 47.

chambellan en fonction était un renégat portugais affranchi par Abd al-Malik. Il se faisait appeler le *caïd*, ou général[28], Redouan el-Euldj[29]. De plus, il fut décrit « vice-roi de l'Empire marocain » par l'ambassade espagnole de 1579[30]. Ses accomplissements pour le bénéfice du sultan marocain furent nombreux et il avait paraît-il caché la mort d'Abd al-Malik pendant la bataille des Trois Rois jusqu'à la fin de la journée pour ne pas démoraliser les troupes, ce qui fut confirmé par une source arabe anonyme[31]. De plus, il aurait calmé la révolte des Zouaouas et négocié les rançons des Portugais capturés lors de la bataille des Trois Rois[32]. L'exemple du *caïd* Redouan ne fut vraisemblablement pas une exception, car un aventurier français lors de son passage au Maroc en 1596, Pierre Treillaut, déclarait : « Les principaux honneurs et charges sont reniés, desquels il fait encore plus d'estat que d'Andalous.[33] » Ceci dit, la tradition d'avoir des chambellans renégats n'était pas nouvelle, car dès le règne de Moulay Muhammad ach-Chaykh, son fils Abdallah possédait, selon al-Oufrâni, un notable de la cour de Moulay Ismaïl: « Parmi les chambellans de Moulay Abdallah on cite : le *caïd* Abdelkerîm ben Moumen ben Yahia Eld jondî, le renégat, Ibn Touda [...].[34] »

Les fonctions des renégats s'accrurent grandement sous le règne d'Ahmed al-Mansûr, surtout en ce qui concernait les affaires militaires. Les hauts commandements de son armée furent ainsi pratiquement tous confiés à des renégats. Le notable historien marocain Al-Oufrâni décrivait les hautes charges qu'ils y possédaient comme suit :

> [...] il choisit, parmi les étrangers quelques affranchis qu'il éleva à ses frais et qu'il combla de faveurs. C'est ainsi qu'il fit choix de Moustafa-Bey [...] lui donna le commandement spécial des spahis et le chargea en outre de garder la porte du palais impérial. Au nombre de ces affranchis, il faut encore citer : le pacha Mahmoud,

---

28 Le terme *caïd* ou *kaïd* signifiait général sous les Saadiens, E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs et *al.*, op. cit., p. 476.

29 *Ibid.*, p. 36.

30 *Ibid.*, p. 48.

31 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », Chap. in Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, p. 411.

32 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. II, p. 37.

33 *Ibid.*, p. 216.

34 Mohammed es-Seghir al-Oufrâni, Nozhet el-Hâdi : Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), publié par Octave Houdas, Paris, Ernest L., 1888, p. 99.

> chargé des trésors publics; le caïd El-oloudj, chef de la troupe des renégats; le pacha Djouder, le conquérant du Soudan, chef des troupes andalouses [...] Omar, le caïd de l'armée du Sous. Tels étaient les principaux renégats que le prince avait à son service, mais au-dessus d'eux s'en trouvaient encore d'autres, comme Bakhtiâr et Beghî. [...] Tous les soldats étrangers, turcs et renégats, furent divisés en six corps [...] Les chanchariya, spécialement chargés de la cuisine et du transport des vivres, leur chef Bakhtiâr était un des prisonniers fait à la bataille de Ouâdi El-Mekhâzin.[35]

Ainsi, non seulement al-Oufrâni confirmait la position des renégats parmi les plus hauts chargés militaires, mais il attestait également que leurs fonctions comportaient certaines charges connexes telles la logistique ou la garde du palais. La confirmation implicite de l'origine d'une grande partie des renégats peut également être tirée de cette dernière identification du renégat Bakhtiâr, capturé à la bataille de l'oued al-Makhzen, soit la bataille tenue sur les rives de ce fleuve, qui est appelée bataille des Trois Rois par les Européens. Les renégats étaient en fait si appréciés qu'un d'entre eux, Djouder, dirigea même d'autres musulmans tels les Andalous, le second corps d'élite du sultan. Un autre, le *caïd* renégat Omar était responsable d'administrer des régions tel le Sous, au sud du Maroc. D'ailleurs, l'importance de ces charges pouvait être mieux comprise grâce à l'ordre de marche des troupes du sultan. En tête du défilé se situaient les troupes du Sous, suivies de la tribu des Cheragas. Ensuite venaient les Andalous et les renégats à la même hauteur, mais avec les seconds sur la droite ce qui indiquait, selon un historien de la cour de Moulay Ismaïl al-Oufrâni, une supériorité en raison de leur statut d'affranchis[36].

Ainsi, les renégats étaient très bien vus, non seulement par le sultan, mais également par la population comme l'indique une autre affirmation d'Al-Oufrâni, louangeant les renégats : « Si tous les musulmans étaient comme -poète appelé- Eddâim Moumen, aucun désastre ne pourrait atteindre les musulmans.[37] » S'ils n'étaient pas tous louangés, certains l'étaient visiblement beaucoup, ce qui augmentait d'autant plus leur importance sous le régime du

35 *Ibid.*, p. 196.
36 *Ibid.*, p. 198.
37 *Ibid.*, p. 275.

sultan Ahmed al-Mansûr. Cette grande appréciation et le grand nombre de charges importantes qui leur furent confiés prouvent qu'ils étaient des personnages clés de la nouvelle armée du Maroc. De plus, leur grand nombre, à la suite de la bataille des Trois Rois, leur permettait d'assumer pleinement ces nouveaux rôles, que ce soit pour la garde des personnages importants ou pour maintenir la paix à l'intérieur du royaume comme dans la conquête de territoires étrangers.

3.5 Les ordres du sultan : « À l'assaut du Soudan »

L'immense prestige des renégats et leur grande force incitèrent le sultan du Maroc, Ahmed al-Mansûr, à s'en servir au maximum. Premièrement, ils avaient prouvé leur valeur lors de la victoire de Roken et le pays était depuis fort peu agité, une chose inhabituelle au Maroc de l'époque. Deuxièmement, l'idée d'avoir une armée puissante, mais inactive, à l'intérieur du pays ne devait pas être des plus plaisantes pour le souverain. D'abord parce que les soldats étaient payés pour ne rien faire, ensuite parce qu'ils pouvaient devenir oisifs, s'ennuyer, voire s'ancrer localement et devenir de plus en plus problématiques. Il devenait donc important d'occuper l'armée et de l'exploiter encore une fois de la façon la plus rentable possible. Cette perspective devenait d'ailleurs fort intéressante pour Ahmed al-Mansûr puisqu'il souhaitait alors agrandir ses territoires. Ce fut donc ce qu'il ordonna en 1581, par l'envoi de bataillons de renégats pour s'emparer des riches salines du Gourra et du Trouat. Deux ans plus tard, le sultan du Bournou se soumettait pacifiquement à lui, ce que refusèrent de faire les Askias dirigeant le Songhaï[38]. Parti en 1590 avec l'ordre de conquérir l'Empire du Songhaï, le renégat espagnol Djouder prit Gao et Tombouctou l'année suivante, atteignant ainsi l'objectif que lui avait confié Ahmed al-Mansûr[39].

---

38 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 583-584.
39 *Ibid.*, p. 583.

L'immense contribution des renégats à ces conquêtes fut facilement compréhensible. D'abord en raison du devoir qu'ils durent remplir en composant le corps militaire en entier, ensuite par la charge qu'ils obtinrent et qui visait à orchestrer toute cette opération militaire, la majorité des officiers étant des renégats.

La meilleure source pour connaître cette partie de l'histoire est Abd ar-Rahmān as-Sadi, un homme né en 1596 à Tombouctou et qui devint l'imam de Sankoré, une importante mosquée de Tombouctou, en 1627. Lors de leur départ en 1590, leur nombre était, selon Abd ar-Rahmān as-Sadi, de 3 000[40], ce qui fut néanmoins suffisant pour conquérir Gao, puis Tombouctou. Les forces de l'empire Songhaï avoisinaient, toujours selon as-Sadi, les 12 500 cavaliers et 30 000 fantassins furent incapables d'arrêter la petite troupe d'élite du pacha renégat Djouder[41]. De plus, lorsque le sultan décida de remplacer le pacha Djouder par Mahmoud Zergoun, un général d'origine incertaine, Djouder se vit confier le commandement d'environs 4 000 fusiliers, vraisemblablement encore majoritairement des renégats[42]. Par la suite, la situation difficile de la région força Mahmoud Zergoun à demander des renforts au sultan, ce qu'il lui fit accordé avec un total de six corps d'armée, dont l'un comptait 324 fusiliers[43]. Bref, les renforts devaient être de l'ordre de 1 500 à 2 000 fusiliers, qui étaient soit des Andalous, soit des renégats. Il serait probable que la moitié des soldats de ce corps, étaient des renégats et l'autre, des Andalous puisque le corps d'armée envoyé en 1595 était décrit par Abd ar-Rahmān as-Sadi comme suit :

---

40 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, Tarikh es-Soudan, trad. de l'arabe par Octave Houdas, Paris, Libraire d'Amérique et d'Orient, 1964, p. 217.

41 *Ibid.*, p. 219.

42 *Ibid.*, p. 229.

43 *Ibid.*, p. 239-242.

> Précédemment Ammâr était allé au Songhai conduire une armée de 1 000 hommes, dont 500 renégats et 500 Andalous. Arrivés à Adzaouât, ces deux groupes se divisèrent pour suivre une direction différente : les renégats prirent une direction qui était le bon chemin et arrivèrent seins et saufs; les autres, qui s'étaient dirigés de l'autre côté s'égarèrent et périrent tous.[44]

Il serait donc logique que les renforts avaient conservé des proportions similaires. Ceci dit, du dernier exemple, seuls les renégats parvinrent effectivement à Tombouctou. Bien que ce fait soit probablement plus anecdotique qu'autre chose, il illustre que le nombre de renégats au Songhaï était très important et révélateur de la grandeur de leur contribution en tant que soldats pour l'État marocain.

L'importance de cette mission était également expliquée par la grande quantité de ressources financières certes, mais surtout des ressources humaines qu'Ahmed al-Mansûr consacra à l'annexion du Songhaï, cette région riche en or et en sel. Une remarque du prince Moulay Zidan, fils d'Ahmed al-Mansûr, formulée vraisemblablement la même année que celle de la mort de son père, 1603, concernait précisément le sujet des troupes envoyées au Soudan : « Depuis le pacha Djouder jusqu'au pacha Soliman, mon père a expédié au Soudan dans les différents corps d'armées qu'il y avait envoyés, 23 000 hommes de ses meilleurs soldats, [...] tous ces hommes ont péri au Soudan [...].[45] » Les renégats étaient, à ce moment, les plus estimés soldats dans l'armée du sultan, ce qui fut confirmé en 1603 par un Anglais : « Basha Judare conquered the country of Gago for the Kinge, ffrom whence the Kinge had yearly much gould. He ys commander of all the Kinges elches, which are the best souldiers [...].[46] » Or avec un si grand nombre de renégats au Songhaï (une majorité des 23 000 si les deux extraits sont croisés) et un nombre tout aussi important de commandants renégats, il semble très raisonnable d'affirmer que le Songhaï, soumis au Maroc, était administré presque entièrement par les renégats. Le Maroc étendait alors sa nouvelle structure étatique dans les

---

44 *Ibid.*, p. 277.
45 *Ibid.*, p. 291.
46 Henri de Castries, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadiene 1530-1660 Angleterre t. II, Paris, Paul Geuthner, 1925, p. 233.

régions conquises. De plus sur les quatre pachas qui régnèrent sous Ahmed al-Mansûr au Songhaï conquis, tous furent renégats. Mahmoud ben Zergoun, le plus important, mourut rapidement de façon violente et floue à El-Hadjar, un endroit qui semble être au Songhaï, mais qui n'a pu être localisé précisément[47]. La mort de Mahmoud ben Zergoun survint quelque temps après son arrivée au Songhaï pour démettre le renégat Djouder de ses fonctions en 1591[48]. Abd ar-Rahmān as-Sadi disait d'ailleurs des habitudes de Djouder : « On prétend que Djouder aurait empoisonné Mansour et aurait ainsi causé sa mort; il aurait, assure-t-on, agi de même à l'égard du *caïd* Bou-Ikhtiyâr.[49] » Les renégats, et surtout Djouder, dirigeaient donc réellement le pays à cette époque.

De plus, de la grande quantité de renégats qu'avait possédés Ahmed al-Mansûr au lendemain de la bataille des Trois Rois, Henry Roberts affirmait qu'il n'en restait que 4 000. Cet agent de la couronne d'Angleterre au Maroc décrivait à Jacques Ier l'état des forces marocaines : 200 000 arabes, 40 000 soldats du *makhzen*, 4 000 Andalous et 4 000 renégats, qu'il qualifiait également : « Of Ellches, being runnegades, the best solduares, 4 000.[50] » Le nombre semble bien réaliste, compte tenu des grandes pertes subies par les troupes au fil des ans au Soudan, et du fait, bien souvent négligé que plusieurs renégats quittèrent l'armée pour s'installer dans cette région et y fonder famille.

Tant en termes de quantité que de qualité, les renégats furent non seulement le fer de lance de la conquête du Songhaï, mais ils en constituèrent la principale force. Sans les renégats en aussi grand nombre dans son armée, il semblerait illogique qu'une telle campagne militaire se soit tenue sous Ahmed al-Mansûr. Le nombre de renégats et le besoin de les utiliser sont d'ailleurs les raisons qui incitèrent le sultan à partir à l'assaut du Soudan. Toutefois, l'entreprise ne fut pas bien perçue par tous. L'auteur anonyme de la chronique sur

47 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, *op. cit.*, p. 217.
48 *Ibid.*, p. 226.
49 *Ibid.*, p. 271.
50 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660 Angleterre t. II, p. 224.

la dynastie saadienne écrivait : « [...] il donna l'ordre de procéder matin et soir à des réjouissances pendant trois jours à raison du massacre de créatures humaines qui étaient musulmanes.[51] » Quant l'imam de Sankoré, Abd ar-Rahman as-Sadi, habitant du Songhaï, a décrit l'histoire de la conquête, les problèmes des envahisseurs et leurs méthodes brutales comme des expressions de la punition divine causée par l'annexion du Songhaï et le meurtre de frères de foi. L'envoi de renégats récemment convertis à l'Islam, une nouveauté par rapport aux forces traditionnelles berbères ou composées de marabouts combattants pour la foi, pour conquérir un autre pays musulman ami pourrait être explicable par leur statut différent et leur plus grande fidélité à l'État qu'à la religion.

3.6 Les officiers renégats : les architectes de la victoire

De l'utilité des soldats renégats, majoritaires parmi les troupes envoyées au Soudan, il faut également tenir compte du rôle joué par les officiers de ces corps d'armée, car ils composaient la majorité des généraux.

Le plus célèbre, qui a d'ailleurs déjà été mentionné, fut sans doute le pacha Djouder. Déjà l'un des hommes les plus influents à la cour d'Abd al-Malik, Djouder se fit arrêter lors de l'ascension au trône d'Ahmed al-Mansûr. L'opération en était une de fidélisation de l'entourage du sultan. Djouder passa ainsi douze années assigné à résidence, ce qui fut selon un auteur arabe anonyme, un séjour agréable puisqu'il jouissait : « [...] de toutes les aises de la vie [...].[52] » Bien que le renégat ait servi son frère, il est intrigant de constater qu'Ahmed sentit la nécessité de fidéliser l'entourage de ce dernier. Pourtant, la chose n'était pas réellement inhabituelle. Dans un système politique qui prônait l'arrivée du plus fort au pouvoir et donc, la lutte des héritiers à la mort du souverain, il était normal que le nouveau

51 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », _op. cit._, p. 417.
52 _Ibid._, p. 452

souverain désire s'assurer de la nouvelle allégeance de son propre entourage. Également, la mort d'Abd al-Malik, des suites de sa maladie, fut rapide et n'excluait pas totalement la thèse de l'assassinat par empoisonnement. Il n'y avait donc aucune chance à prendre avec l'entourage du précédent souverain.

Bref, à la suite de son long emprisonnement, Djouder fut finalement libéré avec tous les honneurs, puis envoyé au commandement de la première colonne militaire au Soudan. Son sort ne doit cependant pas être nécessairement associé avec son statut de renégat. En effet, de l'entourage d'Abd al-Malik, le sultan doré fit exécuter le chambellan Ridwân, ou Redouan, celui même qui avait caché la mort de l'ancien souverain à la bataille des Trois Rois, en plus de quelques autres individus dont Said ed-Deghâli, Ali et Djafar. L'identité de ces derniers personnages étant incertaine, il est impossible de justifier cet assainissement politique par le simple statut de renégat de Redouan ou Djouder. Néanmoins, Ahmed al-Mansûr mit toute sa confiance en Djouder et le nombre fort élevé d'officiers renégats partis pour le Soudan montrait indéniablement la forte confiance qu'Ahmed al-Mansûr leur portait. Lorsque Djouder se mit en marche vers le Soudan, il s'appuya sur dix *caïds*[53], un renseignement confirmé par Abd ar-Rahmān as-Sadi, l'imam de la mosquée de Sankoré au Songhaï (Soudan) :

> Le pacha Djouder fut mis à la tête de cette expédition; il avait avec lui une dizaine de généraux, le caïd Mostafa-et-Torki, le caïd Ahmed-el-Harousi-el-Andelousi, le caïd Ahmed-ben-el-Haddâd-el-Amri, chef de la gendarmerie, le caïd Ahmed-ben-Atiya, le caïd Ammâr-el-Fetase le renégat, le caïd Ahmed-ben-Youssef le renégat, et le caïd Ali-ben-Mostafa le renégat, ce dernier, qui fut le premier chef marocain investi du commandement de la ville de Kâgho, périt en même temps que le pacha Mahmoud-ben-Zergoun, [...] à el-Hadjar. Enfin le caïd Bou-Chiba-el-Amri et le caïd Bou-Gheita-el-Amri. Deux lieutenants-généraux commandaient les deux ailes de l'armée, Ba-Hasen-Friro, le renégat, l'aile droite et Qâsem-waradououï-el-Andalousi, le renégat, l'aile gauche.[54]

---

53 Ibid., p. 456.
54 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, op. cit., p. 217.

Ainsi, dans l'armée sous le commandement de Djouder se trouvaient au moins cinq officiers renégats identifiables. Dans les colonnes militaires suivantes, encore là, se trouvaient en poste d'autorité quelques renégats, dont Ahmed ben Youssef el-Euldji[55], probablement un fils de renégat, le *caïd* Bou Ikhtyâr, le fils d'un prince chrétien réfugié au Maroc[56] qui a pris le commandement de Gao, ou Kâgho, Mostafa-el-Fil, Abdelmalek-el-Bortoqâli et le pacha Soliman. Il serait évidemment incorrect et farfelu d'affirmer que sans ces généraux la conquête du Soudan aurait été impossible, mais leur présence est tout de même révélatrice de leur prestige. Ceci dit, la conquête se fit surtout grâce à une faiblesse exploitée par le sultan au sein de l'Empire des Askias au Songhaï qui lui permit non seulement d'envahir les mines de sel de Taghazza, mais également les riches villes de Gao et de Tombouctou[57]. Il faut également voir dans les actions du sultan une volonté d'établir, aux dires de Charles-André Julien : « [...] un califat d'Occident qui, placé sous l'autorité d'un descendant du prophète, aurait pu par la suite rivaliser avec le califat ottoman.[58] »

La simple présence d'autant d'officiers renégats montre l'importance de leur classe au sein de la nouvelle armée du sultan. Non seulement furent-ils les commandants sur le terrain, mais certains furent également généraux, dont le pacha renégat espagnol Djouder. Cette fonction les plaça à la tête de campagnes d'invasions et de conquêtes nécessitant des compétences tactiques militaires et une grande polyvalence en termes de gestion des ressources et des populations conquises. Il y avait en effet une corrélation directe entre le statut d'officier militaire et celui de gouverneur puisque les terres conquises étaient mises sous l'administration d'officiers militaires.

---

55 Henri de Castries, op. cit., Dynastie saadienne 1530-1660 Angleterre t. II, p. 83.
56 Ibid., p. 84.
57 Charles-André Julien, op. cit., p. 582-583.
58 Ibid., p. 583.

3.7 Les techniciens renégats : modernisateurs de l'État

La grande compétence des renégats et l'estime que leur portait le sultan étaient bien souvent dues, au-delà de leur courage, à leur savoir-faire militaire et technique. Bien qu'une grande partie des connaissances techniques marocaines découle des Ottomans, il semble que les renégats furent les modernisateurs de l'armée du sultan, ou à tout le moins, les paracheveurs de la réforme initiée par Abd al-Malik. Cette modernisation se fit sur plusieurs décennies, à travers des évolutions dans plusieurs domaines techniques dont l'armement, les fortifications, la santé et la navigation.

Le premier de ces domaines techniques fut celui de l'armement, à savoir la fabrication de fusils et de poudre, et parallèlement, l'utilisation des armes à feu. L'apport des renégats dans cette modernisation a déjà été brièvement survolé dans les chapitres précédents, notamment en termes de techniques de combats et d'armement, une évolution entamée avec les premiers mercenaires. Ceci dit, le Maroc s'est rapidement positionné dans une situation d'autarcie, du moins pour les armes à feu personnelles. Les sultans du Maroc voyaient l'importance de garder près d'eux les quelques renégats qui étaient artisans dans ce domaine. Dès l'ère portugaise, les artisans militaires étaient en demande et devenaient parfois l'enjeu de manigances, comme ce fut le cas pour Alexandre Gonçalves, fabricant d'arbalètes, selon Antonio Keitao de Gamboa qui écrivait, en 1525, à son roi Jean III[59]. Déjà à cette époque, les techniciens chrétiens capturés par l'État marocain et convertis à l'Islam étaient jalousement gardés pour leurs connaissances des arbalètes, comme ce fut le cas pour Alexandre Gonçalves. La situation, moins d'un siècle plus tard, ne devait donc pas être très différente pour les fabricants d'arquebuses.

---

59 Pierre de Cenival, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 Portugal t. II, Paris, Paul Geuthner, 1939, p. 338.

Bien qu'aucune mention de ces artisans n'a pu être trouvée dans les écrits concernant la dynastie saadienne, il n'y a aucune raison de croire que l'importance leur étant accordée ait été moindre, pour le domaine des à armes à feu. D'ailleurs, c'est ce qui se produisit, sous Moulay Ismaïl, et ce, malgré le nombre inférieur de renégats qu'il possédait. Le révérend franciscain Diego de Los Angeles écrivait à ce sujet que Moulay Ismaïl détenait, en 1699, un renégat espagnol qui fabriquait des fusils pour son armée[60]. De plus, le sultan avait également à son service un autre homme, José Piaz, capturé en 1689 à Larache, qui semblait être un très important fabricant de poudre, comme le témoigne son ascension au grade de *caïd*, et le refus d'Ismaïl de le libérer en 1717. Ses artisans étaient si importants à ses yeux qu'il préféra ainsi, tuer José Piaz plutôt que de l'imaginer rejoindre l'Europe, selon les Mémoires de Jean-Baptiste Estelle (mort en 1720), un religieux français présent au Maroc en ces années[61]. George Carteret (mort en 1680) confirmait par ailleurs en 1638 : « [...] Salte Peeter which is made by the English at Moroco [...].[62] » Des chrétiens, probablement même des renégats, faisaient donc de la salpêtre à Marrakech, un élément essentiel dans la fabrication de poudre à canon. Ainsi, il semblerait que les renégats aient joué un grand rôle dans le domaine des technologies militaires.

De plus, le savoir-faire des renégats était également devenu nécessaire dans le domaine de la construction, surtout en termes d'ouvrages défensifs ou inversement, de techniques de siège. En tant qu'ingénieurs, architectes ou mêmes ouvriers, les renégats bâtirent d'impressionnants ouvrages pour leur souverain musulman, à l'image des constructions européennes. À Salé par exemple, plusieurs milliers de prisonniers et renégats

---

60 Philippe de la Cossé Brissac, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. V, Paris, Paul Geuthner, 1953, p. 377.

61 Henri de Castries, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. III, Paris, Paul Geuthner, 1927, p. 453.

62 Sir George Carteret, The Barbary Voyage of 1638, Philadelphie, copie de l'original en la possession de Penrose Boies, 1929, p. 24.

travaillèrent à l'édification de la muraille autour de la ville[63]. Cet ouvrage défensif assura la résistance de la ville durant des décennies contre les croisières punitives européennes et même contre certaines armées musulmanes qui voulaient reprendre la ville en rébellion. Ceci dit, l'apport des renégats ne se limita pas seulement aux structures militaires : à la même époque, au 17e siècle, quelques milliers de prisonniers, aidés de renégats, creusèrent des canaux à Marrakech[64]. Il y avait également l'édification des palais des sultans, qui étaient considérés par plusieurs, selon Charles-André Julien, comme des compétiteurs au Château de Versailles[65]. D'ailleurs, de ces milliers de prisonniers bâtisseurs certains devinrent renégats et fondèrent des familles[66].

Inversement, l'apport offensif en matière d'ouvrages militaires fut probablement le plus important. Au-delà de la maîtrise de l'artillerie, presque toujours commandée par des militaires renégats, les techniques de siège des sultans marocains évoluèrent grâce à l'apport des renégats, tel que le témoignait Alvaro de Carvalho, gouverneur de Mazagan, à la reine Catherine en 1561 : « Il est dit qu'il y a un *elche* nouvellement venu, italien, grand ingénieur dans la guerre de combattre les forteresses, et qui met en oeuvre de faire des escaliers de nouvelle manière, et d'autres artifices.[67] ». Certains renégats avaient donc, par leur passé de militaire européen, appris à saper les fondations des forts ou encore à établir une avancée de siège. Ainsi, les sultans marocains, dont Moulay Ismaïl, les utilisaient abondamment pour ces tâches, entre autres, lors du siège de la ville de Taza, à la frontalière de la régence d'Alger. Les ingénieurs militaires renégats, dont un clairement identifié comme natif de Rome, firent sauter la muraille et le sultan put ainsi s'emparer de la ville[68]. Les ingénieurs et les architectes renégats du Maroc s'inspirèrent donc plus du modèle européen que du modèle turc, l'une des rares exceptions dans le processus de modernisation.

---

63 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. II, p. 38-39.
64 *Ibid.*, p. 40.
65 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 609.
66 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. II, p. 40.
67 Traduit du portugais par l'auteur, Robert Ricard, Sources inédites de l'histoire du Maroc, Dynastie saadienne 1530-1660 Portugal t. V, Paris, Paul Geuthner, 1953, p. 89.
68 Robert Ricard, *Ibid.*, p. 70.

Un autre domaine dans lequel les renégats jouèrent un rôle considérable fut celui de la navigation. Il y avait fort à rattraper dans ce domaine, contrairement aux deux premiers champs d'études, auxquels les Marocains étaient déjà initiés. Pour ce qui était de la navigation, les flottes marocaines, qui avaient pourtant été nombreuses à certains siècles précédents (dont pendant la période des grands empires), étaient quasi nulles, lors de l'arrivée des Portugais. Mises à part les quelques embarcations de pêcheurs sur la côte, aucune flotte, qu'il agisse de pirates ou de corsaires, n'était présente en ces eaux. Ce fut en fait l'arrivée des réfugiés andalous qui vint changer la donne. L'arrivée des Maures d'Espagne, à la fin du 16e siècle et au début du 17e siècle, motiva plusieurs habitants du Maroc à partir faire la course aux infidèles chrétiens et exercer la vengeance de leur expulsion d'Europe. Avec des connaissances maritimes limitées, mais suffisantes, ils réussirent à construire des galères et d'autres embarcations légères à rames, pour capturer les navires chrétiens et ainsi cumuler d'immenses richesses. Ces succès se limitaient à la mer Méditerranée, étant donné le faible gabarit de ces navires et leur coque plate ou trop basse. Ce fut en fait les transfuges chrétiens, pirates et renégats, qui apportèrent les connaissances nécessaires au Maroc, mais aussi à tout le Maghreb, pour construire des bateaux à grand voile et à coques rondes. Pierre Dan, un frère rédempteur français, écrivait à ce propos :

> Aussi est-ce la cause que les pyrates de Barbarie sont maintenant si hardis, qu'ils courent bien avant sur l'Ocean, avec ces vaisseaux ronds, dont ils ne sçavent que trop l'usage, attendant ceux qui s'en vont aux Indes, & en terre neuve, ou qui en reviennent, & qui passent de Ponant en Levant.[69]

Des pirates dont le flamand Simon Danser, ou Dansker, et plusieurs Anglais[70] ont ainsi eu l'occasion de partager leurs connaissances, à Alger et à Tunis. Pour le Maroc, il semblerait que, selon les dires de Pierre Dan : « [...] en l'an mille six cens dix-huit, un certain Renégat

69 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 275.

70 De ces pirates anglais qui aidèrent les corsaires maghébins, John Smith en identifie plusieurs, qui subirent la pendaison des criminels de mer à Wapping (Londres) : Gennings, Harris, Thompson ou l'absolution du roi Jacques Ier : Hewes, Bough, Smith, Walsingam, Ellis, Collins, Sawkwell, Wollistone, Barrow, Wilson et Sayres. Voir à ce sujet Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660 Angleterre t. II, p. 272-273.

Grec, nommé MAMI RAYS, leur apprit à se servir de vaisseaux ronds.[71] » L'aide des renégats convertis et devenus corsaires, comme Mami Raïs, était d'autant plus grande puisque leurs connaissances de la géographie marine de leurs lieux d'origine leur permettaient facilement de planifier des attaques. Par exemple, l'un de ces renégats organisa une razzia côtière en Islande, car il était Islandais, du moins selon Emannuel d'Aranda (mort après 1657), un captif d'Alger[72]. Les renégats du Maroc, bien souvent des Portuguais ou des Espagnols, ne devaient donc pas se gêner pour faire la même chose sur les côtes de leur pays d'origine. Les renégats furent donc le plus important facteur de modernisation des marines maghrébines et marocaines en raison de leur connaissance de la coque ronde, de leur main d'ocuvre sur les navires et de leur connaissance des fonds marins locaux.

Le dernier domaine d'importance, dans l'apport technologique des renégats, fut celui de la santé, ou de la médecine. Les sultans marocains appréciaient effectivement les médecins et chirurgiens renégats, ce qui se traduisit par la présence constante de l'un d'eux à la cour du roi. Bien évidemment, cette « affection » pouvait parfois régresser, comme ce fut le cas pour l'un des médecins à la cour de Moulay Ismaïl, exécuté pour une raison inconnue[73]. Profiter de l'apport d'initiés de la médecine renégats n'était pourtant pas unique à cette époque, puisque même sur les navires de corsaires, le chirurgien à bord était bien souvent un renégat, comme l'écrivait Pierre Dan, ce frère rédempteur français :

> L'autre moitié (butin) est pour les Jannissaires, soldats, & Officiers du vaisseau, tels que sont le Pilote, le Maitre de hache, le Charpentier, le Calafat, le Chirurgien, & les Mariniers, qui sont ordinairement des esclaves Chrétiens, que leurs patrons loüent pour le service des vaisseaux de course, & dont ils retirent les salaires & les parts qui leur appartiennent.[74]

---

71 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 280.

72 Emanuel d'Aranda, Les captifs d'Alger, préf. Latifa Z'rari, Paris, Jean-Paul Rocher, 1997, p. 226-227.

73 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. II, p. 114.

74 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 265-266.

Cette aide apportée au Maroc ne fut toutefois pas nécessairement déterminante pour l'évolution de l'État. Bien qu'il soit possible que plusieurs individus survécurent grâce à eux, l'évolution de la médecine en ces années n'était pas meilleure en Europe que dans le monde arabe. Ainsi, cet apport vaut à tout le moins d'être mentionné, révélateur du prestige des renégats médecins, mais sans plus.

En résumé la contribution des renégats à l'évolution technologique du Maroc fut certainement grande dans les domaines de la navigation et des armes. Bien qu'il fut probablement non négligeable en ce qui concernait la médecine et les techniques de siège, un nombre insuffisant de renseignements à ce sujet nous empêche d'en estimer toute l'importance. Ceci dit, l'apport des renégats ne se limita pas à ces quatre domaines, puisqu'ils partagèrent certainement leurs techniques à d'autres champs d'études. Toutefois, ces derniers n'étaient pas aussi déterminants pour la modernisation du Maroc. Les artisans pointés par le capitaine John Smith (mort en 1631), cet Anglais qui rencontra Pocahontas quelques années plus tard aux environs de Jamestown dans les colonies anglaises, étaient nombreux et variés :

> « In all his kingdome were so few good Artificers, that hee entertained from England, Gold-smiths, Pionners, Carvers, and Polishers of stone, and Watch-makers, to much hee delighted in the reformation of workmanship, hee allowed each of them ten shillings a day standing fee, linnen, woollen, silkes, and what they would for diet and apparell, and custome-free to transport, or import what they would [...].[75] »

Avec un tel traitement de faveur dans des domaines d'importance secondaires, il semble fort possible que les renégats oeuvrant dans des domaines clés comme la médecine, l'architecture et les armes furent traités comme des hommes de grande importance. Ce prestigieux traitement illustre alors l'importance de l'apport des renégats à la modernisation du Maroc.

---

75 John Smith, The True Travels, Adventures, and Observations of Captaine Iohn Smith, Londres, imprimé par J.H. pour Thomas Slater, 1630, p. 35.

3.8 Conclusion

La période de 1578 à 1603, de la victoire de la bataille des Trois Rois à la mort de Ahmed al-Mansûr, indique une montée en puissance des renégats. Or cette période, qualifiée d'ascension des renégats, se caractérisa d'abord par un très grand nombre de renégats. Dépassant les 20 000 individus, ils constituaient une nouvelle caste d'élite assumant un rôle relativement faible au point de vue politique, mais tout de même très important pour la modernisation au pays.

La présence des renégats à tous les échelons de la structure militaire les positionna dans une situation clé pour procéder à la modernisation de l'armée, mais également pour permettre l'avancée du pays en tant que tel par le renforcement de la paix intérieure et par l'extension des frontières. L'annexion du Songhaï permit certainement un réel gain économique à court terme, mais dès le règne suivant, cette domination disparut assez rapidement, tout comme la paix à l'intérieur du pays instaurée par Ahmed al-Mansûr. De plus, la perte de milliers de renégats au Songhaï, par mort ou par désertion, a finalement affaibli le pays. D'autant plus qu'à ce moment, à savoir, après la mort d'Ahmed al-Mansûr, la contestation intérieure s'éleva. La simple conquête d'un pays musulman par la force était considérée par plusieurs religieux et confréries de marabouts au Maroc comme une offense à l'Islam, alors qu'Ahmed al-Mansûr l'avait menée pour créer son califat occidental[76]. Ironiquement, le recours au califat était pourtant associé à une utilisation de la religion pour unir ultimement toute la population musulmane.

La situation technologique du pays s'améliorait et progressait. D'un point de vue militaire, l'armée marocaine se rapprochait du niveau de modernisation des Ottomans. Or ce n'était pas un hasard. Des Turcs étaient chargés de la formation et de l'entraînement de

76 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 583.

l'armée[77]. La modernisation de la marine, nouvelle force montante à l'époque, était également fortement inspirée du modèle ottoman, avec des renégats à pratiquement tous les postes clés sur les navires de corsaires. Il semblerait donc que les actions d'Ahmed al-Mansûr avaient pour but de créer un État pouvant rivaliser avec les Ottomans. Cependant, à la mort d'Ahmed al-Mansûr, le pays s'écroula et se décentralisa, laissant toutefois derrière lui les bases encore actives d'une modernisation en progression. La montée au pouvoir des renégats était étroitement associée à une consolidation politique du pays, car les renégats avaient travaillé à son union, sous la bannière du sultan.

---

77 Ibid., p. 582.

CHAPITRE IV

L'APOGÉE DES RENÉGATS : 1603-1664

4.1 Introduction

L'époque qualifiée d'apogée pour les renégats correspond en fait à une période de grands troubles politiques internes et de guerre civile. Il apparaît à première vue, que la modernisation et la construction de l'État marocain aient totalement échoué lors de cette brève période de l'histoire, puisque le pays se décentralisa de nouveau. Toutefois, il se pourrait également que certains éléments de ce processus aient survécu. Le pays échoua-t-il dans sa modernisation ou fut-il simplement en transition? Les renégats qui atteignirent le sommet de leur puissance à cette époque devinrent des éléments problématiques et des embûches à la fortification de l'État, du moins à première vue, car ils appuyèrent des prétendants belligérants. Si les renégats furent effectivement des éléments désunificateurs pendant la guerre civile, restèrent-ils toutefois en faveur du pouvoir central d'un sultan? Il semble que ce fut le cas. Quatre axes d'analyses seront proposés pour évaluer leur rôle dans cette période. D'abord, il y a la problématique locale de la rébellion au Maroc, une partie du pays étant toujours en rébellion face au pouvoir central. Or où se situaient les renégats dans le contexte des rébellions? Ensuite, il y a le rôle le plus important jamais joué par les renégats, celui de « faiseurs de rois ». Puis, il sera question des débauches et avarices dont les renégats furent accusés et les conséquences de ces comportements vicieux des renégats sur l'État marocain. Finalement, quel fut le rôle des renégats à la cour des prétendants en rébellions? Furent-ils de simples conseillers, ou plutôt des éducateurs et des pédagogues pour les hauts fonctionnaires, dont le Sultan?

4.2 *Makhzen* et *siba* : la guerre civile

La mort d'Ahmed al-Mansûr, dit le Doré, en 1603, provoqua une réelle guerre civile dans le pays et elle n'allait s'achever qu'en 1664, avec l'arrivée d'une nouvelle dynastie. De nombreux fils du défunt sultan s'affrontèrent sur les champs de bataille et moururent tour à tour, sans jamais réussir à unir complètement le pays. S'ajoutèrent également à ces armées celles des *marabouts*, des moines combattants[1], et des *soufis*, des penseurs mystiques[2] en rébellion qui réussirent à se tailler une importante place sur l'échiquier politique marocain. Les brèves aventures des marabouts Abou-Mahalli, tué à Marrakech en 1613, Yahya ibn Abd Allah écarté du pouvoir en 1627 et Abou-Hassoun, écarté seulement par les Alaouites, illustrent bien l'apparition de personnages secondaires issus des traditions maraboutistes ou soufis. Les plus célèbres, les marabouts de Dila, contrôlèrent d'ailleurs presque toute la région du centre du pays, dont Fès et Meknès[3]. Cette période trouble de l'histoire du Maroc marqua la plus grande séparation entre le *bilad al-makhzen,* le pays soumis à l'impôt central, donc l'État central[4], et le *bilad al-siba*, le pays de la montagne ou le pays en rébellion[5]. Cette distinction entre les deux Marocs, présente à toutes les époques de la période moderne, atteignit son paroxysme en ce demi-siècle de guerre civile. Le *bilad al-makhzen* était l'État supporté par les renégats sur terre, l'État du sultan. L'État marocain était cependant relatif et changeait dépendamment du point de vue du prétendant. Par exemple, s'il y avait trois prétendants ; un à Marrakech, un à Fès et un dans la région de Taroudant, les régions sous contrôle de leurs adversaires devenaient le *bilad al-siba* du premier, en plus de tous les territoires incontrôlés. Afin de mieux illustrer cette caractéristique de la politique marocaine, nous utiliserons la ville de Salé, capitale marocaine des corsaires renégats, comme exemple.

---

1 Charles-André Julien, op. cit., p. 420.
2 Ibid., p. 562.
3 Ibid., p. 588-589.
4 Ibid., p. 581.
5 Ibid., p. 581.

La ville de Salé, aussi appelée Salé la vieille en opposition à Salé la neuve (Rabat), était soumise à l'autorité d'Ahmed al-Mansûr. À sa mort, la ville se rallia à l'un de ses fils, Moulay Zidân al-Nasir, le principal prétendant basé à Marrakech[6]. Or Moulay Zidân avait comme principale occupation de rester en vie face à ses frères et surtout, de rester sur le trône de Marrakech, ce qui amena la ville de Salé à se libérer peu à peu de toutes redevances envers ce souverain. Elle passa donc du *bilad al-makhzen* au *bilad al-siba*. La tâche fut également facilitée par l'arrivée de la dernière vague d'Andalous expulsés en 1609[7]. Le père Pierre Dan, missionnaire rédempteur français, affirmait à leur sujet : « [...] Et come ils avoient apporté d'Espagne beaucoup de richesses, ils achepterent quelques navires & les armerent en course.[8] » Cette course fut par ailleurs très fructueuse et la ville en profita grandement. Il semblait bien que malgré la présence de renégats corsaires sur les mers, la ville de Salé était en fait contrôlée par les Andalous. En 1627, la ville se révolta officiellement et se proclama en république de corsaires, avec l'aide du marabout Al-Ayachi, que Pierre Dan désignait comme : « [...] Santon & Marabou revolté, appelé Layasse [...].[9] » Après un accord de cession de 10% des esclaves capturés, le sultan abandonna le siège qu'il avait entamé autour de la ville et se retira dans le Sous. En 1637, George Carteret, commandant en second d'une escadre maritime anglaise à Salé rapportait :

> « Rainborrow found that the New Town was at war against the Old, and that Old Sallee was commanded by Saint El 'Ayashi (Siddy Hammet Allilash), who, for once in his life, was willing to be friendly to Christians, that they might fight his battles for him.[10] »

Une seconde rébellion opposa donc diverses factions entre Salé la neuve et Salé la vieille, de chaque côté de l'estuaire du Bou-Regreg. Après quatre ans de guerre civile, la ville de Salé finit par reconnaître l'autorité des marabouts de Dila, en raison de la présence d'un de leurs châteaux à Khénifra, non loin de Salé[11]. La ville fut par la suite reprise avec l'avènement des

6 Ibid., p. 587.
7 Ibid., p. 589.
8 Pierre Dan, op. cit., p. 175.
9 Ibid., p. 176.
10 George Carteret, op. cit., p. 10.
11 Charles-André Julien, op. cit., p. 590.

Alaouites, qui vainquirent les marabouts de Dila, concrétisant ainsi le retour de la ville dans le *bilad al-makhzen*. Les Andalous, puis les marabouts, furent donc responsables de la tentative de Salé de s'extirper du pouvoir du sultan et du *bilad al-makhzen*.

La perte de Salé dans la sphère d'influences des prétendants au trône et au *bilad al-makhzen* ne fut pas la seule. Plusieurs autres villes échappèrent au contrôle des prétendants au sultanat, dont celle de Larache. Lorsqu'elle fut cédée en 1610 aux Espagnols en remerciement de leur aide au prétendant Mohammed ach-Chaykh al-Mamoun, la concession provoqua une grande perte de faveurs envers ce prétendant. Un chroniqueur anonyme de la dynastie saadienne, celui qui s'opposait à l'histoire rapportée par al-Oufrâni, décrivait la réaction du Maroc à cet événement comme suit : « Par la livraison d'El-'Arâ'ich aux chrétiens il mit le sceau à ses méfaits, de même que par sa traîtrise à l'égard des Andalous (musulmans) [...].[12] » De plus, les Espagnols profitèrent de cette occasion pour s'emparer de l'embouchure du Sebou, al-Mamoura, en 1614[13] et y construisirent une forteresse pour remplacer le nid de pirates qui s'y trouvait. Le Maroc se retrouva donc fort morcelé lors de cette période qui fut pourtant l'âge d'or des renégats, si nous considérons l'étendue de leur pouvoir.

4.3 Les « faiseurs » de rois : Les renégats au pouvoir

Plusieurs facteurs peuvent être pris en considération lorsqu'il est question des renégats de la période de la guerre civile. Dans une situation politique si conflictuelle, la balance du pouvoir allait probablement à celui qui allait réussir à acheter la faveur des renégats, les ultimes agents du *bilad al-makhzen*. Bien évidemment, le rôle militaire sur le champ de bataille, ainsi que les connaissances techniques des renégats, furent aussi importants lors de ce conflit qu'ils le furent lors la période précédente. Toutefois, puisque leur rôle ne changea pas, il serait fastidieux d'énumérer tous les champs de bataille, fort nombreux

12 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », op.cit., p. 435.
13 Charles-André Julien, op.cit., p. 588.

pendant la guerre civile, sur lesquels ils combattirent. Ceci dit, la réelle nouveauté fut au point de vue politique. Quel fut l'apport des renégats aux prétendants du sultanat marocain? Les renégats, dans ce contexte de guerre civile, furent-ils tentés de changer de camp pour rejoindre un autre *bilad al-makhzen*, l'État d'un autre prétendant au trône du Maroc? Le nouveau pouvoir militaire et politique des renégats changea-t-il leur perception du sultan? Allèrent-ils jusqu'à le considérer comme un être inférieur? Décidèrent-ils de s'en débarrasser? Il semblerait que oui.

La première preuve de cette grande importance fut l'allégeance des renégats sur les champs de bataille, qui allait toujours aux sultans prétendant au trône, donc au *bilad al-makhzen*. En aucun cas donc, cette allégeance alla aux confréries religieuses ou aux marabouts. Cette particularité pouvait probablement s'expliquer par la nature des renégats. Ils avaient été formés pour servir l'État et le sultan avant tout, et non la religion comme dans le cas des confréries maraboutistes ou religieuses. D'ailleurs, tous les renégats n'étaient pas pieux, n'hésitant souvent pas à s'enivrer d'alcool, par exemple, malgré le fait que ce soit un péché dans la religion musulmane[14].

À la mort d'Ahmed al-Mansûr, les allégeances des principaux renégats étaient divisées entre les trois principaux prétendants. Plusieurs sources rapportent les affiliations de quelques renégats à cette époque, la plus précise ayant été écrite par Jorge de Henin, un linguiste flamand à la cour de Moulay Zidân al-Nasir[15]. Celui-ci, principal prétendant au trône, avait sous ses ordres le pacha renégat Moustapha, un Corse[16], en plus de 1 000 Anglais commandant 55 canons, selon Jean Mocquet, voyageur français au Maroc[17]. Moulay Zidân al-Nasir avait mis en place un de ses renégats de confiance, le *caïd* Guirman, un renégat

14 Pierre Dan, op. cit., p. 236.

15 Jorge de Henin, Descripcion de los Reinos de Marruecos (1603-1613), Rabat, Publicacion instituto de estudios africanos, 1997, p. 18.

16 *Ibid.*, p. 47.

17 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie saadienne 1530-1660 France t. II, p. 428.

portugais, comme vice-roi du Sous[18]. Abdallah Abou-Farès, quant à lui, avait à ses côtés l'ancien grand pacha renégat Djouder, conquérant du Songhaï, qui cacha, selon l'imam de la mosquée de Sankoré, Abd ar-Rahmān as-Sadi : « [...] à tout le monde la mort du sultan jusqu'à son arrivée dans la ville de Marrakech; il le fit alors ensevelir et exécuta sa recommandation au sujet de l'élévation au trône de Maulay Abou-Farès.[19] » Étaient également à son service les renégats Soliman Cordobés, Ali Zarcon Mallorquin[20], Cairan Vizcaino, Ali Portugués, Cardin Murciano[21] et Ahmed ben Mansûr Corrito[22], ce qui faisait de lui l'homme avec le plus de généraux renégats. Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun et son fils, Abdallah ben Chaykh, avaient quant à eux les *caïds* Selma, renégat de Séville, Hassan, renégat flamand et Ammar, renégat d'Alméria en Espagne[23]. Tous les renégats au Maroc, dont les survivants de la conquête du Songhaï, choisirent un nouveau sultan pendant la guerre civile. Le *bilad al-makhzen* se retrouva ainsi divisé en trois principaux partis, dépendamment du nombre de prétendants en vie, mais tous ces partis avaient des renégats à leur service, illustrant alors que l'État marocain nécessitait désormais une caste de renégats.

Au fil des combats et des échanges de villes, certains optèrent cependant pour la défection, accentuant ainsi la défaite de l'un des prétendants. Ainsi, en 1608, les belligérants virent d'importants commandants renégats joindre le camp de Moulay Zidan. Jorge de Henin, ce linguiste flamand présent à sa cour, décrivait comme suit l'événement :

> En ces jours, un renégat de Moulay Abdala nommé alcaide Abdala Gutierre, dit au pacha Soliman Cordobés qu'il lui conviendrait, qu'il donne à Muley Abdala une bonne somme d'argent, alors il l'avait laissé à sa maison et sa terre. Il répondit qu'ainsi il était déterminé à le faire; et n'ayant pas dit au pacha pour sûr, le même jour, avec l'intention d'aller se perdre dans un jardin qu'il possédait en dehors de la ville, il passa avec l'alcaide Hamete ben Soliman son fils à Muley Sidan, lequel était à deux jours de Marrakech. [...] Et comme les caïd ben Mansor tenait beaucoup

18 Jorge de Henin, op. cit., p. 111.
19 Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh as-Sadi, op. cit., p. 310.
20 Jorge de Henin, op. cit., p. 56.
21 *Ibid.*, p. 58.
22 *Ibid.*, p. 47.
23 *Ibid.*, p. 57.

> d'argent caché en ses maisons à Marrakech et le peu d'espoir qu'il avait que Muley Bufers (Abou Farès) puisse se refaire, il passa à Muley Sidan.[24]

Ainsi, trois personnages importants passèrent au camp de Moulay Zidan : le renégat Gutierre, le renégat Soliman Cordobés et le renégat Ahmed ben Mansor Corito. Ce choix des renégats était d'autant plus frappant que lors des batailles précédentes, de nombreux renégats commandants importants étaient décédés. Jorge de Henin rapportait la mort du plus célèbre d'entre tous, le pacha renégat Djouder :

> Parmi (eux) était le pacha Jaudar, renégat natif de *las Cuevas*. Il fut le meilleur capitaine qu'eurent les Rois maures en beaucoup de temps. Il fut celui qui conquit heureusement le Royaume de Gago (Songhaï) [...] Par conséquent arriva un eunuque et avec beaucoup de coups de coutelas lui enleva la tête.[25]

Le choc de la mort de ce riche personnage renégat fut si grand, que les autres renégats qui l'avaient suivi choisirent de changer de camp et de se rallier à Moulay Zidan, dont Ahmed ben Mansûr Corrito[26]. Ces événements conduisirent par la suite à la capitulation des soldats d'Abdallah Abou-Farès, sous les ordres du renégat Soliman Cordobès[27].

La seconde preuve de l'importance des renégats dans la succession du trône fut en fait leur rôle d'assassins des sultans. Il arriva effectivement à plusieurs moments pendant cette période de l'histoire du Maroc que les renégats prirent la décision d'assassiner leur sultan. Il est difficile cependant de savoir s'ils le firent par colère en état d'ivresse ou pour sauver le royaume d'un sultan ivrogne. Pierre Dan, le frère rédempteur français, expliquait au sujet de l'alcool : « Plusieurs d'entr'eux néantmoins, principallement les Renegats & les Corsaires ne laissent pas d'en bien boire, quoy qu'ils le tiennent pour un peché, & s'enyvrent mesme le plus souvent.[28] » Les sultans consommaient d'ailleurs parfois de l'alcool en grande quantité. Par exemple, en 1631, Mohammed al-Oufrâni, ce chroniqueur de la dynastie saadienne qui vécut

---

24 Traduit de l'espagnol par l'auteur, *Ibid.*, p. 64.
25 Traduit de l'espagnol par l'auteur, *Ibid.*, p. 60.
26 *Ibid.*, p. 64-65.
27 *Ibid.*, p. 69.
28 Pierre Dan, *op. cit.*, p. 236.

sous le règne de Moulay Ismaïl, écrivait au sujet du successeur de Moulay Zidan, son fils Abd al-Malik : « Ce prince faisait abus des liqueurs fermentées et il était en état d'ivresse lorsque les renégats l'assassinèrent à Maroc [...].[29] » Le rapprochement entre le sultan et ses renégats, dans le but de boire de l'alcool, permettait sûrement à ces derniers de le tuer plus facilement s'il ne répondait pas à leurs attentes. Cet acte n'était pas isolé et se répéta à plus d'une reprise puisque son successeur Al-Oualid ben Zidan vécut la même tragédie en 1636, tel que décrit encore une fois par al-Oufrâni :

> Il fut adonné au même vice que son père et s'enivra jusqu'au jour où il périt assassiné par les renégats. Voici quelle fut la cause tragique : Comme les renégats lui réclamaient leur solde et les cadeaux d'usage en lui disant : « Donnez-nous de quoi manger », il leur répondit ironiquement : « Eh! Bien, mangez des écorces d'oranges dans le Meserra. » Cette réponse provoqua une vive colère parmi les renégats; quatre d'entr'eux s'embusquèrent et tuèrent le prince par surprise [...].[30]

Les renégats avaient donc le pouvoir de tuer tout sultan, et ce, apparemment sans réelles répercussions pour leur personne. En aucun cas, selon les sources, ils ne se trouvèrent punis pour ces meurtres, ce qui peut possiblement être expliqué par le fait que la majorité des commandants, et autres occupants de postes d'autorité dans la fonction étatique, étaient sous contrôle de renégats.

Ainsi, si les renégats étaient capables par leurs allégeances de créer des rois, ils pouvaient donc les défaire aussi aisément. Leurs actions en ce sens pouvaient être directes ou indirectes. Par exemple, Muhammed ach-Chaykh al-Moumen ordonna à Ahmed an-Naksîs, un commandant originaire de Tétouan au nord du pays, d'envoyer des renégats évacuer Larache, selon le chroniqueur anonyme de la dynastie saadienne :

> Quand il s'était installé à Feddj el-Faras et qu'il y eut séjourné assez longtemps, il envoya à El-'Arâ'ich ses kâ'ids El-Gerni (le renégat) et Mançour ben Yahya, qui occupèrent les bastions et ordonnèrent aux habitants d'évacuer la ville. [...] Les serviteurs d'Ech-Cheykh allaient à Tanger faire la louange des infidèles en les félicitant de l'occupation d'El-'Arâ'ich. Ce fut pour les musulmans une grande humiliation que cette entrée sans combat des chrétiens à El-'Arâ'ich. [...] Par la

29 Mohammed es-Seghir al-Oufrâni, *op. cit.*, p. 405.
30 *Ibid.*, p. 407.

> livraison d'El-Arâ'ich aux chrétiens il mit le sceau à ses méfaits, de même que par sa traîtrise à l'égard des Andalous (musulmans) qui étaient en pays chrétien [...].[31]

L'appui populaire, à la suite de la vente de Larache aux Espagnols, diminua certainement pour Mohammed ach-Chaykh, qui n'avait pas besoin, dans un contexte de guerre civile entre prétendants, d'une baisse de légitimité au trône. Dans ce cas-ci, il semblerait bien que le renégat El-Gerni joua un rôle d'intermédiaire entre les nouveaux arrivants espagnols chrétiens et le départ des musulmans de Larache.

En conclusion, les renégats disposaient de trois grandes façons de créer les rois, ou les sultans. La première était directe, rendue possible par leur simple allégeance et leur combat aux côtés d'un prétendant. La deuxième était encore plus directe, soit par le meurtre du sultan ou du prétendant. La troisième était indirecte et s'effectuait par les actions des renégats et leurs répercussions sur maîtres qu'ils servaient. Il est fort important de questionner la réelle relation « maître et serviteur » entre les renégats et les sultans pendant la période de guerre civile. En premier lieu, si nous tenons compte des trois preuves mentionnées, il semblerait qu'aucun prétendant au trône du Maroc n'ait pu pleinement aspirer à régner sans le service de renégats, car c'étaient les esclaves convertis qui décidaient, la majorité du temps qui gagnerait une bataille, voire quel sultan garderait sa tête. En second lieu, le fait que les renégats faisaient apparemment ce qu'ils voulaient sans être punis montre qu'ils sont devenus les véritables maîtres du Maroc, à défaut d'en être les souverains. S'ils ne pouvaient légitimement pas prendre le titre de sultan, en raison de leur statut d'esclave, ils arrivèrent toutefois à manier bien des ficelles, ce qui faisait des sultans des monarques marionnettes.

---

31 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », op. cit., p. 435.

4.4 La corruption par le pouvoir : traîtrises et avarices

L'histoire compte d'innombrables exemples d'hommes et de femmes corrompus par un nouveau pouvoir fraîchement obtenu. Il suffit de penser à Napoléon, Hitler ou aux empereurs romains. L'histoire des renégats y fit-elle exception? Leur rapide montée dans les hautes sphères de l'État marocain et l'immense pouvoir qui s'en suivit donnèrent certainement accès aux renégats à d'immenses richesses. Après tout, ils occupaient pratiquement tous les postes de la structure étatique, à l'image des janissaires de l'Empire ottoman. Or ce pouvoir et cette richesse furent-ils utilisés au profit du *bilad al-makhzen* ou de leur bonheur individuel?

Un exemple d'intérêts particuliers allant à l'encontre de ceux du sultan est celui du plus puissant renégat de tous, la pacha Djouder. Le sultan Ahmed al-Mansûr avait décidé, après la conquête du Songhaï, de le remplacer par un autre renégat. Or ce renégat, le *caïd* Mansour, mourut très rapidement. Selon le Tarikh as-Soudan de l'imam de Sankoré Abd ar-Rahmān as-Sadi, Djouder, qui avait été rétrogradé, aurait possiblement assassiné le *caïd* renégat Mansour, qui venait d'être nommé commandant d'armée du Songhaï[32]. De plus, Djouder, le plus célèbre renégat de tous, illustrait bien l'opulence des renégats. Jorge de Henin, ce flamand linguiste à la cour de Moulay Zidan, décrivit la mort du pacha renégat :

> Ils étaient ces alcaides tous très nobles et riches et grands capitaines d'entre les maures, desquels le Roi Muley Hamete faisait très grand cas. Parmi eux était le pacha Jaudar, renégat natif de *las Cuevas*. [...] Alors il se dénuda et l'*almilla*[33] qu'il portait la donna à un eunuque et dit : « Cette *almilla* est royale, que les Rois me demandèrent de garder » [...] Elle était, l'*almilla*, entre des tissus et des tissus sertis de diamants et de rubis. Et aussi il sortit un crucifix de cent trois perles rondes de six à sept carats chacun, avec une poire d'un diamant au bout du crucifix de très grande valeur.[34]

---

32 Abd ar-Rahmān as-Sadi, op. cit., p. 270-271.
33 *Almilla :* Vêtement du haut du corps. Voir à ce sujet Jorge de Henin, op.cit., p. 60.
34 Traduit de l'espagnol par l'auteur, Ibid., p. 60.

En résumé, l'auteur énonce d'abord que les grands *caïds* capitaines d'Ahmed al-Mansûr étaient tous très riches et très nobles, tout comme l'était le plus important de tous, le pacha renégat Djouder, natif de *las Cuevas*, possiblement dans les Asturies au nord de l'Espagne. Ensuite, Jorge de Henin décrit le vêtement que porta Djouder avant son exécution par Abdallah, fils de Mohammad ach-Chaykh en 1608. L'habit de roi qu'il possédait était serti de diamants et de rubis. Il portait également un chapelet de 103 perles de 6 à 7 carats, couronné d'un diamant. Il semblerait donc que dans les derniers moments de sa vie, Djouder avait décidé de mourir en Chrétien, un chapelet à la main. Et malgré tous ses fastes et richesses, Mohammed ach-Chaykh regretta que son fils ait exécuté Djouder, du moins selon le chroniqueur anonyme de la dynastie saadienne :

> Il équipa ensuite une armée qui, commandée par son fil Abd Allâh, fut envoyée contre Aboû Faris à Merrâkech, et ce dernier, de nouveau vaincu, se réfugia dans les montagnes. Ce fut alors Abd Allâh qui exerça en son propre nom le pouvoir à Merrâkech, mais seulement pendant un an et neuf mois, comme Aboû Faris. Quand l'autorité passa ses entre ses mains, sa mère se rendit auprès de lui et lui fit mettre à mort les grands chefs qui avaient servi son grand-père Moulay Ahmed, dans le but d'assurer le calme à son règne; leur nombre était de onze, parmi lesquels Djawder. Il envoya leurs têtes à son père, qui résidait à Fez, et qui, le cœur brisé, regretta le pouvoir qu'il avait confié à son fils.[35]

Cet exemple souligne d'autant plus l'importance des renégats au Maroc, car même si des renégats avaient été au service de l'ennemi, les sultans semblaient préférer les rallier que les exécuter.

La situation aisée de Djouder ne lui était évidemment pas exclusive. Jorge de Henin énonçait que tous les plus grands renégats étaient riches. Il citait l'exemple de la demeure d'Ahmed ben Mansur Corito : « Dans la maison de l'alcaide Hamete ben Mensor Corrito se trouvait trois cent vingt femmes et quarante mille *algaras* de blé et d'orge, cinq mille *arrobas* de crème et quatre mille d'huile et de très grands ornements de maison [...] Il était des plus

35 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », op. cit., p. 454.

riches alcaides de Berbérie.[36] » Le renégat possédait donc, en plus de ses femmes, 40 000 *algararas*, chaque algarara représentant 165 kg[37], de blé et d'orge, 5 000 *arrobas* de crème et 4 000 d'huile, chaque *arroba* équivalait à 12,5 l[38], et plusieurs grands ornements. C'était là, sans aucun doute, un grand signe de richesse. Grâce à leurs fonctions, ils avaient tous réussi à s'enrichir ; était-ce favorable à l'établissement d'un *bilad al-makhzen* plus fort? Il semblerait que oui, car en certaines occasions, les renégats n'hésitaient pas à payer les troupes de leur propre poche. Pour représenter ce phénomène, Jorge de Henin écrivait : « Le pacha Mustafa entra à Marrakech, il vendit ses joyaux et ornements sur sa demeure et ses terres et se dépêcha d'aller payer les soldats avec son propre argent.[39]» La richesse des renégats n'allait donc pas, malgré les apparences, à l'encontre de leur fonction auprès du sultan, leur fortune devenant presque un atout.

Pour amasser ces fortunes, les renégats avaient comme source de revenus, en plus de ce que leur fonction officielle leur rapportait, de nombreux raids et des pillages. La guerre a presque toujours été accompagnée du saccage des places conquises et les renégats ne faisaient pas exception à cette triste tradition. Ainsi, le chroniqueur anonyme de la dynastie saadienne écrivait au sujet des hommes d'Abdallah : « Les arquebusiers et les makhazni avaient gardé les richesses qu'ils avaient enlevées aux habitants de Merrâkech, et la plupart se livraient aussi à la consommation publique du vin en plein ramadhân.[40] » Les renégats sous les ordres d'Abdallah n'étaient pas inactifs même en territoire qu'ils contrôlaient déjà, comme Fès, du moins selon les écrits de Mohammed al-Oufrâni : « C'est ainsi que son *caïd* Mâmi El-Euldj; pillait ouvertement les maisons de la ville de (Fès) sans être puni, ni blâmé par Abdallah qui, chaque jour, recevait le produit de ces rapines, 10.000 onces.[41] » Les sultans avaient donc à gagner en ces temps troubles, en bénéficiant de l'argent apporté par les

36 Traduit de l'espagnol par l'auteur, Jorge de Henin, op. cit., p. 62.
37 Ibid., p. 198.
38 Ibid., p. 197.
39 Traduit de l'espagnol par l'auteur, Ibid., p. 74.
40 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », op. cit., p. 420.
41 Mohammed es-Seghir al-Oufrâni, op. cit, p. 394.

renégats, même si ces derniers se servaient également dans le butin. Jorge de Henin rapportait, lors de la capture de Marrakech, un autre exemple de pillage :

> L'alcaide Amar livra à Muley Abdallah les deux caisses dans lesquelles Muley Bufers avait mis tous les joyaux de la Maison Royale. Aussi l'alcaide Soliman Cordobés lui livra toutes les caisses remplies d'or que lui avait donné à garder Muley Bufers. Comme ce pacha Soliman Cordobés avait été le vice-roi à Gago et ne se retrouva pas à la prison de Muley Xeque, et comme il avait beaucoup d'amis parmi les alcaides, il se risqua à rester à la miséricorde de Muley Abdala.[42]

La remise à Abdallah de joyaux et d'or ayant appartenus à Abou Farès semble indiquer la tentative des deux renégats cités, Amar et Soliman Cordobés, pour racheter leur vie, voire leur liberté. En plus des richesses, les renégats pouvaient compter sur le pardon grâce à leurs amis dans le groupe des commandants d'Abdallah, issus de l'époque où Soliman Cordobés était vice-roi de Gao au Songhaï. Le copinage et l'esprit de fraternité étaient donc présents entre les renégats au Maroc, ce qui était plus avantageux pour eux que pour les souverains.

Un bon exemple de l'établissement d'un réseau entre les renégats est celui de l'évasion de quatre d'entre eux : Gaspar Ramas, Simon Mendès, Luis Barreto et Sébastien Paez da Vega. Chacun s'éleva différemment dans la hiérarchie de l'État marocain et malgré tout, ils s'échappèrent ensemble en 1610 pour rejoindre les côtes portugaises[43]. Luis Barreto avait été chargé de la nourriture du souverain Ahmed al-Mansûr en 1599, puis avait dirigé la collecte des impôts[44] et dut s'occuper de l'armurerie sous les ordres de Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun[45]. Gaspar Ramas avait obtenu la charge d'éduquer les enfants de certains *caïds*, puis il fut appelé au commandement de 1 500 soldats[46]. Sébastien Paez da Vega était responsable de la paie des soldats de Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun et était considéré comme son grand écuyer[47]. Par ailleurs, deux d'entre eux, Simon Mendès et Louis Barreto,

---

42 Traduit de l'espagnol par l'auteur, Jorge de Henin, *op. cit.*, p. 58-59.
43 Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, *op. cit.*, p. 409-410.
44 *Ibid.*, p. 405.
45 *Ibid.*, p. 407.
46 *Ibid.*, p. 405-406.
47 *Ibid.*, p. 406.

avaient épousé des filles de renégats ou des chrétiennes converties à l'Islam[48]. Il semblerait donc que les renégats avaient formé un réseau de connaissances et dans ce cas-ci, qu'ils avaient fait connaissance en servant Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun.

Ceci dit, l'un de leurs vices, le manque de loyauté, ne devait certainement pas bien les servir. Les commandants renégats de places fortes ou de villes au Maroc avaient parfois tendance à vouloir rendre le territoire sous leur juridiction aux Espagnols qui offraient toujours de bonnes compensations. Sir George Carteret, ce commandant d'escadre anglaise, décrivait un exemple avec le cas du *caïd* Morat, un renégat français :

> « Uppon this News Al Cayd Moratt wch hath the chiefest command in the Castle, seemed by his Letter unto me to be very much dejected, and seemed alsoe to entertaine Thoughts of rendreinge the Castle into the Kinge of Spaines Hands, if his Kinge did not come [...].[49] »

Le renégat commandant le château de Salé avait donc l'intention de se rendre aux chrétiens si le siège de la croisière anglaise continuait sans l'absence du Sultan. Cette tendance à la trahison se traduisait également par l'information que plusieurs renégats divulguaient volontiers aux Européens qui voulaient bien les écouter, comme dans cet autre exemple de James Ahmed, un renégat anglais rencontré par George Phillips (mort en 1696), qui mit cette rencontre sur papier dans son rapport sur la ville de Tanger à son supérieur en Angleterre : « [...] being rather induced to it by the encouragement of James Hamet, a Renegado-Moor, recommended to the Governour as a fit person to be a Spy [...].[50] » Le fait n'était pas nouveau, puisque plusieurs renégats avaient été forcés de se convertir. Leur loyauté pouvait donc être discutable lorsque venait l'opportunité de servir la Chrétienneté.

---

48 *Ibid.*, p. 409.

49 George Carteret, *op. cit.*, p. 32.

50 George Phillips, The present state of Tangier : in a letter to His Grace the lord chancellor of Ireland and one of the lords justices there : to which is added the present state of Algiers, Londres, imprimé pour Henry Herringman, 1676, p. 37.

Les renégats eurent accès à d'immenses richesses pendant leur montée au pouvoir et aux hautes sphères d'influence de l'État marocain,. Elles furent mises non seulement à leurs propres profits, mais également à celui de leurs souverains. Il est donc difficile d'affirmer que les renégats, par leur avarice, n'aidèrent pas les sultans marocains, puisque ces derniers bénéficièrent également de leurs richesses. De plus, la concentration de richesses aurait pu stimuler une certaine modernisation en faisant des renégats une élite bourgeoise. Force est cependant de constater que certains renégats n'étaient pas tout à fait loyaux envers leur sultan puisqu'ils avaient préféré servir leurs propres intérêts ou ceux de la Chrétienneté qu'ils avaient souvent été forcés de quitter. Toutefois, ces individus ne purent avoir de réel impact sur la situation politique au Maroc, puisque l'histoire de cette époque ne contient aucune grande trahison, ni aucune reddition de châteaux aux mains des chrétiens, à l'exception de ce qui était accordé par les sultans eux-mêmes. Un phénomène nouveau fit toutefois son apparition, le copinage. Les renégats avaient établi entre eux un réseau de connaissances en servant un même sultan ou en combattant dans une même campagne militaire. Ce dernier eut pour impact d'améliorer la survie des renégats, car il permettait d'échafauder des plans d'évasion plus structurés, comme dans le cas des quatre renégats sous les ordres de Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun, tout en permettant des tentatives pour épargner la vie de leurs confrères lorsqu'ils étaient capturés par un autre sultan.

4.5 Les pédagogues : les renégats professeurs des sultans

Le dernier point de la contribution des renégats à construction du Maroc moderne pendant la guerre civile est celui de l'établissement d'une élite intellectuelle. L'âge d'or des renégats fut, comme il vient d'être question, une époque où les renégats avaient établi un réseau de connaissances. Dans cette lignée, les renégats qui avaient déjà beaucoup apporté par leurs connaissances technologiques sous la période d'Ahmed al-Mansûr, continuèrent de contribuer à la modernisation du Maroc, surtout par l'instruction.

Pendant la période d'anarchie relative entre le règne d'Ahmed al-Mansûr et l'arrivée des Alaouites, les renégats devinrent extrêmement puissants et constituèrent l'entourage de tous les prétendants au trône. Ainsi, ils devinrent des conseillers comme le laisse sous-entendre le chroniqueur anonyme de la dynastie saadienne dans l'un de ses récits : « Il (sultan) convoqua les principaux de l'armée et leur dit ce que rapportaient les fakirs, en ajoutant : « Qu'en pensez-vous? Empêcherez-vous Ech-Cheykh d'entrer à Marrâkech?[51] » L'idée de consulter son entourage ne devait certainement pas être nouvelle, mais la présence de nombreux *caïds* renégats, faisait d'eux des conseillers. D'ailleurs, ce rapprochement avec le sultan se traduisait également par de fréquentes soûleries comme le rappelle le récit de Mohammed es-Seghir al-Oufrâni concernant l'assassinat de l'un de ces sultans à la suite d'une soirée bien arrosée en compagnie de ses renégats[52]. La présence de ces importants personnages pouvait également signifier un plus grand rôle, celui de pédagogue. Pendant cette période de guerre civile, les nombreux prétendants sans expérience voyaient l'arrivée d'un renégat bien formé en matières militaires et politiques comme un élément très bénéfique à leur cause. La réaction du sultan Muhammad ach-Chaykh al-Mamoun à la mort de Djouder, qui devait avoir une assez grande expérience, illustre bien ce phénomène. Muhammad ach-Chaykh, comme il a déjà été mentionné[53], était frustré de la perte de Djouder, car il perdait ainsi de judicieux conseils et une grande expérience; c'est du moins l'explication la plus plausible de sa peine.

L'éducation des prétendants inexpérimentés devenait un devoir et une grande opportunité. Le pouvoir des renégats, grâce à leur influence sur le sultan, faisait d'eux des personnages de premier ordre au niveau politique et dans la modernisation du pays. Bartholomé et Lucile Bennassar, deux historiens, ont mentionné un rôle dédié à l'éducation par les renégats, ainsi que l'illustre l'exemple de Gaspar Ramas qui formait les enfants des importants *caïds*[54], mais également par celui de Sébastien Paez da Vega qui avait incité le

---

51 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », *op.cit.*, p. 431.
52 Mohammed es-Seghir al-Oufrâni, *op. cit.*, p. 405.
53 s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », *op. cit.*, p. 454.
54 Lucile Bennassar et Bartholomé Bennassar, *op. cit.*, p. 405.

sultan à quérir l'aide espagnole[55]. Jamais dans le passé les renégats n'avaient réussi à s'élever si haut, comme ce fut le cas pendant la guerre civile. C'était désormais possible puisqu'ils étaient devenus nécessaires, d'une certaine façon, aux souverains, qui faisaient appel à eux pour régner.

4.6 Conclusion

La guerre civile entre 1603 et 1664 devint donc une période d'âge d'or pour les renégats. Le pays morcelé, des prétendants faibles et inexpérimentés pour la plupart, et la diversification de nombreux pouvoirs locaux mettaient les renégats en position de force. Ces derniers étaient devenus une nécessité pour gouverner ou, à tout le moins, tenter de le faire. Nul ne pouvait, à cette époque, envisager sérieusement l'union du Maroc sans l'aide de renégats. De plus, ces derniers s'assurèrent de se rendre indispensables, non seulement par leur pouvoir militaire, mais également par leurs intrigues. Ils ne se gênèrent pas pour assassiner impunément les sultans qui ne leur convenaient pas. Il semblerait par ailleurs qu'un certain réseau existait entre les renégats pour entretenir un important lien de fraternité. Ce dernier était surtout utile pour augmenter les chances de survie des renégats, par la capture par un autre renégat ou par une évasion coordonnée. Ils ne se privèrent cependant pas de s'enrichir par le pillage et les plus influents devinrent très riches. Toutefois, il semblerait que le sultan en retirait un certain bénéfice, avec des ristournes et grâce à la paie de soldats en situation de crise. Bien que quelques renégats eurent des allégeances discutables, ils furent encore à cette époque considérés comme indispensables. L'État marocain du *bilad al-makhzen*, chez chaque prétendant, était basé sur une caste de renégats comme fonctionnaires. À l'image de la Sublime Porte à Istanbul, le Maroc tentait de conserver les structures dont il s'était inspiré pour se moderniser. Cependant, à la fin de la guerre civile, certaines factions assistèrent à de plus en plus de manquement à la loyauté chez les renégats et leur trop grand pouvoir devint alors un problème pour les sultans.

---

55 *Ibid.*, p. 408.

CHAPITRE V

LA DÉCHÉANCE DES RENÉGATS : 1664-1727

5.1 Introduction

Rien n'avait laissé présager l'arrivée d'une nouvelle dynastie venue du désert. Cependant, l'affaiblissement du pouvoir central et des différents partis a permis à cette nouvelle force de s'emparer rapidement de l'ensemble de la région. La dynastie alaouite, venait d'apparaître sur l'échiquier politique marocain et ses prétentions chérifiennes descendantes de Mahomet, faisait d'elle une force déterminante. Ce nouvel arrivant allait définir la période de 1664 à 1727 comme l'une de grande prospérité, avec un retour à l'union politique pour le Maroc, mais qui allait également signifier la fin pour les renégats. Plusieurs éléments ont caractérisé la déchéance des renégats et leur apport, encore visible, à la construction de l'État marocain moderne. D'abord, il sera question du changement de dynasties et de ses impacts sur les renégats. Ensuite, il y aura une analyse du nouvel esclave, l'*abid*[1]. Par après, il y aura un regard sur le nouveau rôle joué par les renégats suite à l'arrivée des *abids*, grâce notamment au témoignage de Thomas Pellow, la source la plus détaillée concernant le rôle des renégats à cette époque, car il en était lui-même un. Pour terminer, le point sera fait en ce qui a trait au marchandage, qui était devenu de plus en plus important et caractéristique de l'Époque moderne, avec l'étude du cas de François Pillet par l'intermédiaire des écrits des frères rédempteurs de Notre-Dame de la Merci, dont Jean La Faye.

---

1 *Abid* : littéralement esclave en arabe. Voir à ce sujet E. Lévi-Pronvençal et H.A.R. Gibbs, H.A.R., et al., « Abd », Encyclopédie de l'Islam, t. I, Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A., 1975, p. 25.

5.2 Une lutte dynastique ? La victoire alaouite

Y a-t-il réellement eu une lutte dynastique entre les Saadiens et les Alaouites? Bien que les Saadiens avaient disparu au moment de l'arrivée du nouveau sultan, cette disparition n'était aucunement liée. En fait, les Saadiens, en tant que dynastie, disparurent d'eux-mêmes et ce fut, en pratique, sur les champs de bataille que les différents pouvoirs locaux s'arrachèrent le pays[2]. Ces derniers, en perpétuant les méthodes de gouvernances instituées par les Saadiens, jouèrent le rôle, bien involontaire, de relais pour perpétuer ces méthodes et ils en assurèrent la transmission aux Alaouites.

Le premier véritable monarque alaouite fut Moulay er-Rachid. Il affirmait descendre directement du prophète Mahomet par l'entremise de son gendre Ali, d'où s'inspirait d'ailleurs le nom de la dynastie alaouite. Moulay er-Rachid était donc auréolé du prestige de *chérif*[3]. Cette nouvelle dynastie se proclamait ainsi en tant que chérifienne, ce qui en faisait une dynastie de « nobles » du sang du prophète. Ce fut certainement grâce à cette prétention qu'elle eût rapidement la capacité d'unir des tribus de la région du Tafilelt[4] et de profiter du vide politique pour s'emparer de Fès en éliminant leurs opposants, dont la confrérie soufie de Dila[5]. S'il est vrai que les Alaouites, issus de leur oasis dans le Tafilelt, n'avaient pas de renégats à leur service, il semblerait qu'ils aient rapidement pris l'habitude d'en avoir après leur conquête de Fès, où devaient résider plusieurs renégats. Le successeur de Moulay er-Rachid, Moulay Ismaïl, eut d'ailleurs plusieurs milliers de renégats à son service[6]. Cependant, aucune source ne pouvant confirmer l'hypothèse d'une transmission de la structure étatique saadienne aux Alaouites, il est possible de supposer que ce sont les renégats qui, avec leurs fonctions passées, au sein de l'administration sous les Saadiens puis des pouvoirs locaux,

---

2 Charles-André Julien, op. cit., p. 594-595.

3 Le statut de *chérif* souligne d'abord l'éminence et le grand honneur d'un personnage, mais également la descendance à partir de la famille du Prophète. Voir à ce sujet : E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs et *al.*, *« Sharif »*, op. cit., t. IX, p. 340-348.

4 Une région à l'est du Maroc.

5 Charles-André Julien, op. cit., p. 597.

6 Nous y reviendrons plus tard dans le chapitre à la section 5.4.

avaient transmis le même mode de gestion à Moulay er-Rachid. Ce style administratif, inspiré de l'Empire ottoman, avait déjà fait ses preuves et le groupe issu du désert ne devait certainement pas repousser cet outil pouvant pallier leurs lacunes administratives. Car bien qu'il fut un redoutable guerrier et un *chérif*, Moulay er-Rachid n'était nullement formé pour gérer la grande étendue du Maroc, étant avant tout un aventurier[7].

Ce fut probablement ainsi que les Alaouites perpétuèrent les structures étatiques mises en place par les Saadiens, poursuivant à leur tour la modernisation du pays. La transmission des pouvoirs des Saadiens aux Alaouites n'avait donc eu lieu qu'à travers les pouvoirs locaux déjà implantés, notamment à Fès. Une nouveauté fit cependant son apparition. Moulay er-Rachid avait sûrement appris les nombreuses traîtrises faites par les renégats dans la période de guerre civile. Ces traîtrises avaient causé la perte de plusieurs prétendants qui voyaient leur armée suivre ces généraux renégats. Il est donc logique que le Sultan ait choisit d'agir pour régler le problème que représentaient des renégats trop puissants. Il les remplaça donc par un nouveau groupe avec presque la même structure et les mêmes fonctions, les a*bids*, des esclaves noirs issus majoritairement du Songhaï[8].

5.3 Les renégats artisans de leur déchéance : la naissance de la garde noire; les *abids*

Les renégats avaient donc par leur perfidie, leur avarice et probablement surtout en raison de l'assassinat de sultans marocains creusé leurs propres tombes. Le choix de remplacer les renégats par la garde noire des *abids* dans la structure étatique permit d'assurer la survie d'un État marocain fort et centralisé. Ceci dit, les structures de ce pouvoir ne s'en trouvèrent pas réellement modifiées, les esclaves noirs prenant bien souvent simplement la place occupée par les renégats dans le passé, sans aucune autre modification.

---

7 Charles-André Julien, op. cit., p. 596.
8 Jean Brignon et *al.*, op. cit., p. 242.

La structure étatique instaurée par les Alaouites, et surtout par Moulay Ismaïl, puisque son frère Moulay er-Rachid ne régna que durant huit ans, reposa donc sur cette nouvelle caste d'esclaves noirs. Comprendre le rôle qu'elle joua, c'est comprendre le rôle joué par les renégats. Originaires de l'ancien Songhaï, ces Noirs qui étaient pour la plupart déjà esclaves, furent encadrés par une structure militaire et administrative bien définie. Charles-André Julien, principal historien de l'histoire du Maghreb, écrivait à leur sujet :

> Les petits naissaient enfants de troupe. Vers dix ans, à l'âge de la puberté, on les amenait au sultan. Cette présentation se répéta régulièrement à partir de 1688-1689. On commençait par leur apprendre un métier et, dans les deux années suivantes, on en faisait des muletiers, puis des maçons. Avec la quatrième année débutait leur apprentissage militaire, par des exercices d'équitation que complétait, au cours de la dernière année, le tir à l'arc et au mousquet. Simultanément, les jeunes filles étaient rompues aux arts ménagers et les plus belles à la musique. À quinze ans, les enfants de troupe étaient versés dans un corps et mariés.[9]

L'instauration de ce système prit du temps, et bien qu'au début Moulay Ismaïl dut recourir aux razzias pour alimenter son armée d'esclaves noirs, l'apport supplémentaire que présentaient les renégats, surtout par les prises de la course, était non négligeable. Les renégats et les *abids* eurent donc un parcours très semblable au début du règne des Alaouites. Le seul témoignage d'un renégat de cette époque fut celui d'un Anglais ; Thomas Pellow. En 1715, à l'âge de 11 ans, il fut capturé en mer et converti par la force à l'aide de mauvais traitements. Il affirma qu'à la suite de sa conversion, il fut envoyé à l'école et formé visiblement d'une manière similaire à celle utilisée pour éduquer les *abids* :

> « I was now delivered once more from my prison and chains; and, at the command of the Emperor, put to school, to learn the Moorish language, and to write Arabick [...] After this, I was put no more to school to learn the language, but immediatly into the hands of the Emhamenet Sageer, whose business was to train up and instruct youth how they should speak and behave before the Emperor, and in the war, he having for such purposes under his care about six hundred boys [...].[10] »

---

9 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 601.

10 Thomas Pellow, The History of long Captivity and Adventures of Thomas Pellow [...], Londres, R. Goadby, 1740, p. 56.

Ainsi, les renégats et les *abids* avaient probablement la même formation, ce qui signifiait que leur statut était sensiblement le même. Or, si leur statut social était le même, leurs fonctions devaient tout autant se ressembler. Les *abids* pouvaient remplacer les renégats dans leurs fonctions de l'État marocain, mais l'inverse était-il possible? Les fonctions remplies par des esclaves noirs pouvaient-elles désormais être confiées à des renégats?

Lequel de ces deux groupes sociaux exerçait donc la plus grande autorité ou bénéficiait du plus important prestige? Était-ce alors les renégats qui continuaient de moderniser l'État sous Moulay Ismaïl, ou était-ce plutôt les *abids* ou le sultan? Le renégat anglais Thomas Pellow réussit à s'élever à ce qui semblait être un très bon statut dans l'armée. Après sa formation, il affirmait : « [...] I had the charge of eighty of them committed to me, I being made their Alcayde, or captain, to see they kept clean the walks in the Emperor's garden.[11] » Ainsi, tout comme dans l'ancienne structure établie par les Saadiens, inspirée de celle des Ottomans, les renégats s'occupaient des jardins du sultan. Les fonctions du renégat anglais ne se limitèrent cependant pas qu'à s'occuper des jardins puisqu'il fut rapidement promu : « [...] where she (la reine) with thirthy-eight of the Emperor's concubines, and several eunuchs, were closely shut up, and to which I was made chief porter of the innermost door [...].[12] » Ce dernier grade peut être comparé à celui d'un eunuque blanc (kapı ağası) à Istanbul, une fonction qui devait certainement être déjà présente à la cour des Saadiens. Thomas Pellow se retrouva par la suite à la garde royale, en compagnie de 900 autres confrères, où il s'exerçait au tir selon ses dires : « [...] I was, together with the rest of the guards, generally exercised in shooting with a single ball at a mark [...] at which we all, to the number of nine hundred, and something more, fired together [...].[13] » Après ses fonctions de garde, l'Empereur lui accorda le droit de se marier, ce qui se produisait chez les *abids* à l'âge de 15 ans, selon Charles-André Julien. Il fut ainsi mené devant l'Empereur Moulay Ismaïl :

---

11 *Ibid.*, p. 56.
12 *Ibid.*, p. 57.
13 *Ibid.*, p. 74.

> « One day, the Emperor being on the merry pin, ordered to be brought before him eight hundred young men, and soon after as many young women [...] he would therefore, as in some part of recompense, give every one of them a wife [...] After they were all coupled and departed, I was also called forth, and bid to look at eight black women standing there, and to take one of them for a wife. At which sudden command, I immediately bowing twice, falling to the ground and kissing it, and after that the Emperor's foot, humbly intreated him, if, in case I must have a wife, that he would be graciously pleased to give me one of my own colour. Then, forthwith sending them off, he ordered to be brought forth seven others, who all proved to be Mulattoes; at which I again bowed to the ground still entreating him to give me one of my own colour; and then he ordered them also to depart, and sent for a single woman, full dressed, and who in very little time appeared, with two young blacks attending her, she being, no doubt, the same he and the Queen had before particularly designed for me.[14] »

Ainsi, il semblerait que le statut de renégat de Thomas Pellow était différent de celui des autres esclaves. Il n'était pas destiné à marier une simple esclave noire, mais bien une blanche, probablement fille d'un renégat, puisque son père, sa mère, sa soeur et son beau-frère avaient probablement la peau blanche et qu'ils étaient en position d'autorité :

> « At our coming out of the palace, we found her father, mother, sister and sister's husband, ready to receive us (the latter being a man of very considerable authority, as having under his command one thousand five hundred young men, who go under the name of Kiadrossams, being all the Emperor's brothers-in-law, and are generally at his call in the palace), and received us very courteously indeed [...].[15] »

Non seulement Moulay Ismaïl avait-il planifié un mariage expressément pour ce renégat, mais en plus il l'avait marié avec ce qui semblait être la fille d'un renégat. Ce fait prouve donc qu'il existait une distinction nette entre les *abids* et les renégats, dont les mariages n'auraient été qu'intrinsèques.

De plus, il semblerait que ce renfermement et cette non-mixité des deux classes se soient transposés dans les unités militaires. Lors du départ de Meknès pour sa nouvelle affectation, Thomas Pellow écrivait :

---

14 *Ibid.*, p. 75.
15 *Ibid.*, p. 76.

> « I and my wife set out the same day, accompanied by six hundred of those who were so lately married with us, three hundred of them being put under my command, and the other three hundred under the command of Musa or Moses Belearge, a Spaniard, they likewise taking with them their wives. These six hundred men were of different nations, French, Spaniards, Portuguese, and Italians, but not an Englishman amongst them, except myself. Bashaw Hammo Triffoe (half Spaniard and half Moor), Commander in Chief of that province, with two thousand men, went also with us [...].[16] »

Thomas Pellow se retrouva donc au commandement de 300 renégats et son confrère espagnol, Musa Belearge, probablement un natif des îles Baléares, en commandait également 300. Ce groupe comprenait donc, à en croire Thomas Pellow, 600 renégats, tout juste mariés. Ce fut d'ailleurs ainsi que Thomas Pellow atteignit le plus haut échelon de son histoire dans la structure militaire et administrative du Maroc ; il était devenu chef d'un château non loin de Salé et dirigeait 300 hommes. Il fut par la suite appelé à deux ou trois reprises pour se réunir avec d'autres commandants et leurs armées pour mater des rébellions mineures. Il écrivit néanmoins une information pertinente sur le rôle des *abids* dans l'État marocain lors d'une de ces rébellions :

> « [...] there came repeated accounts to the Emperor of the revolt of a considerable number of his subjects in and about Guzlan [...] destroying the caravan of the Arabs, killing sixteen of the Emperor's blacks sent there with his credentials to receive and bring to Mequinez their accustomed tribute; and, in short, having thrown off all obedience, stood upon their guard, fortifying the town with strong walls, and putting into it great quantities of warlike stores and provisions.[17] »

Ainsi, les *abids* étaient chargés de la collecte des impôts dans le pays, un rôle très important pour le trésor du sultan. Cette dernière information est d'ailleurs confirmée par Mohammed ez-Zerhouni, qui écrivit : « Il avait avec lui des Arabes, 'Abids du Gharb et environ 200 cavaliers de Mechra' Rmel, tous excellents guerriers. Tout cela m'a été dit par le nègre 'Abd el Madjid des zouag (réfugiés) des 'Abids Boukhari quand il vit la mehalla camper au pays

---

16 *Ibid.*, p. 81.
17 *Ibid.*, p. 110-111.

d'Ounein.[18] » La *mehalla*[19] était en fait une colonne militaire envoyée par les autorités pour collecter l'impôt dans les régions éloignées des grandes villes. Aucune mention de renégats n'est en lien avec celle sur l'impôt, une tâche visiblement assurée principalement par les *abids*.

Les abids semblaient présents partout, puisqu'un chef rebelle se faisait ainsi conseiller avant d'entrer dans la ville de Fès : « He must not enter, since we cannot withstand the 'abid. » Cette citation tirée des chroniques de Muhammad al-Qadiri, un notable de Fès, énonce la crainte des gens envers les *abids*, qui semblaient être les seuls pouvoirs en place pouvant protéger le sultan et ses villes. Les renégats ne sont mentionnés qu'à quelques rares endroits. Un exemple fut rapporté par Jean La Faye, frère rédempteur de l'Ordre de la Sainte-Trinité dits Maturins :

> Son infortune venoit de la jalousie contre un renégat portugais qui étoit gouverneur du port de Sainte-Croix, fort bien à la Cour : ils s'étoient déchirez l'un l'autre par de mauvais discours : le Portugais avoit fait connoître les richesses du Juif. Le Roi les punit tous deux : ôta l'autorité à Benhattar, lui fait paier la somme qu'il souhaitoit : dépouilla le renégat du peu de bien qu'il avoit, lui fit donner cinq cens coups de bâton et le confina dans une prison.[20]

Le sort même des renégats en position d'autorité était donc aussi précaire que celui des Juifs, voire pire. Bien que pendant la période de guerre civile marquant leur apogée les renégats en poste d'autorité eurent accès à beaucoup de richesses, il semblerait que, sous Moulay Ismaïl, ils n'aient pu amasser de tels butins, puisque le gouverneur du port d'Agadir, selon Jean La Faye : « [...] dépouilla le renégat du peu de bien qu'il avoit [...].[21] ». Il devient donc plausible que la majorité des fonctions lucratives furent assumées par les *abids*.

---

18 Mohammed ben el Haj Brahim ez-Zerhouni, La rihla du marabout de Tasaft, trad. de l'arabe par le colonel Léopold Victor Justinard, Paris, Geuthner, 1940, 212 p.

19 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 644.

20 Jean La Faye, Denis Mackar, Augustin D'Arcisas et Henry Le Roy, Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux Roiaumes de Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725, préf. de Ahmed Farouk, St-Denis, Bouchène, 2000, p. 51.

21 *Ibid.*, p. 51.

À en croire les dires de Thomas Pellow, les renégats et les *abids* étaient fortement distincts et leurs fonctions, qui auraient pu être les mêmes, semblaient de plus en plus différentes. Si les *abids* étaient des fonctionnaires et des gardes, les renégats semblaient être des militaires ou, selon leur spécialisation, des experts dans leur domaine. Ainsi, comme le rapportait Thomas Pellow au sujet du bourreau impérial :

> « The execution of these three captives was performed by the hands of an Exeter man, whose surname I have forgot, though I very well remember his Christian one (*sic*) was Absalom, and that he often told me he was by trade a butcher; and he was, no doubt, a very bold man, for before the execution the Bashaw offering him his sword, he smiling told him, that he thought his own to be altogether as good [...].[22] »

Il semblerait donc que Moulay Ismaïl utilisait les gens au meilleur de leur formation. Toutefois, la grande baisse du nombre de renégats et leur statut moins prestigieux en raison de l'arrivée des gardes noirs, nous fait présumer que les Européens convertis à l'Islam auraient un statut social inférieur aux *abids*. Il est donc logique que leur rôle dans l'État ait été tout aussi limité.

5.4 Les esclaves renégats : chair à canon du sultan

Il est plausible de supposer que Moulay Ismaïl, lors de son règne et de ses nombreuses batailles, vit les renégats comme des captifs jetables, de la « chair à canon », en raison de leur statut inférieur. La baisse du prestige des renégats par rapport aux *abids* devenait ainsi un facteur supplémentaire menant à leur déchéance. Ils étaient strictement des esclaves, avec peu d'espoirs d'avoir la moindre liberté au sens légal du terme, affligés de cruautés et de sévices, ce qui causa leur départ massif, ou à tout le moins leur désir de partir, que ce soit pour l'Europe ou pour ailleurs.

---

22 Thomas Pellow, <u>op.cit.</u>, p. 108.

La première manifestation du sort de chair à canon des renégats apparaît lors de l'analyse des grandes batailles de Moulay Ismaïl. Pendant son règne, il a reconquis plusieurs places-fortes occupées auparavant par les Européens, notamment Mamoura et Larache, en plus d'assiéger pendant plus d'une décennie la ville espagnole de Ceuta. De plus, lors des quelques guerres internes visant à pacifier les régions en révoltes, la présence de renégats se fait sentir comme le laisse penser le récit de Thomas Pellow, tout comme la participation des ingénieurs militaires renégats lors du siège de Taza[23], selon le récit de 1681 de Germain Mouëtte, un captif français présent au Maroc de 1670 à 1681. La forteresse de la Mamoura s'était par ailleurs rendue en raison de l'information apportée par un autre renégat à Moulay Ismaïl[24]. Les renégats furent donc présents sur les plus importants champs de bataille du sultan.

Bien que ces renseignements soient utiles, ils ne précisent pas le nombre de renégats dans l'armée du sultan. Jean-Baptiste Estelle, consul français à Salé écrivant à Pontchartrain en 1694 estimait l'armée du sultan à 2 000 pavillons de 20 hommes chaque[25]. Au siège de Ceuta toutefois, Jean-Baptiste Estelle informait Pontchartrain, ministre de la Marine de la France, que l'armée d'Ismaïl, estimée à 15 000 hommes, était composée de 6 000 Blancs et 9 000 Noirs[26]. Ces Noirs étaient sans aucun doute les *abids*, mais le statut des 6 000 Blancs est incertain. Étaient-ils en partie des Arabes et en partie des renégats? Aucune source ne permet de le déterminer, mais une dépêche de Madrid confirmait le nombre total et la séparation entre le nombre de Blancs et de Noirs, telle qu'éditée par Pierre de Cenival[27]. Finalement, s'il est avancé qu'une grande partie des 6 000 Blancs, contenait des renégats, le fait peut être plausible étant donné que Moulay Ismaïl avait dans son harem plus de 700 femmes blanches, selon les dires de Jean-Baptiste Estelle[28]. La grande majorité des esclaves de Moulay Ismaïl étant originaires des captures en mer, il est réaliste donc que si 700 femmes furent capturées,

---

23 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filialienne 1661-1757 France t. II, p. 70.
24 *Ibid.*, p. 144.
25 Pierre de Cenival, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. IV, p. 256.
26 *Ibid.*, p. 540.
27 *Ibid.*, p. 540.
28 *Ibid.*, p. 691.

au moins dix fois plus d'hommes le furent également, les équipages des navires européens de l'époque contenant beaucoup plus d'hommes que de femmes à bord. Bref, de ces 6 000 soldats présents au siège de Ceuta, qui ne fut d'ailleurs jamais gagné, il y a fort à parier que plusieurs perdirent la vie. Un tel siège sur plusieurs années a donc sûrement gravement entamé le nombre de renégats sous les ordres de Moulay Ismaïl.

D'ailleurs, Moulay Ismaïl ne se gênait pas pour tuer les renégats au gré de ses humeurs. Jean-Baptiste Estelle écrivait que deux esclaves renégats avaient un jour été tués gratuitement par Moulay Ismaïl[29]. De plus, lorsque l'un de ses renégats voulait racheter sa liberté, il le tuait, comme le relatait le frère de la Sainte Trinité et de la Merci Pierre Busnot (mort après 1727) en citant l'exemple de José Piaz, ce fabricant de poudre exécuté en 1717[30]. Ce dernier affirmait par ailleurs au sujet des captifs chrétiens : « Ils sont sous la domination immédiate du roi qui les réserve tous pour lui [...].[31] » Les captifs se faisaient ensuite battre par Moulay Ismaïl pour qu'ils se convertissent[32]. Pierre Busnot ajoutait au sujet des cruautés : « Elles sont si excessives qu'il a fait perdre la vie à plus de six cents esclaves de la seule nation française, outre cinq cents que la faiblesse de leur foi et la rigueur de leurs tourments ont fait apostasier.[33] » Il est évident que Pierre Busnot ait pu exagérer le nombre de captifs et de renégats ainsi que la gravité des sévices qu'ils subirent. Ce sultan fut certainement le plus dur parmi tous les autres qui l'ont précédé. François Pidou de Saint-Olon (mort en 1720) éclairait d'une remarquable manière ce concept en affirmant que ce sultan avait tué plus de 20 000 hommes de ses propres mains, dont 47 uniquement pendant les 21 jours où il fut présent à la cour du sultan[34]. Il s'agit d'un nombre possible, avec une moyenne de deux meurtres par jour, et ce, pendant toute la durée de son règne, soit 55 ans.

---

29 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 t. III, p. 358.

30 *Ibid.*, p. 453.

31 Pierre Busnot, Récits d'aventures au temps de Louis XIV, Paris, Pierre Roger, 1928, p. 154.

32 *Ibid.*, p. 161.

33 *Ibid.*, p. 172.

34 François Pidou de Saint-Olon, État présent de l'empire de Maroc, édité par Xavier Girard, Paris, Mercure de France, 2002, 142 p.

Une dernière et importante affirmation de François Pidou de Saint-Olon concernait le sort réservé aux renégats sous Moulay Ismaïl :

> Ceux qui se font renégats sont aussi exempts de travail, mais ils n'en sont pas moins esclaves. Le roi en fait les gardes de ses portes ou les envoie dans ses provinces à ses alcades qui leur donnent des emplois proportionnés à leur force ou à leur capacité. Il les mène avec lui à la guerre et les fait toujours marcher à la tête de ses troupes. S'ils témoignent de la moindre envie de reculer, il les met en pièces.[35]

Ceci constitue donc une preuve de la modification de leur statut. Car, si auparavant sous les Saadiens les renégats se trouvaient à la dernière ligne du combat, ils étaient maintenant sur la première ligne d'assaut, celle qui se fait le plus rapidement tuer. L'affirmation voulant que Moulay Ismaïl n'hésitait pas à les mettre en pièces est donc tout à fait à la hauteur de sa réputation, d'autant plus que les troupes de la dernière ligne devaient logiquement être les *abids*, ses fidèles gardes noirs. Les *abids* semblaient réellement être les plus appréciés, puisqu'en 1697 et en 1698, Moulay Ismaïl alla jusqu'à leur donner le droit de devenir propriétaires, ce qui impliquait certainement une amélioration de leur statut[36].

Le sort des renégats empirait probablement au fil de l'évolution du règne de Moulay Ismaïl et, en parallèle, l'édification de plus en plus solide de la structure administrative des *abids* venait aggraver leur situation. Bien des renégats virent alors dans l'évasion leur seule chance de salut. Cependant, le Pape avait dans sa bulle de la *Sene in Coena Domini* excommunié tous les pirates et tous les corsaires[37]. Or comme de nombreux renégats étaient liés à l'exploitation étatique du commerce des captifs, une bonne partie d'entre eux ne devait pas envisager d'un bon oeil le retour aux mains de l'Inquisition. Néanmoins, le récit de Thomas Pellow montre bien que l'évasion était une possibilité pour les renégats. La sienne se fit d'ailleurs en juillet 1738[38], onze ans après la mort de Moulay Ismaïl, en plein contexte de

---

35 *Ibid.*, p. 76.
36 Charles-André Julien, *op. cit.*, p. 602.
37 Pierre de Cenival, *op. cit.*, p. Dynastie filalienne 1661-1757 France t. IV, p. 257.
38 Thomas Pellow, *op. cit.*, p. 316.

guerre civile, à laquelle il avait participé en tant qu'acteur, en décidant de rallier le parti du général insurgé *abid* ; Mahomet Wooldeniva :

> « And as to my own part, I thought I had followed him and his evil genius too far before, and therefore as I saw a likely prospect for escape, was resolved to follow him no further, but with all my might to pursue it; and in order thereto I directly went back in company of 14,000 of my fellow-soldiers to Mequinez, and went directly to the Black Army, where we found Mahomet Woolderriva as Emperor at their head, offering him our service [...].[39] »

À la suite de la mort de Moulay Ismaïl, la guerre civile refit surface et si les uns s'échappaient, les autres espéraient se faire racheter par les frères rédempteurs, malgré leur statut de renégat. En 1674, le consul français à Salé, Henri Prat, confirmait au ministre Colbert que dans le lot d'esclaves libérés par les Frères de Notre-Dame de la Merci, figurait un renégat de 60 ans[40]. Ce phénomène de rachat de renégats était tout à fait nouveau, mais ne fut probablement pas très répandu.

Le nouveau statut des renégats n'était donc pas des plus enviables. D'abord, le sultan se servait d'eux en première ligne lors des combats, ce qui occasionna probablement des centaines, voire des milliers de morts parmi les renégats. Ensuite, les renégats étaient sujets à de multiples cruautés lors de leur conversion, un fait qui n'était pas récent, mais qui semblait s'amplifier. De plus, Moulay Ismaïl, qui était réputé pour sa grande cruauté, n'hésitait pas à tuer ou à punir très sévèrement les renégats. Toutes ces exactions les encouragèrent à s'évader ou à se faire racheter pour retourner dans leurs pays de naissance. Ces phénomènes marquaient réellement une rupture avec l'évolution passée des renégats. Il semblerait toutefois qu'il s'amplifia à tel point qu'après la mort de Moulay Ismaïl, seuls quelques renégats restaient encore en place.

---

39 *Ibid.*, p. 228.
40 Henri de Castries, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. I, p. 454.

5.5 L'or du sultan : les renégats marchands

Bien que les renégats aient été rétrogradés dans la structure administrative du nouvel État marocain, il semblerait qu'ils aient continué de participer à son évolution à l'aide d'une nouvelle « arme », l'économie. Il est vrai que les renégats eurent parfois à gérer l'argent des souverains marocains dans les périodes précédentes, surtout pendant la guerre civile suivant la mort d'Ahmed al-Mansûr en 1603. Leur nouveau rôle sous les Alaouites était toutefois plutôt celui de marchands. Grâce à leurs connaissances des langues et des coutumes européennes, ils purent s'emparer d'un poste clé dans le secteur commercial en forte progression, le commerce des captifs.

Le rachat des captifs devint, sous les Alaouites, une réelle source de revenue fortement encadrée par l'État. La première étape était celle de la capture des Européens, majoritairement sur les rivages et les mers de la Méditerranée. Parmi les équipages des navires de corsaires, les renégats jouaient un très grand rôle et ils semblaient tout aussi présents sous les Alaouites. Les capitaines étaient bien souvent des renégats, tout comme les hommes de main. Lors de l'arrivée à Salé de l'escadre française, le comte Jean D'Estrées écrivait à Louis XIV qu'il avait croisé à Salé une caravelle commandée par un renégat majorquin et à Azammour une flûte commandée par un renégat nommé Mohammed Cantillo[41]. Par la suite, les personnes capturées par ces capitaines étaient amenées au sultan qui en gardait quelques-uns puis vendait les autres aux frères missionnaires rédempteurs, dont les Frères trinitaires de la Merci de plus en plus nombreux à cette époque. D'ailleurs, la remise des captifs au sultan à Meknès ne devait certainement pas encourager la libération de prisonniers à prix modiques. Par la suite, dans un processus de négociation grâce à la maîtrise d'une langue européenne, des renégats devenaient des intermédiaires entre le sultan et les ordres de missionnaires rédempteurs. Ils n'agissaient donc pas pour devenir plus nombreux comme c'était le cas sous les Saadiens, mais conseillaient à Moulay Ismaïl de vendre les

41 Henri de Castries, _op. cit._, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. I, p. 407.

prisonniers à fort prix, du moins selon les dires des missionnaires trinitaires de la Merci en 1716[42].

L'aide de nombreux renégats était utilisée pour négocier la libération de captifs et lors d'une expédition du père Jean La Faye, missionnaire trinitaire de la Merci, il a relaté les négociations pour la libération de captifs chrétiens :

> Sur le midi l'alcaïde Moulou renégat portuguais devient un nouvel acteur : Il commence son personnage par les discours ordinaires de ceux qui veulent séduire, cordialité, compassion, offres de services, avis salutaires, et enfin mauvaise nouvelle, que le Roi ne vouloit plus nous donner que treize ou quatorze esclaves en tout; mais que si nous voulions lui donner quatre cent piastres, qu'il feroit en sorte par son crédit que ces 13 ou 14 seroient pour nos présens et qu'en lui donnant encore vint piastres par tête, il nous feroit délivrer un plus grand nombre au prix que nous avions ofert. [...] la loi du commerce avec les crétiens leur donne ce privilège; l'alcaïde nous auroit fait paier en nous disant qu'il avoit aporté tous ses soins, que le Roi n'avoit voulu rien acorder, que pour lui il avoit fait tous les pas, qu'il en faloit paier les frais.[43]

Les missionnaires étaient donc confrontés à des renégats, comme le *caïd* Moulou dont le seul intérêt était l'argent. Ces commerçants n'avaient pas pour but d'aider les chrétiens, leurs anciens frères de religion, mais bien de s'enrichir et d'enrichir l'État marocain. L'avarice des renégats dans le commerce des captifs était ainsi beaucoup plus profitable aux Marocains qu'aux chrétiens et aux principaux concernés, les captifs eux-mêmes.

Un autre agent renégat monsieur Pillet avait servi d'intermédiaire. Jean La Faye a longuement décrit cet individu qui se fit renégat lors pendant le séjour de la délégation :

> Ce Pillet vouloit absolument se mêler de nos afaires, nous n'en étions pas contens, mais il faloit se laisser conduire, du moins en aparence, sauf à nous de faire nos réserves. Le Bacha avoit répondu qu'il nous feroit savoir le jour et l'heure qu'il nous donneroit l'audience que Pillet lui avoit demandée pour nous.[44]

---

42 Phillipe de Cossé Brissac, *op. cit.*, Dynastie filalienne 1661-1757 France t. VI, p. 737.
43 Jean La Faye, *op. cit.*, p. 90.
44 *Ibid.*, p. 45.

Il semblait donc impossible d'acheter la liberté des captifs sans s'addresser à Pillet, du moins de 1723 à 1725. Jean La Faye écrivait par la suite que Pillet était devenu un renégat : « Ils alèrent chez l'alcaïde pour faire paier Pillet, ils furent bien étonez d'aprendre de lui, que Pillet avoit laissé son chapeau noir, et avoit pris le bonnet rouge, c'est-à-dire, qu'il s'étoit fait mahométan [...].[45] » « Par cette apostasie il avoit paié toutes ses dettes.[46] » Pillet s'était donc converti pour échapper à ses dettes et il put par la suite continuer son commerce. L'existence de ce marchand renégat français a été confirmée dans une lettre envoyée à un monsieur Hendrisy, marchand à Cadix, en 1727, par un certain monsieur Lenoir, présent à Salé, : « Monsieur Pillet (françois, protestant, renié et gouverneur de Salé) [...].[47] » Le parcours fort intéressant de ce renégat illustrait donc une montée au pouvoir non pas par la hiérarchie militaire tel que c'était le cas au temps des Saadiens, mais par la voie commerçante. Cette nouveauté dans l'administration marocaine était possiblement qu'anecdotique puisqu'aucun autre gouverneur n'a pu être relié à un passé de marchand.

En guise de dernière catégorie, il y avait celle des interprètes. Ils travaillaient entre les missionnaires rédempteurs et les geôliers, mais leur fidélité pouvait être mise en doute. Par exemple, lors de son expédition, Jean La Faye affirmait :

> Le 26 nous demandâmes une audience au Bacha qui nous répondit par notre interprète renégat, qu'il donnoit pouvoir à ses deux écrivains de traiter toutes choses : qu'il aprouveroit tout ce qu'ils feroient. Nous souhaitions encore d'avoir en esclave françois pour interpète, au lieu du renégat, ce qui nous fut accordé [...].[48]

Jean La Faye ne faisait nullement confiance à son interprète renégat, qu'il devait soupçonner de travailler davantage pour les autorités marocaines que pour lui. Par ailleurs, un deuxième exemple d'interprète peut être trouvé dans le récit du renégat anglais Thomas Pellow qui occupa lui-même cette fonction :

---

45 *Ibid.*, p. 62-63.
46 *Ibid.*, p. 70.
47 Chantal de La Véronne, Documents inédits sur l'histoire du Maroc, Sources françaises, t. I, Paris, Paul Geuthner, 1975.
48 Jean La Faye, *op. cit.*, p. 83.

« [...] I was before well acquainted, and with the rest of the crew so I went directly on board, and was very courteously received by them, telling me that they were very glad to see me come back well, and that they had been at very great loss, during my absence, for a linguist [...].[49] »

Thomas Pellow avait donc lui-même exercé ce métier, sauf que dans cet exemple, il avait travaillé pour des commerçants anglais et non pour des missionnaires rédempteurs. Il semble donc que les interprètes devaient être nombreux si les commerçants et les missionnaires requéraient leurs services.

Les renégats, pendant la période alaouite, furent moins nombreux qu'auparavant, mais ils laissèrent néanmoins leur marque, surtout dans le secteur du commerce et du trafic d'esclaves. Leur présence, du moment de la capture jusqu'au rachat, les rendait indispensables à une industrie qui n'avait en bout de ligne que le profit comme objectif. Le sultan devait certainement en être fort satisfait puisqu'il alla jusqu'à promouvoir Pillet, l'un de ces renégats intermédiaires, au poste de gouverneur du grand port de Salé. Cette ère des renégats tirait cependant à sa fin. La mort de Moulay Ismaïl en 1727 allait mettre un terme à cette époque puisque son successeur temporaire, Moulay Ahmed, décida la même année de vendre tous les esclaves restants au père Dominique Busnot, de l'Ordre de la Sainte-Trinité de la Merci[50]. Nous supposons qu'il le fit d'ailleurs non par charité, mais bien pour rassembler le plus rapidement possible des sommes d'argent lui permettant de s'assurer de la fidélité de son entourage et de payer des soldats pour affronter son frère en révolte, Moulay Abd al-Malik[51].

---

49 Thomas Pellow, _op. cit._, p. 292.
50 Chantal de La Véronne, _op. cit._, p. 16.
51 _Ibid._, p. 17.

5.6 Conclusion

La période des Alaouites constituait donc pour les renégats la fin de leur grande épopée. Ils avaient vu arriver la nouvelle dynastie alaouite et ils avaient participé aux balbutiements de son assise au pouvoir. Par la suite, les Alaouites ayant appris des erreurs passées, décidèrent de les remplacer progressivement par une caste qu'ils croyaient plus fidèle, les *abids*.

Les *abids* ne firent que remplacer les renégats dans une structure administrative et étatique inchangée. De ce fait, les processus et les méthodes de gestion du pays ne faisaient que se répéter. Tout comme auparavant, les renégats travaillaient comme soldats, mais la perte de leur prestige avait fait d'eux des moins que rien, du moins pour la grande majorité d'entre eux. Ils devinrent de la simple chair à canon sur les champs de bataille du sultan, des esclaves facilement dispensables. Leur seul salut fut alors de s'évader ou encore, si la chance leur permettait, d'aller oeuvrer dans l'industrie du commerce et des esclaves. Les renégats qui y allèrent participèrent à l'enrichissement du sultan, de l'État marocain qu'il dirigeait et de leurs propres intérêts.

Leur nombre déclinait avec la fin progressive du piratage, grâce aux plus fortes marines européennes. De plus, la prise de pratiquement toutes les forteresses européennes en sol marocain par Moulay Ismaïl eut pour conséquence d'éliminer les seuls lieux restants pour la prise de captifs. Comme la capture de chrétiens était la principale source de renégats, ils disparurent également. Leur déclin était donc amorcé, mais par leur fin ils avaient entamé le processus de modernisation d'un État marocain qui allait survivre de façon indépendante aux siècles à venir.

CONCLUSION

Dès la moitié du XVIIIe siècle, les derniers renégats disparaissaient du paysage marocain. En raison de l'héritage qu'ils laissèrent derrière eux et de l'importance de leur passage au Maroc, pour cet État, mais également pour le rôle qu'ils jouèrent pendant l'ère moderne, les renégats méritent pleinement d'êtres pris en considération.

La problématique des renégats touche à plusieurs sphères différentes. Ils furent d'abord un groupe social de convertis à l'Islam par un regroupement sous une caste bien établie. Ils furent également une force militaire extrêmement importante autant sur mer, puisqu'ils étaient des corsaires, que sur terre, en raison de la profession de soldat exercée par d'autres. Ils furent ensuite une force politique jouant un rôle de plus en plus dominant à l'intérieur du Maroc, allant jusqu'à décider qui serait le sultan. L'apport des renégats à la construction de l'État marocain moderne est marquant.

La situation initiale n'était pourtant pas aisée pour les renégats. Le Maroc entrait dans le XVIe siècle avec une situation politique intérieure très précaire. Évidemment, le Maroc avait toujours été un pays difficilement centralisable, par le fait que les tribus qui le peuplaient étaient farouchement indépendantes, ce qui créait toujours une grande zone incontrôlée appelée le *bilad al-siba*, le pays en rébellion. Néanmoins, le *bilad al-makhzen*, le pays de l'impôt central de l'État, se perpétuait à travers quelques villes clés dont Marrakech, Fès et Meknès. D'ailleurs, ce fut le transfert de la capitale à Marrakech qui établit l'arrivée au pouvoir de la nouvelle dynastie des Saadiens ayant fait de cette ville la base des opérations du *jihad* contre les Espagnols et Portugais. Ce fut dans cette reconquête islamique que, au fil des places fortes chrétiennes qui tombaient, et de la contre-attaque désespérée du roi Sébastien du

Portugal, les Saadiens obtinrent assez de renégats pour modifier la structure politique du pays.

Désormais, le Maroc du *bilad al-makhzen* avait un groupe social qui lui serait entièrement dédié, « une tribu de l'État », les renégats. Le grand nombre des renégats suite, entre autres, à la suite de la bataille des Trois Rois, permit au nouveau sultan Ahmed al-Mansûr d'amorcer la construction d'un État moderne au Maroc. Il utilisa les renégats comme fonctionnaires, militaires, gouverneurs, bref comme hommes à tout faire de l'État. Les fonds dont il disposait grâce à la bataille des Trois Rois, combinés au grand nombre de captifs issus de cette bataille et aux prises sur mer par les corsaires, lui accordaient une solide base pour arriver à ses fins. L'État fut d'ailleurs une relative réussite et le Maroc résista, du XVe au XIXe siècle, tant à l'immense Empire espagnol qu'à l'immense Empire ottoman. Aucun des deux titans ne put mettre la main sur le pays qui était pourtant situé entre les deux rivaux.

La politique extérieure se composait non seulement d'une volonté d'indépendance de la part du Maroc, mais également de conquête. Ce fut donc au génie des renégats que les sultans firent appel pour agrandir le pays, surtout en pourfendant l'Empire faiblissant du Songhaï au sud. Tant architectes que manoeuvriers de cette victoire, les renégats obtinrent de grandes richesses, mais également un pouvoir politique accru. À la mort d'Ahmed al-Mansûr, les renégats devinrent partisans tour à tour de prétendants se battant pour le contrôle du Maroc. Cette époque de grand pouvoir pour les renégats fut donc leur « âge d'or », s'ils en eurent un. Ils décidaient qui gagnait les batailles et qui régnait. Ils furent même formateurs des élites du pays, dont les fils des sultans, et des *caïds*.

L'immense pouvoir des renégats à l'époque de la guerre civile fut néanmoins la principale cause de leur perte. L'arrivée de la nouvelle dynastie des Alaouites au pouvoir en 1664 fut accompagnée d'un constat : les renégats étaient devenus trop puissants et trop peu fiables. Ils furent donc remplacés graduellement par un nouveau groupe social tout aussi

fidèle à l'État central, un autre groupe d'esclaves, les *abids*. Les esclaves noirs du sultan prirent la place des renégats dans toutes leurs fonctions, des plus hautes au plus basses. L'État construit par les renégats s'est ainsi perpétué avec les *abids*. Le sultan ne modifia aucune structure de base du pouvoir, seulement les individus qui les occupaient. Un groupe d'esclaves en remplaçait un autre et les renégats disparaissaient peu à peu, utilisés comme chair à canon en raison de la faible valeur qu'ils représentaient désormais aux yeux des sultans, surtout de Moulay Ismaïl. Néanmoins, certains réussirent à se recycler en marchands prospères, surtout dans le domaine du rachat des captifs chrétiens. Le sultan n'accordant que peu de valeur à voir les chrétiens se convertir, il préférait les revendre. Ce fut là que les connaissances des langues et des us européens permirent à quelques renégats de devenir de puissants agents économiques influençant les décideurs du Maroc. À la mort de Moulay Ismaïl, le peu de renégats encore présents au Maroc souhaitait en partir, surtout dans le contexte de guerre civile qui suivit, et le nombre de captifs, la base même de la conversion d'Européens en renégats, était quasiment réduit à néant.

Les renégats furent donc l'élément de base dans la construction de l'État marocain moderne. Grâce à l'affiliation d'un groupe qui n'existait que par l'État, les sultans du Maroc eurent à leur disposition une caste d'individus dévoués à l'État central, pour la première fois de l'histoire du Maroc. La présence d'une force sociale et politique asservie à l'État est également visible ailleurs dans le monde à la même époque : en France, avec la superposition d'une bureaucratie fidèle au roi et non aux intérêts nobiliaires locaux, et dans l'Empire ottoman, avec le corps *kapi-kulu*[1], dont faisaient partie le corps des janissaires. La ressemblance, d'ailleurs, entre la construction étatique du Maroc et celle de l'Empire ottoman n'est pas le fruit du hasard. Toute l'administration du Maroc et de son armée fut calquée sur celle des Ottomans et bien souvent, les renégats remplissaient exactement les mêmes fonctions que les janissaires dans l'armée, ou des *kapi-kulus* dans les fonctions civiles autour

1 *Kapi-kulus* : Les esclaves de la Porte, serviteurs du sultan et loyaux à la maison ottomane. Voir à ce sujet : Yves Ternon, Empire ottoman : Le déclin, la chute, l'effacement, Paris, Éditions Michel de Maule, 2005, p. 37.

du sultan. Ceci s'explique d'ailleurs facilement par l'origine même du processus de modernisation, qui prend racine dans l'éducation ottomane des frères saadiens Abd al-Malik et Ahmed al-Mansûr et dans leur admiration, nous le supposons, pour l'Empire ottoman. Ils séjournèrent après tout plusieurs années à Istanbul. Il était donc logique qu'une fois revenus au Maroc et au pouvoir, ils décident de construire un État moderne en s'inspirant grandement de ce qu'ils avaient vu dans l'Empire ottoman. Il faut croire qu'à cette époque, au XVIe siècle, l'Empire ottoman représentait le plus grand État musulman du monde et qu'il combattait avec succès les États chrétiens européens. Le Maroc, ayant comme religion principale l'Islam, devait donc nourrir le désir de suivre ces mêmes traces pour assurer le succès du pays.

Les renégats furent l'élément de la mise en oeuvre d'une importante réforme politique pour au profit de l'État marocain. Ceci dit, ils furent également des individus travaillant pour leur propre profit. Certains renégats s'enrichirent énormément et d'autres n'hésitèrent pas à trahir le sultan qu'ils servaient pour se rallier à un autre prétendant. De plus, il semblerait qu'ils aient développé un réseau de contacts. Les renégats se reconnaissaient entre eux et s'aidaient, un peu comme le font les gens d'une même tribu. D'ailleurs, ce phénomène était probablement semblable à celui de la fraternité chez les *mamluks*[2] égyptiens. De plus, il ne faut pas sauter aux conclusions, cette fraternité et le profit personnel des renégats n'étaient pas nécessairement nuisible au développement de l'État central. Un renégat aisé pouvait ainsi mieux pallier aux manquements d'argent en payant les troupes de sa poche et le réseau de renégat permettait possiblement une meilleure dissémination de l'information et une plus grande cohésion au sein des forces d'un même sultan.

En bout de ligne, le succès des renégats dans la construction de l'État marocain se constate surtout par l'héritage qu'ils ont laissé. Les structures sur lesquelles ils ont travaillé et

2 *Mamluks* : de l'arabe *Mamalik*, signifiant esclaves militaires affranchis. Ces derniers régnèrent sur l'Égypte de 1250 à 1517 et sur la Syrie de 1260 à 1516. Voir à ce sujet : E. Lévi-Provençal, H.A.R. Gibbs et *al.*, « *Mamluks* », Encyclopédie de l'Islam, t. VI., Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A.,1975, p. 305-315.

les fonctions qu'ils ont développées, par leur expérience, leurs connaissances passées, et l'encadrement dont ils avaient bénéficié se perpétuèrent à travers les *abids* après leur disparition. L'établissement de la nouvelle dynastie des Alaouites se fit simplement en remplaçant d'une part la dynastie régnante des Saadiens par les Alaouites, d'autre part les renégats par les *abids*. Puisque ces transitions étaient progressives, le partage du savoir des renégats, encore en place, était possible avec les esclaves noirs. La réussite de l'État marocain moderne qui en découla amena d'ailleurs le pays à rester indépendant jusqu'en 1912, ce qui fit du Maroc le dernier pays à entrer dans le giron des colonialistes européens. Également, pour la première fois dans l'histoire du pays, une seule dynastie régna plus de 300 ans, un règne qui dure encore d'ailleurs aujourd'hui.

L'impact des renégats au Maroc fut donc très important. Les conséquences de la venue d'hommes issus de tous les pays d'Europe, de toutes les classes sociales et de tous les milieux, aisés ou pauvres, créèrent un mélange d'individus qui travaillèrent ensemble au profit d'un seul État du moins, pour la plupart d'entre eux. De gré ou de force, ces hommes, et ces quelques femmes, occupèrent pratiquement toutes les fonctions de l'État du Maroc, à l'exception de celles associées avec le pays en rébellion.

L'usage des sources devait tenir compte du manque d'impartialité de plusieurs auteurs qui écrivaient soit avec une forte connotation négative envers l'Islam, surtout dans le cas de missionnaires comme le frère rédempteur Pierre Dan, soit avec une plume romanesque pour décrire les faits historiques. Néanmoins, les sources en elles-mêmes ont représenté des mines d'information. Le croisement de sources de plusieurs domaines d'études différents a notamment permis de soulever l'importance historique des bureaucrates renégats qui ont marqué le Maroc moderne. En croisant les écrits de Mohammed ez-Zerhouni avec les Sources inédites de l'histoire du Maroc, du lieutenant-colonel Henri de Castries, il est devenu possible de supposer que la victoire de la bataille des Trois Rois a ouvert la porte à la mise sur pied d'une structure que déjà les Saadiens tentaient d'élever, celle d'un État ayant pour

agents des renégats. Les sources arabes, dont celles de Mohammed al-Oufrani et d'Abd ar-Rahmān as-Sadi, ont permis d'examiner la mise en place et les conséquences du système des renégats au Maroc, notamment par la fortification intérieure de l'État et par l'augmentation des ressources économiques ainsi que par l'annexion du Songhaï. De plus, les écrits du chroniqueur anonyme sur la dynastie saadienne et ceux de Jorge de Henin ont souligné le rôle prépondérant des renégats dans la survie des structures étatiques mises sur pied par les Saadiens, et ce, malgré une guerre civile persistante. Finalement, les oeuvres de Mohammad al-Qadiri et de Thomas Pellow ont permis de mieux comprendre comment les renégats, même en perdant leur statut privilégié de serviteurs du sultan au profit des *abids*, ont réussi à assurer à l'État une survivance dans le temps par la dynastie des Alaouites.

Le phénomène des convertis à l'Islam ne fut pas unique au Maroc. Les régences tunisiennes, algériennes et libyennes possédaient des lots de renégats plus importants que le Maroc. L'Empire ottoman remporte toutefois la palme en ayant eu à son apogée jusqu'à 85 000 renégats en 1652[3]. Les États musulmans devaient donc constater que pour construire un État moderne, il était nécessaire d'avoir une nouvelle caste sociale qui transcendait les intérêts tribaux présents dans les sociétés de la grande majorité des pays musulmans, tant au Machrek qu'au Maghreb. Il serait donc fort intéressant d'établir des études comparées des rôles et impacts des groupes de renégats en ces pays pendant l'ère moderne. Cette tâche est très vaste et il reste encore beaucoup à faire. Les renégats n'ont donc pas fini de marquer l'histoire.

3 Frédéric Hitzel, L'Empire ottoman : XVe-XVIIIe siècles, Paris, Belles Lettres, 2001, p. 100.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

A) SOURCES

1- ÉCRITS HISTORIQUES ARABES

a) AL-OUFRANI (m. 1738), Mohammed es-Seghir, Nozhet el-Hâdi : Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670), trad. de l'arabe par Octave Houdas, Paris, Ernest Leroux, 1888, 315 p.

b) AS-SADI (m. 1656), Abd ar-Rahmān ibn Abd Allāh, Tarikh es-Soudan, trad. de l'arabe par Octave Houdas et M.E. Benoist, Paris, Libraire d'Amérique et d'Orient, 1964, 540 p.

c) AL-QADIRI (m. 1773), Muhammad, Muhammad al-Qadiri's Nashr al-mathani : the chronicles, trad. de l'arabe par Norman Cigar, Londres, Oxford University Press pour British Academy, 1981, 320 p.

d) DJENNÂBI (m. 1590), Mustafa ben Hasan Husayni, «Djennâb i», Chap. in Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, p. 285-359.

e) EZ-ZERHOUNI (m. 1722), Mohammed ben el Haj Brahim, La rihla du marabout de Tasaft, trad. de l'arabe par le colonel Léopold Victor Justinard, Paris, Geuthner, 1940, 212 p.

f) s.a., « Sur la dynastie Sa'adienne », Chap. in Extraits inédits relatifs au Maghreb, trad. de l'arabe par Edmond Fagnan, Alger, Bastide-Jourdan, 1924, p. 360-457.

2- CORRESPONDANCES

a) DE CASTRIES (m. 1927), Henri, et *al.*, Sources inédites de l'histoire du Maroc, 22 v., Paris, Ernest Leroux & Paul Geuthner, 1905-1960

b) LA VÉRONNE, Chantal de, Sources françaises de l'histoire du Maroc au XVIIIe siècle, 6 v., Tunis, Revue d'histoire maghrébine, 1981

c) HOPKINS, J.F.P., Letters from Barbary 1576-1774 : Arabic Documents in the Public Record Office, Londres, Oxford University Press pour British Academy, 1982, 112 p.

3- RÉCITS DE VOYAGES EUROPÉENS

a) L'AFRICAIN (m. 1548), Jean-Léon, Description de l'Afrique, trad. de l'italien par A. Épaulard, v.1-2, Paris, librairie d'Amérique et d'Orient, 1980, 629 p.

b) D'ANGERS (m. 17e siècle), François Antoine, L'histoire de la mission des pères capucins de la Province de Touraine à Maroc, Rome, Archives générales de l'Ordre des capucins, 1888, 183 p.

c) ANON, Apostacy punished : or a New Poem on the Derserved Death, or Jonas Rowland, the Renegado Lately Executed at Morocco, Londres, imprimé par T.-H., 1682, 2 p.

d) ARNOUX, Nazaire, HÉRON, Jean, La Miraculeuse Rédemption des captifs faite à Salé, Paris, Julian Jacquin, 1654, 66 p.

e) BUSNOT, Pierre, Récits d'aventures au temps de Louis XIV, Paris, Pierre Roger, 1928, 252 p.

f) CARTERET (m. 1680), Sir George, The Barbary Voyage of 1638, Philadelphie, copie de l'original en la possession de Penrose Boies, 1929, 41 p.

g) DAPPER (m. 1689), Olfert, Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes les parties, leurs rivières, leurs villes, et leurs habitations, leurs plantes et leurs animaux, les moeurs, les coutumes , la langue, les richesses, la religion et le gouvernement de ses peuples, coll. Landmarks in Anthropology, New York, Johnson Reprint, 1970, 534 p.

h) DAN (m. 1649), Père François Pierre, Histoire de la Barbarie et ses consacres des royaumes et des villes d'Alger, Paris, Pierre Rocolet, 1637, 514 p.

i) DE HENIN (m. 1627), Jorge, Descripcion de los Reinos de Marruecos (1603-1613), Rabat, Publicacion instituto de estudios africanos, 1997, 210 p

j) DUNTON, John, A True Journal of the Sally Fleet (1637), Amsterdam, Da capo press, 1970

k) FRANKLIN, William, A Letter from Tangier Concerning The Death of Jonas Rowland the Renegade, and other strange Occurences since the Embassadors Arival here, Londres, imprimé par J.-S., 1682, 2 p.

l) LA FAYE, Jean, Denis MACKAR, Augustin D'ARCISAS et Henry LE ROY, Relation en forme de journal du voiage pour la rédemption des captifs aux Roiaumes de Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725, préf. de Ahmed Farouk, St-Denis, Bouchène, 2000, 168 p.

m) MOUËTTE (m. 1691), Germain, Relation de captivité dans les royaumes de Fez et Maroc, édité par Xavier Giraud, Paris, Mercure de France, 2002, 126 p.

n) PELLOW, Thomas (m. après 1740), The History of long Captivity and Adventures of Thomas Pellow [...], Londres, R. Goadby, 1740, 388 p.

o) PEPYS (m. 1703), Samuel, Journal de Samuel Pepys, trad. de l'Anglais par Renée Villotau, Paris, Mercure de France, 1985, 394 p.

p) PHILIPS (m. 1696), George, The present state of Tangier : in a letter to His Grace the lord chancellor of Ireland and one of the lords justices there : to which is added the present state of Algiers, Londres, imprimé pour Henry Herringman, 1676, 135 p.

q) SAINT-OLON (m. 1720), François Pidou de, État présent de l'empire de Maroc, édité par Xavier Girard, Paris, Mercure de France, 2002, 142 p.

r) TORRES (m. 16e siècle), Diego, Relación del origen y suceso de los xarifes y del estado de los reinos de Marruecos, Fez y Tarudante, édité par Mercedes Garcia, Madrid, siglo veintiuno de espana editiones, 1980, 328 p.

s) SHAW (m. 1751), Thomas, Travels or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant, Francfort, Institut für Geschischte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften,1995, 442 p.

t) SMITH (m. 1631), John, The True Travels, Adventures, and Observations of Captaine John Smith, Londres, imprimé par J.H. pour Thomas Slater, 1630, 60 p.

B) ÉTUDES

1. OUVRAGES GÉNÉRAUX

a) ARNOLD, Thomas F., Atlas des guerres de la Renaissance, trad., de l'anglais par Sébastien Marty, Paris, Autrement, 2002, 224 p.

b) ASHDOWN, Charles Henry, European Arms & Armour, New York, Brussel & Brussel, 1967, 383 p.

c) BRIGNON, Jean, et *al.*, Histoire du Maroc, Paris, A. Hatier, 1967, 416 p.

d) DELUMEAU, Jean, De 1492 à 1789, Paris, coll. L'histoire du monde, Larousse, 1994, 576 p.

e) HITZEL, Frédéric, L'Empire ottoman : XVe-XVIIIe siècles, Paris, Belles Lettres, 2001, 319 p.

f) KOHN, George C., Dictionary of Wars, New York, Facts on File, 1986, 586 p.

g) KONSTAM, Angus, Atlas historique : Les croisades, Paris, éditions Saint-André des arts, 2002, 192 p.

h) JULIEN, Charles-André, Histoire de l'Afrique du Nord : Des origines à 1830, Paris, Payot, 1994, 866 p.

i) FORISSIER, Maurice, L'histoire de l'arme au fil des siècles, Paris, Éditions Pécari, 2004, 354 p.

j) LABOURDETTE, Jean-François, Histoire du Portugal, Paris, Fayard, 2000, 703 p.

k) LUGAN, Bernard, Histoire du Maroc : des origines à nos jours, Paris, Critérion, 1992, 290 p.

l) SAXTORPH, Niels M., Warriors and Weapons of Early Times, New York, The Macmillan Company, 1972, 259 p.

m) TERNON, Yves, Empire ottoman : Le déclin, la chute, l'effacement, Paris, Éditions Michel de Maule, 2005, 575 p.

2. OUVRAGES SPÉCIFIQUES

a) ANDERSON, Benedict, Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism, Londres, Verso, 1991, 224 p.

b) BENNASSAR, Bartolomé et BENNASSAR, Lucile, Les Chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire des renégats XVIe et XVIIe siècles, Paris, Perrin, 1989, 493 p.

c) BERQUE, Jacques, Ulémas, fondateurs, insurgés du Maghreb, Paris, Sindbad, 1998, 297 p.

d) CASTRIES (m. 1927), Lt-col Henry de, *Le Maroc d'Autrefois : Les corsaires de Salé*, Revue des deux-Mondes, Paris, LXXIIIe année, t. 13, p. 823-852.

e) CARVALHO, Vasco de, La domination portugaise au Maroc du XVe au XVIIIe siècle (1415-1769), Lisbonne, SPN, 1942, 80 p.

f) COUR, Auguste, L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger, 1509-1830, Paris, Bouchêne, 2004, 188 p.

g) DAVIS, Robert C., Christian slaves, Muslim masters : white slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast, and Italy, 1500-1800, New York, Palgrave Macmillan, 2003, 246 p.

h) DRAMANI-ISSIFOU, Zakari, L'Afrique noire dans les relations internationales au XVIe siècle : analyse de la crise entre le Maroc et le Sonrhai, Paris, Karthala, 1982, 257 p.

i) GENÊT, Jean-Philippe, « L'État moderne : genèse, bilans et perspectives », Genèse de l'État moderne, Paris 19-20 septembre 1988, Éditions du CNRS, Paris, 1990, p. 261.

j) GENÊT, Jean-Philippe, « La genèse de l'État moderne : les enjeux d'un programme de recherche », Actes de la Recherche en sciences sociales, numéro 118, 1997, p. 3.

k) KHANEBOUBI, Ahmed, Les premiers sultans mérinides 1269-1331 : Histoire politique et sociale, Paris, L'Harmattan, 1987, 245 p.

l) HESS, Andrew C., The Forgotten Frontier : A History of the Sixteenth-Century Ibero-African Frontier, Chicago, University of Chicago Press, 1978, 278 p.

m) JULIEN, Charles-André, Le Maroc face aux impérialismes (1415-1956), Paris, Éditions J.A., 1978, 550 p.

n) KNAPP, Wilfrid, North West Africa : A Political and Economic Survey, Oxford, Oxford Univerity Press, 1977, 453 p.

o) LA VÉRONNE, Chantal de, Tanger sous l'occupation anglaise, d'après une description anonyme de 1674, Paris, Paul Geuthner, 1972, 181 p.

p) LAROUI, Abdallah, L'histoire du Maghreb : Un essai de synthèse, 2 t., Paris, François Maspero, 1975

q) LE GOFF, Jacques, L'Imaginaire médiéval, Paris, Gallimard, 1985, 352 p.

r) LÉVI-PROVENÇAL, E., GIBBS, H.A.R., et al., Encyclopédie de l'Islam, 12 t., Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve & Larose S.A.,1975

s) MAIRE VIGUEUR, Jean-Claude, Cavaliers et citoyens : guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XII[e] – XIII[e] siècles, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003, 453 p.

t) REZETTE, Robert, Les enclaves espagnoles au Maroc, Paris, Nouvelles éditions latines, 1976, 190 p.

u) VALENSI, Lucette, Fables de la mémoire : la glorieuse bataille des trois rois, Paris, Seuil, 1992, 311 p.

v) VERGÉ-FRANCESCHI, Michel, GRAZIANI, Antoine-Marie, La guerre de course en Méditerranée (1515-1830), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, 277 p.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

A) SOURCES

a) D'ARANDA, Emanuel, Les captifs d'Alger, préf. Latifa Z'rari, Paris, Jean-Paul Rocher, 1997, 279 p.

b) HAËDO (m. 17e siècle), Diego de, Histoire des rois d'Alger, trad. par Henri-Delmas de Grammont, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, 238 p.

c) HAËDO (m. 17e siècle), Diego de, Topographie et histoire générale d'Alger, trad. de l'espagnol par Dr. Monnereau et A. Berbrugger, préf. de Jocelyne Dakhlia, St-Denis, Bouchène, 1998, 240 p.

d) KNIGHT, Francis, A relation of seaven yeares slaverie under the Turkes of Argeire, suffered by an English captive merchant : Wherein is also conteined all memorable passages, fights, and accidents, which happined in that citie, and at sea with their shippes and gallies during that time. Together with a description of the sufferings of the miserable captives under that mercilesse tyrannie. Whereunto is added a second booke conteining a discription of Argeire, with its originall, manner of government, increase, and present flourishing estate, Londres, imprimé par T. Cotes pour Michael Sparke Junior, 1640, 56 p.

e) MANSOUR, Abd El Hadi Ben, Alger XVIe- XVIIe siècle : Journal de Jean-Baptiste Gramaye, « évêque d'Afrique », préf. André Mandouze, Paris, Cerf, 1998, 773 p.

f) MASCARENHAS, João de Carvalho, Esclave à Alger : récit de captivité de João Mascarenhas (1621-1626), trad. du portugais par Paul Teyssier, Paris, Chandeigne, 1993, 244 p.

g) OKELEY, William, Eben-ezer, or, A small monument of great : appearing in the miraculous deliverance of William Okeley, Williams Adams, John Anthony, John Jephs, John Carpenter, from the miserable slavery of Algiers, with the wonderful means of their escape in a boat of canvas, Londres, Nat. Ponder, 1675, 87 p.

h) PEYSSONNEL, Jean-André, Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, préf. de Lucette Valensi, Paris, La découverte, 1987, 272 p.

i) TASSY, Laugier de, Histoire du royaume d'Alger :Un diplomate français à Alger en 1724, coll. Regards sur l'Islam, Paris, Loysel, 1992, 207 p.

j) TAYLOR, John, A Brave Memorable and Dangerous Sea-Fight, foughten neere the Road of Tittawan in Barbary, where the George and Elizabeth (a Ship of London) under the Command of Mr. Edmond Eaifon, having but 10. peeces of Ordnance, was encompassed and encountred by nine great Turkish Pyrat ships, or men of War, they being in number of men at the least 60. to one ; and their Ordnance more than ten to one against the English, (by Gods assistance) they were encouraged to a resolute fight, and obtained a glorious victory over their miscrant enemies, and a happy return : with men, ship, and goods to London, Londres, imprimé pour Henry Gosson, 1636, 20 p.

B) ÉTUDES

a) PLAYFAIR, Robert Lambert, The scourge of Christendom : annals of British relations with Algiers prior to the French conquest, Londres, Smith Elder, 1884, 327 p.

b) ROBBIN, Joseph Nil, La grande Kabylie sous le régime turc, préf. de Alain Mahé, St-Denis, Bouchène, 1998, 160 p.

c) RUFF, Paul, La domination espagnole à Oran sous le gouvernement du compte d'Alcaudete 1534-1558, préf. de Chantal de La Véronne, St-Denis, Bouchène, 1998, 208 p.

d) WOLF, John B., The Barbary Coast : Algiers Under the Turks 1500 to 1830, New York, Norton, 1979, 364 p.